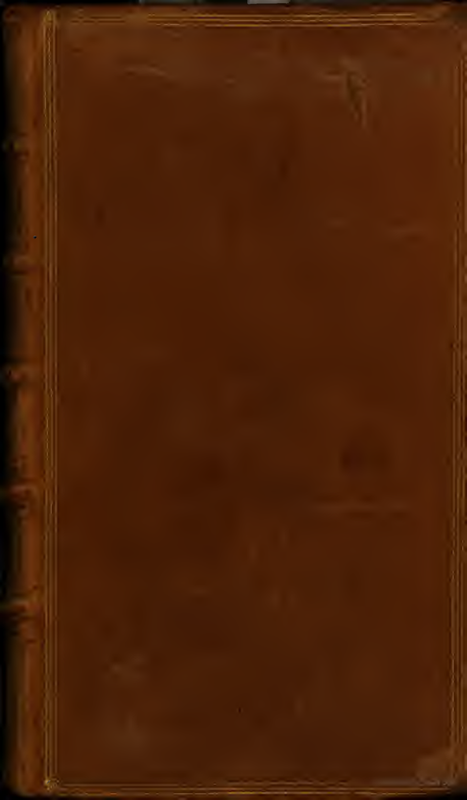








LES AVENTURES DE TÉLEMAQUE.

TOME SECOND.

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULISSE.

Par feu Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FÉNÉLON, Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque-Duc de Cambrai, Prince du Saint-Empire, &c.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M DCC LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


Digitized by Google



Gravé par le Grand

Mentor fait faire a Idoménée des reglemens pour le commerce, les Arts, et la Police dans Salante.



LES AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIÉME.

SOMMAIRE.

Neſtor au nom des Alliés demande du ſecours à Idomenée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en ſorte qu'il ſe contente d'avoir Telemaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revue

exacte dans la Ville & dans le Port, s'informe de tout, fait faire à Idomenée de nouveaux reglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs & la naissance par la diversité des habits; lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les Artisans au labourage qu'il met en honneur.



OUTE l'armée des Alliés dressoit déja ses tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatigués attendoient le sommeil. Quand les Rois avec leur suite furent entrés dans la Ville, ils parurent étonnés qu'en si peu de tems on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette Ville naissante de croître, & de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagesse & la vigilance d'Idomenée, qui avoit fondé un si

beau Royaume ; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliés seroient bien puissans, s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idomenée d'y entrer ; il ne put rejetter une si juste proposition, & il promit des troupes : mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un Etat florissant, il comprit que les forces d'Idomenée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient ; il le prit en particulier, & lui parla ainsi.

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au Ciel la gloire, & d'égaler la sagesse de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, supposant que vous le voulez, & que vous détestez toute flaterie. Pendant que les Rois ont loué votre magnificence, je

penſois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité Idomenée changea de viſage, ſes yeux ſe troublerent, il rougit, & peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner ſon reſſentiment. Mentor lui dit d'un ton modeſte & reſpectueux, mais libre & hardi : Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien : tout autre que moi auroit eu tort de s'en ſervir ; car il faut reſpecter les Rois, & ménager leur délicateſſe, même en les reprenant. La vérité par elle-même les bleſſe aſſez ſans y ajoûter des termes forts ; mais j'ai cru que vous pouviez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement, pour vous découvrir votre faute. Mon deſſein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choſes par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conſeils ſur votre conduite, ils n'oſeront jamais vous dire tout ce qu'ils penſeront. Il faudra, ſi vous voulez n'y être pas

trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront ſur les choſes qui vous ſeront déſavantageuſes. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles ſelon votre beſoin : mais il vous eſt utile qu'un homme ſans intérêt & ſans conſéquence vous parle en ſecret un langage dur. Nul autre n'oſera jamais vous le parler. Vous ne verrez la vérité qu'à demi, & ſous de belles enveloppes.

A ces mots Idomenée déja revenu de ſa premiere promptitude, parut honteux de ſa délicateſſe. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flaté : je vous dois le ſalut de mon nouveau Royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croye heureux d'entendre de votre bouche ; mais ayez pitié d'un Roi que la flaterie avoit empoiſonné, & qui n'a pu même dans ſes malheurs trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me déplaire,

en me disant la vérité toute entiere.

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embrassa tendrement Mentor. Alors ce sage Vieillard lui dit : C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures ; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité ? Mettez-vous en ma place ; si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être. C'est que vous avez craint des conseillers trop sinceres. Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris soin de choisir les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos passions & vos sentimens injustes ? Quand vous avez trouvé des flateurs, les avez-vous écartés ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoî-

tre. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous diſois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre Royaume encore mal établi, vous ne ſongiez au-dedans de votre nouvelle Ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a coûté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuiſé vos richeſſes; vous n'avez ſongé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choſes comme les deux fondemens eſſentiels de votre puiſſance, avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir? Il falloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriſer la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez ſonger qu'à

l'agriculture & à l'établiſſement des plus ſages loix. Une vaine ambition vous a pouſſé juſqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez penſé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes ; ſuſpendez tous vos grands ouvrages ; renoncez à ce faſte qui ruineroit votre nouvelle Ville ; laiſſez en paix reſpirer vos peuples ; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner ; & que votre puiſſance doit ſe meſurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui ſeront attachés à vous obéir. Poſſedez une bonne terre, quoique médiocre en étendue ; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & diſciplinés : faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puiſſant, plus heureux, & plus rempli de gloire,

que tous les Conquérans qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois, reprit Idomenée ? leur avouerai-je ma foibleſſe ? Il eſt vrai que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce qui m'eſt ſi facile ſur cette côte. Je n'ai ſongé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t'il donc, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'aſſemblée de tant de Rois, & découvrir mon imprudence ? S'il le faut, je le veux, je le ferai ſans héſiter, quoi qu'il m'en coûte ; car vous m'avez appris qu'un vrai Roi qui eſt fait pour ſes peuples, & qui ſe doit tout entier à eux ; doit préférer le ſalut de ſon Royaume à ſa propre réputation.

Ce ſentiment eſt digne du pere des peuples, reprit Mentor ; c'eſt à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre Ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre Royaume.

Laiſſez-moi faire, je vais faire entendre à ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulyſſe, s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils dans la puiſſance Royale, à Ithaque, & que vous voulez en chaſſer par force tous les amans de Penelope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuſes. Ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces mots Idomenée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accablant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette Ville naiſſante dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Telemaque ſon fils, pendant que Telemaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens? Ne ſoyez point en

peine, repliqua Mentor ; je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous envoyerez pour l'établissement de votre commerce iront sur la côte de l'Epire : ils feront deux choses à la fois ; l'une de rappeller sur votre côte les Marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente ; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grece d'avec l'Italie, & on assure qu'on l'a vû chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils : ils répandront dans Ithaque & dans tous les pays voisins la terreur du nom du jeune Telemaque, qu'on croyoit mort comme son pere. Les Amans de Penelope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant Allié. Les Ithaciens n'oseront secouer le joug. Penelope sera consolée, & refusera

toujours de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Telemaque pendant qu'il sera en votre place avec les Alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens. A ces mots Idomenée s'écria : Heureux le Roi qui est soutenu par de sages conseils ! Un ami sage & fidele vaut mieux à un Roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le Roi qui sent son bonheur, & qui sait en profiter par le bon usage des sages conseils ! car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages & vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flateurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flatoit mes passions, dans l'espérance que je flaterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux Rois alliés qu'Idomenée devoit se charger des affaires de Telemaque pendant

que celui-ci iroit avec eux. Ils se contenterent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Crétois qu'Idomenée lui donna pour l'accompagner ; c'étoit la fleur de la jeune noblesse que le Roi avoit emmenée de Crete ; Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disoit-il, avoir soin pendant la paix de multiplier le peuple ; mais de peur que toute la Nation ne s'amolisse & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangeres la jeune Noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la Nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les Rois alliés partirent de Salante contens d'Idomenée, & charmés de la sagesse de Mentor. Ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Telemaque. Celui-ci ne put

modérer ſa douleur, quand il fallut ſe ſéparer de ſon ami. Pendant que les Rois alliés faiſoient leurs adieux & juroient à Idomenée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Telemaque ſerré entre ſes bras, il ſe ſentoit arroſé de ſes larmes. Je ſuis inſenſible, diſoit Telemaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire ; je ne ſuis touché que de la douleur de notre ſéparation. Il me ſemble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arracherent d'entre vos bras, & m'éloignerent de vous, ſans me laiſſer aucune eſpérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le conſoler : Voici, lui diſoit-il, une ſéparation bien différente ; elle eſt volontaire, elle ſera courte, vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux ; accoutumez-vous à mon abſence : vous ne m'aurez pas toujours :

il faut que ce ſoit la ſageſſe & la vertu, plutôt que la préſence de Mentor, qui vous inſpire ce que vous devez faire.

En diſant ces mots, la Déeſſe cachée ſous la figure de Mentor, couvrit Telemaque de ſon Egide ; elle répandit au dedans de lui l'eſprit de ſageſſe & de prévoyance, la valeur intrépide, & la douce modération qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. Un Prince ſe deshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puiſſe être douteux. S'il eſt néceſſaire à un peuple de conſerver ſon Chef ou ſon Roi, il lui eſt encore plus néceſſaire de ne le point voir dans une réputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez vous que celui qui commande, doit être le modele de

tous les autres ; son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Telemaque, & périssez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flateurs qui auront plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions nécessaires, seront les premiers à dire en secret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions. Mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité. La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est reglée par la prudence. Autrement c'est un mépris insensé de la vie, & une ardeur brutale ; la valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se posséde point dans les dangers, est plutôt fougueux que brave ; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il se trou-

ble ; il perd la liberté de son esprit qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occasions, pour renverser les ennemis, & pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un Capitaine. Encore même n'a-t'il pas le vrai courage d'un simple soldat ; car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit & la modération nécessaire pour obéir. Celui qui s'expose témérairement, trouble l'ordre de la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expose souvent l'armée entiere à de grands malheurs. Ceux qui préferent leur vaine ambition à la sureté de la cause commune, méritent des châtimens & non des récompenses.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver, est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus révérer, qu'elle se montre plus

ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la néceſſité de s'expoſer au péril augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance & de courage qui aillent toujours en croiſſant. Au reſte ſouvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne. De votre côté ne ſoyez point jaloux du ſuccès des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louez avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir ; cachez le mal, & n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir : écoutez-les avec déférence : conſultez-les, priez les plus habiles de vous inſtruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des diſcours par leſquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalouſie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si

vous croyez qu'ils ayent manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raifons. S'ils font capables de fentir la nobleffe de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez fujet d'en attendre. Si au contraire ils ne font pas affez raifonnables pour entrer dans vos fentimens, vous ferez inftruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injufte à fouffrir; vous prendrez vos mefures pour ne vous plus commettre, jufqu'à ce que la guerre finiffe, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais fur-tout ne dites jamais à certains flateurs qui fement la divifion, les fujets de peine que vous croirez avoir contre les Chefs de l'armée où vous ferez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour fecourir Idomenée dans le befoin où il eft de travailler pour le bonheur de fes peuples, & pour achever de lui faire réparer fes fautes, que fes mauvais confeils & les flateurs lui ont

fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau Royaume.

Alors Telemaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, & même quelque mépris pour la conduite d'Idomenée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton ſévere : Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus eſtimables ſont encore hommes, & montrent encore quelques reſtes de foibleſſe de l'humanité parmi les piéges innombrables, & les embarras inſéparables de la Royauté ? Idomenée, il eſt vrai, a été nourri dans des idées de faſte & de hauteur. Mais quel Philoſophe pourroit ſe défendre de la flaterie, s'il avoit été en ſa place ? Il eſt vrai qu'il s'eſt laiſſé trop prévenir par ceux qui ont eu ſa confiance : mais les plus ſages Rois ſont ſouvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut ſe paſſer de Miniſtres qui le ſoulagent, & en qui il ſe confie, puiſqu'il ne peut tout

faire. D'ailleurs un Roi connoît beaucoup moins que les particuliers, les hommes qui l'environnent. On eſt toujours maſqué auprès de lui. On épuiſe toutes ſortes d'artifices pour le tromper. Hélas ! cher Telemaque, vous ne l'éprouverez que trop ! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit beſoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilités, leurs jalouſies. On ne les perſuade, ni on ne les corrige gueres.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de Miniſtres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire ſoi-même ; & plus on a beſoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on eſt expoſé à ſe tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui

impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, ſi on lui confioit la même puiſſance. La condition privée, quand on y joint un peu d'eſprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, releve des talens éblouiſſans, & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il eſt éloigné. Mais c'eſt l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve; & qui découvre de grands défauts.

La grandeur eſt comme certains verres qui groſſiſſent tous les objets. Tous les défauts paroiſſent croître dans ces hautes places, où les moindres choſes ont de grandes conſéquences, & où les plus legeres fautes ont de violens contre-coups. Le monde entier eſt occupé à obſerver un ſeul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il eſt.

Ils n'en ſentent point les difficultés, & ils ne veulent plus qu'il ſoit homme, tant ils exigent de perfections de lui. Un Roi, quelque bon & ſage qu'il ſoit, eſt encore homme. Son eſprit a des bornes, & ſa vertu en a auſſi. Il a de l'humeur, des paſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout-à-fait le maître. Il eſt obſedé par des gens intéreſſés & artificieux ; il ne trouve point les ſecours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ſes paſſions, & tantôt par celles de ſes Miniſtres. A peine a-t'il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle eſt la condition des Rois les plus éclairés & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs regnes ſont trop courts & trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté ſans le vouloir dans les commencemens. La Royauté porte avec elle toutes ces miſeres. L'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi ac-

cablant. Il faut plaindre les Rois, & les excuſer. Ne ſont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les beſoins ſont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner ? Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un Roi qui n'eſt qu'un homme ſemblable à eux; car il faudroit des Dieux pour redreſſer les hommes. Mais les Rois ne ſont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'eſt-à-dire, foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrables d'hommes corrompus & trompeurs.

Telemaque répondit avec vivacité : Idomenée a perdu par ſa faute le Royaume de ſes ancêtres en Créte, & ſans vos conſeils, il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes; mais cherchez dans la Grece, & dans tous les autres pays les mieux policés, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcuſables.

cusables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractere de leur esprit, des défauts qui les entraînent; les plus louables sont ceux qui ont le courage de reconnoître & de réparer leurs égaremens. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse, votre pere, qui est le modéle des Rois de la Grece, n'ait pas aussi ses foiblesses & ses défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls & dans les embarras où la fortune s'est jouée de lui? Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfection; vous lui en verrez sans doute. La Grece, l'Asie, & toutes les Isles des mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux

de pouvoir l'admirer auſſi, & de l'étudier ſans ceſſe comme un modele.

Accoutumez-vous, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité eſt capable de faire. La jeuneſſe ſans expérience ſe livre à une critique préſomptueuſe qui la dégoûte de tous les modeles qu'elle a beſoin de ſuivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non-ſeulement vous devez aimer, reſpecter, imiter votre pere, quoiqu'il ne ſoit point parfait, mais encore vous devez avoir une haute eſtime pour Idomenée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il eſt naturellement ſincere, droit, équitable, libéral, bienfaiſant, ſa valeur eſt parfaite; il déteſte la fraude qnand il la connoît, & il ſuit librement la véritable pente de ſon cœur. Tous ſes talens extérieurs ſont grands & proportionnés à ſa place. Sa ſimplicité à avouer ſon tort, ſa douceur, ſa patience, pour ſe laiſſer dire par moi les choſes les plus dures,

ſon courage contre lui-même pour réparer publiquement ſes fautes, & pour ſe mettre par-là au-deſſus de toute la critique des hommes, montre une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conſeil d'autrui peut préſerver de certaines fautes un homme très-médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puiſſe engager un Roi ſi long-tems ſéduit par la flaterie, à réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe relever ainſi, que de n'être jamais tombé. Idomenée a fait les fautes que preſque tous les Rois font: mais aucun Roi ne fait pour ſe corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvois me laſſer de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Telemaque: c'eſt moins pour ſa réputation que pour votre utilité, que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Telemaque par ce diſcours, combien il eſt dangereux

d'être injuſte en ſe laiſſant aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes, & ſur-tout contre ceux qui ſont chargés des embarras & des difficultés du gouvernement. Enſuite il lui dit : Il eſt tems que vous partiez ; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Telemaque ! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Telemaque crut ſentir la préſence de la Déeſſe, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme votre pere. Ne faites rien qui ne ſoit digne de vos grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le ſoleil s'élevoit déja, & doroit le ſommet des montagnes, quand les Rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la Ville ſe mirent en marche ſous leurs Commandans. On voyoit de tous côtés le fer des piques hériſſées, l'éclat des boucliers éblouiſſoit les yeux; un nuage de pouſſiere s'élevoit juſqu'aux nues. Idomenée avec Mentor conduiſoit dans la campagne les Rois alliés qui s'éloignoient des murs de la Ville. Enfin ils ſe ſéparerent, après s'être donné de part & d'autre des marques d'une vraie amitié; & les alliés ne douterent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idomenée, qu'on leur avoit repréſenté bien différent de ce qu'il étoit; c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentimens naturels, mais par les conſeils flateurs & injuſtes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idomenée mena Mentor dans tous les

quartiers de la Ville. Voyons, difoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville & dans la campagne; faifons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres, de bled, de vin, d'huile, & des autres chofes utiles. Nous faurons par cette voie fi la terre fournit de quoi nourrir tous fes habitans, & fi elle produit encore de quoi faire un commerce utile de fon fuperflu avec les pays étrangers. Examinons auffi combien vous avez de vaiffeaux & de matelots : c'eft par-là qu'il faut juger de votre puiffance. Il alla vifiter le port, & entra dans chaque vaiffeau. Il s'informa du pays où chaque vaiffeau alloit faire fon commerce, quelles marchandifes il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépenfe du vaiffeau pendant la navigation, les prêts que les Marchands fe faifoient les uns aux au-

tres, les sociétés qu'ils faisoient entr'eux, pour savoir si elles étoient équitables & fidelement observées ; enfin les hazards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des Marchands, qui par l'avidité du gain souvent entreprennent des choses qui sont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît sévérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi, ne le sont presque jamais de témérité. En même tems il fit des regles pour faire ensorte qu'il fût aisé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des Magîstrats à qui les Marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus, ils faisoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls ; & la police

de ces ſociétés étoit inviolable par la rigueur des peines impoſées à ceux qui ne les ſuivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entiere. Bien-loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompenſe à tous les Marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainſi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette ville étoit ſemblable au flux & au reflux de la mer. Les tréſors y entroient comme les flots viennent l'un ſur l'autre. Tout y étoit apporté & en ſortoit librement. Tout ce qui en ſortoit, laiſſoit en ſortant, d'autres richeſſes en ſa place. La juſtice ſévere préſidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchiſe, la bonne foi, la candeur ſembloient du haut de ces ſuperbes tours appeller les Marchands des terres les plus éloignées : chacun de ces Marchands, ſoit qu'il vînt des rives Orien-

tales où le Soleil ſort chaque jour du ſein des ondes, ſoit qu'il fût parti de cette grande mer où le Soleil laſſé de ſon cours va éteindre ſes feux, vivoit paiſiblement & en ſûreté dans Salente, comme dans ſa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor viſita tous les magaſins, toutes les boutiques d'artiſans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la molleſſe. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs, & l'ornement des maiſons pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornemens d'or & d'argent; & il dit à Idomenée: Je ne reconnois qu'un ſeul moyen pour rendre votre peuple modeſte dans ſa dépenſe, c'eſt que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il eſt néceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans votre extérieur; mais votre autorité ſera marquée aſſez par vos Gardes, & par

les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très fine, teinte en pourpre ; que les principaux de l'Etat après vous soient vêtus de la même laine ; & que toute la différence ne consiste que dans la couleur, & dans une légere broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naissance.

Mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, seront assez contens de venir après ces anciennes & illustres familles, qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur céderont sans peine, pourvû que vous ne les accoutumiez pas à ne point se méconnoître dans une trop haute & trop prompte

fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui ſont modeſtes dans la proſpérité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres.

Pour la vertu, elle ſera aſſez excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'Etat, pourvû que vous donniez des couronnes & des ſtatues aux belles actions, & que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du premier rang après vous, ſeront vêtues de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, & au col une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du ſecond rang ſeront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troiſiemes, de verd & ſans anneau, ſans frange, mais avec la médaille. Les quatriemes, d'un jaune d'aurore. Les cinquiemes, d'un

rouge pâle ou de roses. Les sixiemes, de gris de lin. Les septiemes, qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voilà les habits des sept conditions différentes pour les hommes libres. Les esclaves seront habillés de gris brun. Ainsi sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, & on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seront employés à ces arts pernicieux, serviront, ou aux arts nécessaires qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que les hommes destinés à une vie sérieuse & noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusemens seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor ſemblable à un habile Jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainſi de retrancher le faſte qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute choſe à une noble & frugale ſimplicité. Il régla de même la nourriture des Citoyens & des eſclaves. Quelle honte, diſoit-il, que les hommes les plus élevés faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragoûts par leſquels ils amolliſſent leur ame, & ruinent inceſſamment la ſanté de leur corps! Ils doivent faire conſiſter leur bonheur dans leur modération & dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La ſobriété rend la nourriture la plus ſimple très-agréable. C'eſt elle qui donne avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs & les plus conſtans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées ſans aucun ragoût. C'eſt un

art pour empoisonner les hommes que celui d'irriter leur appétit au-delà des vrais besoins.

Idomenée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitans de sa nouvelle ville amollir & corrompre leurs mœurs en violant toutes les loix de Minos sur la sobriété : mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, seroient inutiles, si l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussitôt Idomenée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui est fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siége de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une regle que le Roi s'imposoit lui-même; & chacun se corrigea ainsi de la profusion & de la délicatesse où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musi-

que molle & efféminée qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique bachique qui n'enivre guere moins que le vin, & qui produit des mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les Temples, pour y chanter les louanges des Dieux, & des Héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les Temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques; il donna des modeles d'une architecture simple & gracieuse, pour faire dans un médiocre espace une maison gaie & commode pour une famille nombreuse; ensorte qu'elle fût tournée à un aspect sain; que les logemens en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conservassent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un

peu considérable eût un salon & un petit peristyle, avec des petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très-séverement la multitude superflue, & la magnificence des logemens. Ces divers modeles des maisons suivant la grandeur des familles, servirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, & à la rendre réguliere; au lieu que l'autre partie déja achevée suivant le caprice & le faste des particuliers, avoit malgré sa magnificence une disposition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très-peu de tems, parce que la côte voisine de la Grece fournit de bons Architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire, & de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, & serviroient à peupler la campagne.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'eſt pas permis d'abandonner; mais il voulut qu'on ſouffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une Ecole où préſidoient des maîtres d'un goût exquis qui examinoient les jeunes éleves. Il ne faut, diſoit-il, rien de bas & de foible dans les arts qui ne ſont pas abſolument néceſſaires. Par conſéquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres ſont nés pour les arts moins nobles, & ils ſeront employés fort utilement aux beſoins ordinaires de la République. Il ne faut employer les Sculpteurs & les Peintres que pour conſerver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'eſt dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux, qu'on doit conſerver des repréſentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le ſervice de la patrie. Au reſte, la mo-

dération & la frugalité de Mentor n'empêcherent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtimens destinés aux courses des chevaux & des chariots, aux combats de Lutteurs, à ceux du Ceste, & à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étoffes façonnées dans les pays éloignés, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or & d'argent avec des figures des Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, & faits de maniere à durer long-tems. Ensorte que les Salentins qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à sentir combien ils avoient de richesses superflues. Mais c'étoient des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, & ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le cou-

rage de s'en dépouiller. C'eſt s'enrichir, diſoient-ils eux-mêmes, que de mépriſer de telles richeſſes qui épuiſent l'Etat, & que de diminuer ſes beſoins en les réduiſant aux vraies néceſſités de la nature.

Mentor ſe hâta de viſiter les Arcenaux & tous les Magaſins, pour ſavoir ſi les armes & toutes les autres choſes néceſſaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, diſoit-il, être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Ils trouvoient que pluſieurs choſes manquoient par-tout. Auſſitôt on aſſembla des ouvriers pour travailler ſur le fer, ſur l'acier, & ſur l'airain. On voyoit s'élever des fournaiſes ardentes & des tourbillons de fumées & des flâmes ſemblables à ces feux ſouterreins que vomit le Mont Etna. Le marteau réſonnoit ſur l'enclume qui gémiſſoit ſous les coups redoublés. Les montagnes voiſines & les rivages de la mer en retentiſſoient, on eût cru

être dans cette Isle, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le pere des Dieux; & par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idomenée, & trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes: d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des Laboureurs, qui manquant d'hommes, manquoient aussi de courage & de force de corps, pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne désolée, dit au Roi: La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, & dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes exercés

à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point exercés au travail; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeller à leur secours des peuples voisins qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront : ils pourront dans la suite en posséder une partie, & être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux & dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs sujets, & ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la Ville, transplantés dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail, & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, & à se faire Laboureurs : incorporez-les à

votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers ſeront ravis de s'engager à paſſer leur vie ſous une domination qui eſt maintenant ſi douce. Comme ils ſont robuſtes & laborieux, leur exemple ſervira pour exciter au travail les artiſans tranſplantés de la ville à la campagne avec leſquels ils ſeront mêlés. Dans la ſuite, tout le monde ſera peuplé de familles vigoureuſes, & adonnées à l'agriculture.

Au reſte ne ſoyez point en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La maniere de les faciliter eſt bien ſimple; preſque tous les hommes ont de l'inclination à ſe marier, il n'y a que la miſere qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivent ſans peine avec leurs femmes & leurs enfans; car la terre n'eſt jamais ingrate, elle nourrit toujours de ſes fruits ceux qui la cultivent ſoi-

gneusement. Elle ne refuse des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils sont riches, si le Prince ne les appauvrit pas; car leurs enfans dès leur plus tendre jeunesse commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages; les autres qui sont plus avancés en âge menent déja les grands troupeaux : enfin les plus âgés labourent avec leur pere. Cependant la mere & toute la famille prépare un repas simple à son époux & à ses chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée; elle a soin de traire ses vaches & ses brebis, & on voit couler des ruisseaux de lait : elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paisible prend plaisir à chanter tous les soirs en attendant le doux sommeil : elle prépare des fromages, des chataignes & des fruits conservés dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir.

Le Berger revient avec sa flûte, & chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le Laboureur rentre avec sa charrue, & ses bœufs fatigués marchent, le cou penché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil par l'ordre des Dieux répand sur la terre, appaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon Roi qui ne trouble point leur joie innocente! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des desseins pleins de faste & d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature & de la sueur de leur front! La nature seule tireroit de

son

ſon ſein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés & laborieux ; mais c'eſt l'orgueil & la moleſſe de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Que ferai-je, diſoit Idomenée, ſi ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & ſans prévoyance, ne ſongent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs ſujets qui ſont les plus vigilans & les plus induſtrieux pour faire valoir leurs biens : c'eſt qu'ils eſperent en être payés plus facilement ; en même tems ils chargent moins ceux que la nature rend plus miſérables. Renverſez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompenſe le vice, & qui introduit une négligence auſſi funeſte au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes,

des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuſes ſur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des ſoldats qui abandonneroient leur poſte dans la guerre. Au contraire, donnez des graces & des exemptions aux familles qui ſe multiplient; augmentez à proportion la culture de la terre. Bientôt leurs familles ſe multiplieront, & tout le monde s'animera au travail, il deviendra même honorable. La profeſſion de Laboureur ne ſera plus mépriſée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue maniée par des mains victorieuſes qui auront défendu la patrie. Il ne ſera pas moins beau de cultiver l'héritage de ſes ancêtres pendant une heureuſe paix, que de l'avoir défendu généreuſement pendant les troubles de la guerre; toute la campagne refleurira. Cerès ſe couronnera d'épics dorés. Bacchus foulant à ſes pieds les raiſins, fera cou-

ler du penchant des montagnes des ruiſſeaux de vin plus doux que le nectar. Les creux vallons retentiront des concerts des Bergers, qui le long des clairs ruiſſeaux, joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondiſſans paîtront ſur l'herbe & parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez-vous pas trop heureux, ô Idomenée, d'être la ſource de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom, tant de peuples dans un ſi aimable repos ? Cette gloire n'eſt-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par-tout, & preſque autant chez ſoi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la conſternation, la cruelle faim & le déſeſpoir.

O heureux le Roi aſſez aimé des Dieux, & d'un cœur aſſez grand, pour entreprendre d'être ainſi les déli-

ces des peuples, & de montrer à tous les fiécles dans fon regne un fi charmant fpectacle ! La terre entiere, loin de fe défendre de fa puiffance par des combats, viendroit à fes pieds le prier de regner fur elle.

Idomenée lui répondit : Mais quand les peuples feront ainfi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données? Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'eft un prétexte qu'on allegue toujours pour flater les Princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts : le remède eft facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieufe ; & dans leur abondance ils n'auront que le néceffaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fourniffent le fuperflu. Cette abondance même fera diminuée par la facilité des mariages, & par la

grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse & ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la molesse & l'oisiveté, qui rendent les peuples insolens & rebelles. Ils auront du pain à la vérité, & assez largement; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre, gagnés à la sueur de leur visage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès à présent l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes suivant leurs différentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette regle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquisitions sur les pauvres : tous au-

ront des terres : mais chacun en aura fort peu, & sera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de tems les terres manquoient ici, on feroit des Colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre Royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache; le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples : il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espece de reméde, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires : mais n'espérez point de faire observer une regle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les

Loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enſeigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le reſpect des loix, la préférence de l'honneur aux plaiſirs & à la vie même.

Il faut avoir des Magiſtrats qui veillent ſur les familles & ſur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roi, c'eſt-à-dire, Paſteur du peuple, que pour veiller nuit & jour ſur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de déſordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévérement. C'eſt une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de ſang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on ſe met en état d'être craint ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais quelle déteſtable maxime de ne croire trouver ſa ſûreté que

dans l'oppreſſion des peuples ! Ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au déſeſpoir, les mettre dans l'affreuſe néceſſité, ou de ne pouvoir jamais reſpirer librement, ou de ſecouer le joug de votre tyrannique domination. Eſt-ce là le vrai moyen de regner ſans trouble ? Eſt-ce là le vrai chemin qui mene à la gloire ?

Souvenez-vous que les pays où la domination du Souverain eſt plus abſolue, ſont ceux où les Souverains ſont moins puiſſans. Ils prennent, ils ruïnent tout, ils poſſedent ſeuls tout l'Etat; mais auſſi tout l'Etat languit, les campagnes ſont en friche & preſque déſertes. Les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout ſeul, & qui n'eſt grand que par ſes peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantiſſement inſenſible des peuples dont il tire

ses richesses & sa puissance. Son Etat s'épuise d'argent & d'hommes : cette derniere perte est la plus grande & la plus irréparable ; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la moindre révolution, cette Puissance monstrueuse poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sauroit durer : elle n'a aucune ressource dans les cœurs des peuples ; elle a lassé & irrité tout le corps de l'Etat : elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise, & est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance ; en un mot, toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le Roi qui dans sa vaine prospérité ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vé-

rité, ne trouvera dans ſon malheur aucun homme qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes ennemis.

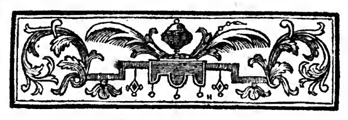
Après ce diſcours, Idomenée perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artiſans inutiles, & d'exécuter tout ce qui avoit été réſolu. Il réſerva ſeulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit deſtinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Fin du douzième Livre.



Gravé par le Grand

Philocles desarme ses assassins, et se retire dans l'île de Samos.



LES AVENTURES DE TELEMAQUE.

LIVRE TREIZIÈME.

SOMMAIRE.

Idomenée raconte à Mentor sa confiance en Proteſilas, & les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même. Il lui avoue que prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit ſa flote; que celui-ci ayant manqué ſon coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'Iſle de Samos, après avoir remis le commandement de la flote à Polimene, que lui Idomenée avoit

nommé dans ſon ordre par écrit ; que malgré la trahiſon de Protéſilas, il n'avoit pu ſe réſoudre à ſe défaire de lui.

EJA la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idomenée, attire en foule de tous côtés, des peuples qui viennent s'incorporer au ſien, & chercher leur bonheur ſous une aimable domination.

Déja ces campagnes qui avoient été ſi long-tems couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moiſſons & des fruits juſqu'alors inconnus. La terre ouvre ſon ſein au tranchant de la charrue, & prépare ſes richeſſes pour récompenſer le Laboureur : l'eſpérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons & ſur les collines, les troupeaux de moutons qui bondiſſent ſur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de geniſſes qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſemens : ces troupeaux ſervent à engraiſſer les cam-

pagnes. C'eſt Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conſeille à Idomenée de faire avec les Peucetes, peuples voiſins, un échange de toutes les choſes ſuperflues qu'on ne vouloit plus ſouffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeuneſſe qui avoit langui long-tems dans la miſere, & qui n'avoit oſé ſe marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idomenée prenoit des ſentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux par leſquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chanſons des Bergers & des Laboureurs qui célébroient leurs Hymenées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlés parmi les Nymphes, & danſant au ſon de la flûte à l'ombre des bois. Tout

étoit tranquille & riant; mais la joie étoit modérée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux : ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les vieillards étonnés de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendresse : ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Bénissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le Roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait. Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arriere-neveux venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, & il sera véritablement le pere de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie, qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches, & encore

plus les cœurs, étoient ſans ceſſe remplis de ſon nom. On ſe croyoit heureux de le voir; on craignoit de le perdre : ſa perte eût été la déſolation de chaque famille.

Alors Idomenée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais ſenti de plaiſir auſſi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, diſoit-il; il me ſembloit que toute la grandeur des Princes ne conſiſtoit qu'à ſe faire craindre; que le reſte des hommes étoit fait pour eux; & tout ce que j'avois ouï dire des Rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroiſſoit une pure fable; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoiſonné mon cœur dès ma plus tendre enfance ſur l'autorité des Rois. C'eſt ce qui a cauſé tous les malheurs de ma vie. Alors Idomenée commença cette narration :

Proteſilas, qui eſt un peu plus âgé

que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus; ſon naturel vif & hardi étoit ſelon mon goût: il entra dans mes plaiſirs; il flata mes paſſions: il me rendit ſuſpect un autre jeune homme que j'aimois auſſi, & qui ſe nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais modérée; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à ſe vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement ſur mes défauts; & lors même qu'il n'oſoit me parler, ſon ſilence & la triſteſſe de ſon viſage me faiſoient aſſez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette ſincérité me plaiſoit; je lui proteſtois ſouvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie, pour me préſerver des flateurs. Il me diſoit tout ce que je devois faire pour marcher ſur les traces de Minos, & pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une auſſi profonde ſageſſe que vous, ô Mentor,

mais ſes maximes étoient bonnes; je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Proteſilas, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoûterent de Philoclès. Celui-ci étoit ſans empreſſement, & laiſſoit l'autre prévaloir; il ſe contenta de me dire toujours la vérité lorſque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, & non ſa fortune qu'il cherchoit.

Proteſilas me perſuada inſenſiblement que c'étoit un eſprit chagrin & ſupêrbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aſpirer à la réputation d'un homme qui eſt au-deſſus de tous les honneurs: il ajouta que ce jeune homme qui me parloit ſi librement ſur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faiſoit aſſez entendre qu'il ne m'eſtimoit gueres; & qu'en rabaiſſant ainſi ma réputation, il vouloit, par l'éclat d'une vertu auſtere, s'ouvrir le chemin à la Royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingénuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne fe méprend point, pourvu qu'on y foit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foibleffes, commençoit à me laffer. Les complaifances de Protefilas & fon induftrie inépuifable pour m'inventer de nouveaux plaifirs, me faifoient fentir encore plus impatiemment l'auftérité de l'autre.

Cependant Protefilas ne pouvant fouffrir que je ne cruffe pas tout ce qu'il me difoit contre fon ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me perfuader par quelque chofe de plus fort que toutes ces paroles. Voici comment il acheva de me tromper : il me confeilla d'envoyer Philoclès commander les vaiffeaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie ; & pour m'y déterminer, il me dit : Vous favez que je ne fuis pas fufpect

dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage & du génie pour la guerre ; il vous servira mieux qu'un autre, & je préfére l'intérêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protesilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, & me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion & de tout intérêt. Mais hélas ! que les Princes sont dignes de compassion ! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même : il savoit que les Rois sont d'ordinaire défians & inappliqués ; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus dont ils sont environnés ; inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent, & qu'ils sont accoutumés à voir des gens char-

gés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, & sur-tout l'absence lui donnant une entiere facilité de lui tendre des pieges.

Philoclès, en partant, prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; & qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je, Protesilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui: il vous loue, il vous estime, il vous croit digne des plus importans emplois; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance, ne craignez rien, allez, & ne songez qu'à me bien servir. Il partit, & me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avouer, Mentor, je voyois clairement combien il m'étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs hommes que je conſultaſſe, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le ſuccès des affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages conſeils de Philoclès m'avoient garanti de pluſieurs fautes dangereuſes, où la hauteur de Proteſilas m'auroit fait tomber. Je ſentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fonds de probité & des maximes équitables qui ne ſe faiſoient point ſentir de même dans Proteſilas : mais j'avois laiſſé prendre à Proteſilas un ton déciſif auquel je ne pouvois preſque plus réſiſter. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder ; & dans cette laſſitude j'aimois mieux, par foibleſſe, hazarder quelque choſe aux dépens des affaires, & reſpirer en liberté. Je n'euſſe oſé me dire à moi-même une ſi honteuſe raiſon du parti que je venois de prendre :

mais cette honteuſe raiſon que je n'oſois développer, ne laiſſoit pas d'agir ſecretement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faiſois.

Philoclès ſurprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & ſe hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Proteſilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je déſirois qu'il fît une deſcente dans l'Iſle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit perſuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette Iſle : mais il fit enſorte que pluſieurs choſes néceſſaires manquerent à Philoclès dans cette entrepriſe, & il l'aſſujettit à certains ordres qui cauſerent divers contre-tems dans l'exécution.

Cependant il ſe ſervit d'un domeſtique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui obſervoit juſques aux moindres choſes pour lui en rendre

compte; quoiqu'ils paruſſent ne ſe voir gueres, & n'être jamais d'accord en rien.

Ce domeſtique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand ſecret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuſe. Philoclès, me dit-il, veut ſe ſervir de votre armée navale pour ſe faire Roi de l'Iſle de Carpathie. Les Chefs des troupes ſont attachés à lui; tous les ſoldats ſont gagnés par ſes largeſſes, & plus encore par la licence pernicieuſe où il les laiſſe vivre; il eſt enflé de ſa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ſes amis ſur ſon projet de ſe faire Roi : on n'en peut plus douter après une preuve ſi évidente.

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité ſon écriture, & c'étoit Proteſilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange ſurpriſe : je la reliſois ſans ceſſe, & ne pouvois me perſuader

qu'elle fût de Philoclès; repaſſant dans mon eſprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de ſon déſintéreſſement & de ſa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire ? Quel moyen de réſiſter à une lettre où je croyois être ſûr de reconnoître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus réſiſter à ſon artifice, il le pouſſa plus loin. Oſerai-je, me dit-il en héſitant, vous faire remarquer un mot qui eſt dans cette lettre ? Philoclès dit à ſon ami qu'il peut parler en confiance à Proteſilas ſur une choſe qu'il ne déſigne que par un chiffre : aſſurément Proteſilas eſt entré dans le deſſein de Philoclès, & ils ſe ſont accommodés à vos dépens. Vous ſavez que c'eſt Proteſilas qui vous a preſſé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a ceſſé de vous parler contre lui, comme il le faiſoit ſouvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuſe en toute occaſion :

occaſion : ils ſe voyent depuis quelque tems avec aſſez d'honnêteté. Sans doute Proteſilas a pris avec Philoclès des meſures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entrepriſe contre toutes les regles, & qu'il s'expoſe à faire périr votre armée navale, pour contenter ſon ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainſi ſervir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal enſemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne ſoient réunis pour s'élever enſemble à une grande autorité, & peut-être pour renverſer le Trône où vous régnez. En vous parlant ainſi, je ſais que je m'expoſe à leur reſſentiment, ſi malgré mes avis ſinceres vous leur laiſſez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous diſe la vérité.

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impreſſion ſur moi : je ne doutai plus de la trahiſon de Phi-

loclès, & je me défiai de Protesilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'Isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plus tôt ce perfide ; mais je craignois Protesilas, & je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris ; il me représenta sa conduite droite & modérée ; il m'exagera ses services ; en un mot, il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien

avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois sont malheureux & exposés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protesilas, en envoyant secretement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protesilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente; il manquoit de tout; car Protesilas ne sachant si la lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même tems une autre ressource prête, par le mauvais succès

d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût eu sa vie & son bonheur attachés au succès. Chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un Chef si sage & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce Chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protesilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protesilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vue étoit

un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux Capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secretes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux Capitaines. Philoclès se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès: le coup glissa, & n'enfonça guere avant. Philoclès, sans s'étonner, lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut; on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublés, l'avoient attaqué foiblement: ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude.

Enſuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action ſi noire. Timocrate qui craignoit qu'on ne le fît mourir, ſe hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; & comme les traîtres ſont toujours lâches, il ſongea à ſauver ſa vie en découvrant à Philoclès toute la trahiſon de Proteſilas.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération: il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en ſûreté, & le renvoya en Crete; il céda le commandement de l'armée à Polimene que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité qu'elles me devoient, & paſſa pendant la nuit dans une legere barque, qui le conduiſit dans l'Iſle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la ſolitude, travaillant à faire des

ſtatues pour gagner ſa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injuſtes, mais ſur-tout des Rois qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idomenée : Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-tems à découvrir la vérité? Non, répondit Idomenée; je compris peu à peu les artifices de Proteſilas & de Timocrate; ils ſe brouillerent même; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur diviſion acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre? Hélas! répondit Idomenée, eſt-ce que vous ignorez la foibleſſe & l'embarras des Princes? Quand ils ſont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de ſe rendre néceſſaires, ils ne peuvent plus eſpérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, ſont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils

comblent de bienfaits; j'avois horreur de Protesilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion ! Je me savois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs, je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flater mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas de véritable vertu, faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires: je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat, pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera pas plus désintéressé, ni plus sincere que lui. Cependant l'armée navale commandée par Polimene revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'Isle de Carpathie, & Protesilas ne

put diſſimuler ſi profondément, que je ne découvriſſe combien il étoit affligé de ſavoir que Philoclès étoit en ſûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idomenée pour lui demander s'il avoit continué, après une ſi noire trahiſon, à confier toutes ſes affaires à Proteſilas. J'étois, lui répondit Idomenée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ſes mains; il auroit fallu renverſer l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & inſtruire un nouvel homme: c'eſt ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Proteſilas. Je me conſolois ſeulement en faiſant entendre à certaines perſonnes de confiance, que je n'ignorois pas ſa mauvaiſe foi. Ainſi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puiſque je ſavois que j'étois trompé. Je faiſois même de tems en tems ſentir à Proteſilas que je ſupportois ſon joug avec impatience.

Je prenois ſouvent plaiſir à le contredire, à blâmer publiquement quelque choſe qu'il avoit faite, & à décider contre ſon ſentiment; mais comme il connoiſſoit ma lenteur & ma pareſſe, il ne s'embarraſſoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrément à la charge; il uſoit tantôt de manieres preſſantes, tantôt de ſoupleſſe & d'inſinuation; ſur-tout quand il s'appercevoit que j'étois peiné contre lui, il redoubloit ſes ſoins pour me fournir de nouveaux amuſemens propres à m'amolir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occaſion de ſe rendre néceſſaire & de faire valoir ſon zele pour ma réputation.

Quoique je fuſſe en garde contre lui, cette maniere de flater mes paſſions m'entraînoit toujours; il ſavoit mes ſecrets; il me ſoulageoit dans mes embarras; il faiſoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me réſoudre à le perdre: mais en le maintenant dans ſa place, je mis tous les

gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes Conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi; l'erreur qui prépare la chûte des Rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protesilas. Ceux même qui avoient le plus de zele pour l'Etat & pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper. Après un si terrible exemple, moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flateurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumiere m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma molesse & l'ascendant que Protesilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espece de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous

ſavez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fauſſe gloire dans laquelle on éleve les Rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'eſt trompé, & que ſe donner la peine de revenir de ſon erreur, il faut ſe laiſſer tromper toute ſa vie. Voilà l'état des Princes foibles & inappliqués ; c'étoit préciſément le mien, lorſqu'il fallut que je partiſſe pour le ſiege de Troye.

En partant, je laiſſai Proteſilas maître des affaires : il les conduiſoit en mon abſence avec hauteur & inhumanité. Tout le Royaume de Crete gémiſſoit ſous ſa tyrannie : mais perſonne n'oſoit me mander l'oppreſſion des peuples. On ſavoit que je craignois de voir la vérité ; & que j'abandonnois à la cruauté de Proteſilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui : mais moins on oſoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la ſuite il me contraignit de chaſſer le vaillant Merion, qui m'avoit ſuivi avec tant de gloire au ſiege de

Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irrités contre mes foiblesses & la haine des peuples que Protesilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois lassés d'un gouvernement rigoureux, avoient épuisé toute leur patience; & l'horreur de cette derniere action, ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siege de Troye, & rendoit compte secretement par ses lettres à Protesilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentois bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de n'y penser pas, désespérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée se révolterent, Protesilas & Ti-

mocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonné, ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſque auſſitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes inſolens pendant la proſpérité, ſont toujours foibles & tremblans dans la diſgrace. La tête leur tourne auſſitôt que l'autorité abſolue leur échape. On les voit auſſi rampans qu'ils ont été hautains, & c'eſt en un moment qu'ils paſſent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idomenée : Mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois? Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous ayent ſuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprends même que vous aviez fait une action généreuſe de leur donner un azile dans votre nouvel établiſſement : mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences ?

Vous ne ſavez pas, répondit Idome-

née, combien toutes les expériences ſont inutiles aux Princes amolis & inappliqués qui vivent ſans réflexion. Ils ſont mécontens de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obſédoient à toute heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous avez vues. Ils ont épuiſé cet Etat naiſſant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Crete : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſais ce que vous avez fait en moi; mais depuis que vous êtes ici, je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idomenée quelle étoit la conduite de Proteſilas dans ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit

Idomenée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disoit rien contre vous ; mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, disoient-ils, est le fils du trompeur Ulysse ; l'autre est un homme caché & d'un esprit profond : ils sont accoutumés à errer de Royaume en Royaume ; qui sait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé. Voici un Etat naissant & mal affermi ; les moindres mouvemens pourroient le renverser.

Protesilas ne disoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus,

ils deviendront fiers, indociles, & feront toujours prêts à fe révolter : il n'y a que la foibleffe & la mifere qui les rendent fouples, & qui les empêchent de réfifter à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre fon ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zele pour mon fervice. En voulant foulager les peuples, me difoit-il, vous rabaiffez la puiffance Royale; & par-là vous faites au peuple même un tort irréparable; car il a befoin qu'on le tienne bas pour fon propre repos.

A tout cela je répondois que je faurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faifant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les foulageaffe; en puniffant avec fermeté tous les coupables; enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte difcipline, pour le tenir dans une vie fimple, fobre & laborieufe. Eh, quoi! difois-je, ne peut-on pas foumettre un

peuple ſans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité ! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, & très-fidéles à leurs Princes ? Ce qui cauſe les révoltes, c'eſt l'ambition & l'inquiétude des Grands d'un Etat, quand on leur a donné trop de licence, & qu'on a laiſſé leurs paſſions s'étendre ſans bornes. C'eſt la multitude des grands & des petits qui vivent dans la moleſſe, dans le luxe & dans l'oiſiveté; c'eſt la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix. Enfin c'eſt le déſeſpoir des peuples maltraités; c'eſt la dureté, la hauteur des Rois, & leur moleſſe qui les rend incapables de veiller ſur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cauſe les révoltes, & non pas le pain qu'on laiſſe manger en paix au Laboureur, après qu'il l'a gagné à la ſueur de ſon viſage.

Quand Proteſilas a vu que j'étois iné-

branlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à la conduite passée, il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire : il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres; il est le premier à me représenter leurs besoins, & à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protesilas; il a songé à se rendre indépendant. Protesilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor souriant, répondit ainsi à Idomenée : Quoi donc! vous avez été foible, jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissez la trahison! Ah! vous ne savez pas, répondit Idome-

née, ce que peuvent les hommes artificieux ſur un Roi foible & inappliqué, qui s'eſt livré à eux pour toutes ſes affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Proteſilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

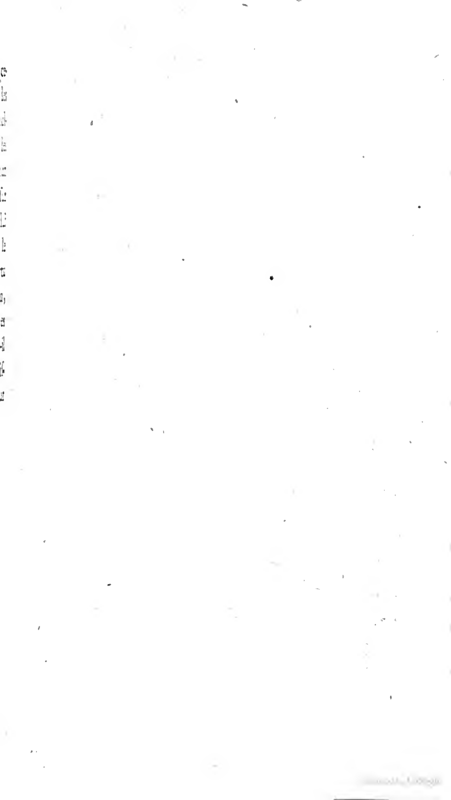
Mentor reprit ainſi le diſcours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent ſur les bons auprès des Rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux ſur Proteſilas, & ils ſont encore fermés pour laiſſer le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne ſont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut ſervir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun ſentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais auſſi ils font le bien ſans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour

tromper le reſte des hommes. A proprement parler, ils ne ſont pas capables de la vertu, quoiqu'ils paroiſſent la pratiquer; mais ils ſont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui eſt l'hypocriſie. Tant que vous voudrez abſolument faire le bien, Proteſilas ſera prêt à le faire avec vous, pour conſerver l'autorité. Mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obſede à toute heure, & que vous ſavez le ſage & le fidele Philoclès pauvre & déshonoré dans l'Iſle de Samos?

Vous reconnoiſſez bien, ô Idomenée, que les hommes trompeurs & hardis qui ſont préſens, entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre

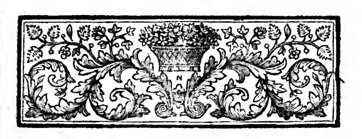
malheur qui n'eſt pas moindre; c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes, eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux: ils ne ſont frappés que de celui qui eſt préſent, & qui les flate; tout le reſte s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flater, les contredit & les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimés, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs?

Fin du treizième Livre.





Idomenée fait arrêter Protesilas et l'éxile dans l'Isle de Samos.



LES

AVENTURES

DE TELEMAQUE.

LIVRE QUATORZIÉME.

SOMMAIRE.

Mentor oblige Idomenée à faire conduire Protesilas & Timocrate en l'Isle de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hegesippe qui est chargé de cet ordre, l'exécute avec joie. Il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens : mais après avoir reconnu que les Dieux le veu-

lent, il s'embarque avec Hegeſippe; & arrive à Salente, où Idomenée qui n'eſt plus le même homme, le reçoit avec amitié.



APRÈS avoir dit ces paroles, Mentor perſuada à Idomenée qu'il falloit au plus tôt chaſſer Proteſilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'eſt qu'il craignoit la ſévérité de Philoclès. J'avoue, diſoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu ſon retour, quoique je l'aime & que je l'eſtime. Je ſuis depuis ma tendre jeuneſſe accoutumé à des louanges, à des empreſſemens, à des complaiſances, que je ne ſaurois eſpérer de trouver dans cet homme. Dès que je faiſois quelque choſe qu'il n'approuvoit pas, ſon air triſte me marquoit aſſez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ſes manieres étoient reſpectueuſes & modérées, mais ſéches. Ne

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâtés par la flaterie trouvent fec & auftere tout ce qui eft libre & ingénu. Ils vont même jufqu'à s'imaginer qu'on n'eft pas zélé pour leur fervice, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame fervile, & qu'on n'eft pas prêt à les flater dans l'ufage le plus injufte de leur puiffance. Toute parole libre & généreufe leur paroît hautaine, critique & féditieufe. Ils deviennent fi délicats, que tout ce qui n'eft point flaterie, les bleffe & les irrite : mais allons plus loin. Je fuppofe que Philoclès eft effectivement fec & auftere; fon auftérité ne vaut-elle pas mieux que la flaterie pernicieufe de vos Confeillers ? Où trouverez-vous un homme fans défaut ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eft-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ? N'eft-ce pas un défaut néceffaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité,

où la flaterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne ſavez vous aimer vous-même; qui vous diſe la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens; & cet homme néceſſaire, c'eſt Philoclès. Souvenez-vous qu'un Prince eſt trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon regne avec cette générosité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'Etat; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zele indiſcret: mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſavez la diſtinguer, & ſurtout gardez-vous bien d'être plus longtems comme vous avez été juſqu'ici. Les Princes gâtés comme vous l'étiez,

ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils ſe piquent de connoître auſſi les hommes vertueux, mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'oſant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits ſur eux.

Alors Idomenée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre ſon Favori; car auſſitôt qu'on eſt parvenu à rendre les Favoris ſuſpects & importuns à leurs Maîtres, les Princes laſſés & embarraſſés, ne cherchent plus qu'à s'en défaire; leur amitié s'évanouit, les ſervices ſont oubliés: la chûte des Favoris ne leur coute rien, pourvu qu'ils ne les voient plus. Auſſitôt le Roi ordonna en ſecret à Hegeſippe, qui étoit un des principaux Of-

ficiers de sa Maison, de prendre Protesilas & Timocrate, & de les conduire en sûreté dans l'Isle de Samos, de les y laisser, & de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hegesippe surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au Roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hegesippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrete pour faire périr Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hegeſippe ſe hâta d'aller prendre Proteſilas dans ſa maiſon ; elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du Roi. L'architecture étoit de meilleur goût. Proteſilas l'avoit ornée avec une dépenſe tirée du ſang des miſérables : il étoit alors dans un ſalon de marbre auprès de ſes bains, couché négligemment ſur un lit de pourpre avec une broderie d'or ; il paroiſſoit las & épuiſé de ſes travaux ; ſes yeux & ſes ſourcils montroient je ne ſais quoi d'agité, de ſombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat étoient autour de lui rangés ſur des tapis, compoſant leurs viſages ſur celui de Proteſilas, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe, lui racontoit avec des exagérations ridicules ce que Proteſilas lui-même avoit fait pour le Roi. Un autre lui aſſuroit que Jupiter ayant trompé

sa mere, lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers, où il disoit que Protesilas instruit par les Muses, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre Poëte encore plus lâche & plus impudent, l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts & le pere des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protesilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait & dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de grace de se laisser louer. Il y avoit un flateur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protesilas sourit : toute l'assemblée se mit à rire : quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit : mais Protesilas reprenant bientôt son air sévere & hautain, chacun rentra

dans la crainte & dans le ſilence. Pluſieurs Nobles cherchoient le moment où Proteſilas pourroit ſe retourner vers eux & les écouter; ils paroiſſoient émus & embarraſſés. C'eſt qu'ils avoient à lui demander des graces; leurs poſtures ſuppliantes parloient pour eux: ils paroiſſoient auſſi ſoumis qu'une mere aux pieds des Autels, lorſqu'elle demande aux Dieux la guériſon de ſon fils unique. Tous paroiſſoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Proteſilas, quoique tous euſſent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hegeſippe entre, ſaiſit l'épée de Proteſilas, & lui déclare de la part du Roi qu'il va l'emmener dans l'Iſle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce Favori tomba comme un rocher qui ſe détache du ſommet d'une montagne eſcarpée. Le voilà qui ſe jette tremblant aux pieds d'Hegeſippe; il pleure, il héſite, il bégaye, il tremble, il embraſſe les ge-

noux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ſes regards. Tous ceux qui l'encenſoient, le voyant perdu ſans reſſource, changerent leurs flateries en des inſultes ſans pitié.

Hegeſippe ne voulut lui laiſſer le tems, ni de faire ſes derniers adieux à ſa famille, ni de prendre certains écrits ſecrets. Tout fut ſaiſi & porté au Roi. Timocrate fut arrêté dans le même tems, & ſa ſurpriſe fut extrême; car il croyoit qu'étant brouillé avec Proteſilas, il ne pouvoit être enveloppé dans ſa ruine. Ils partent dans un vaiſſeau qu'on avoit préparé, on arrive à Samos. Hegeſippe y laiſſe ces deux malheureux; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laiſſe enſemble. Là ils ſe reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, qui ſont cauſe de leur chûte: ils ſe trouvent ſans eſpérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans; je ne dis pas, loin de

leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre, que leur travail; eux qui avoient passé tant d'années dans les délices, & dans le faste; semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hegesippe demanda en quel lieu de l'Isle demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit assez loin de la ville, sur une montagne où une grote lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il est dans cette Isle, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquillité; n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hegesippe s'avance vers cette grote, il la trouve vuide & ouverte ; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philoclès, faisoient qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte ; une natte de jonc grossiere lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il se nourrissoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis, & en hyver de dattes & de figues seches. Une claire fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltéroit ; il n'avoit dans sa grote que les instrumens nécessaires à la sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté, & gagner sa vie sans avoir besoin de personne.

Hegesippe en entrant dans la grote,

admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le pere des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une figure rude & menaçante: mais ce qui étoit de plus touchant, c'étoit une Minerve qui animoit les arts; son visage étoit noble & doux, sa taille grande & libre: elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hegesippe ayant pris plaisir à voir les statues, sortit de la grote, & vit de loin sous un grand arbre Philoclès qui lisoit sur le gazon; il va vers lui; Philoclès qui l'apperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hegesippe avec qui j'ai long-tems vécu en Crete? Mais quelle espérance qu'il vienne dans une Isle si éloignée? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit après sa mort des rives du Styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute ; Hegesippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami ? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'Isle de Crete ? Est-ce une disgrace semblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie ?

Hegesippe lui répondit : Ce n'est point une disgrace ; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amene ici. Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protesilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idomenée, la chûte de ce Prince, sa fuite sur les côtes de l'Hesperie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Telemaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du Roi, & la disgrace des deux traîtres : il ajouta qu'il les avoit menés à Samos, pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Phi-

loclès ; & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grote plus propre à cacher des bêtes sauvages, qu'à être habitée par des hommes? J'y ai gouté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les Palais dorés de l'Isle de Crete. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, & je n'entends plus leurs discours flateurs & empoisonnés. Je n'ai plus besoin d'eux; mes mains endurcies au travail, me donnent facilement la nourriture simple qui m'est nécessaire : il ne me faut, comme vous voyez, qu'une legere étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de besoin, jouissant d'un calme profond & d'une douce liberté, dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage. Qu'irai-je encore chercher parmi les

hommes jaloux, trompeurs & inconſtans ? Non, non, mon cher Hegeſippe, ne m'enviez point mon bonheur. Proteſilas s'eſt trahi lui-même, voulant trahir le Roi, & me perdre ; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire, il m'a fait le plus grand des biens, il m'a délivré du tumulte & de la ſervitude des affaires : je lui dois ma chere ſolitude, & tous les plaiſirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hegeſippe, retournez vers le Roi, aidez-lui à ſupporter les miſeres de ſa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fiſſe. Puiſque ſes yeux ſi long-tems fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage, il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureuſement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois ſont à plaindre ! O que ceux qui les ſervent, ſont dignes de compaſ-

ſion ! S'ils ſont méchans, combien ſont-ils ſouffrir les hommes, & quels tourmens leur ſont préparés dans le noir Tartare ! S'ils ſont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre ! quels pieges à éviter ! que de maux à ſouffrir ! Encore une fois, Hegeſippe, laiſſez-moi dans mon heureuſe pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainſi avec beaucoup de véhémence, Hegeſippe le regardoit avec étonnement : il l'avoit vu autrefois en Crete pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languiſſant, épuiſé. C'eſt que ſon naturel ardent & auſtere le conſumoit dans le travail ; il ne pouvoit voir, ſans indignation, le vice impuni : il vouloit, dans les affaires, une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainſi ces emplois détruiſoient ſa ſanté délicate ; mais à Samos, Hegeſippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeuneſſe fleurie s'étoit renouvellée ſur ſon viſa-

ge. Une vie ſombre, tranquille & laborieuſe, lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes ſurpris de me voir ſi changé, dit alors Philoclès en ſouriant. C'eſt ma ſolitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette ſanté parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miſeres ? Ne ſoyez pas plus cruel que Proteſilas ; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hegeſippe lui repréſenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il, inſenſible au plaiſir de revoir vos proches & vos amis, qui ſoupirent après votre retour, & que la ſeule eſpérance de vous embraſſer comble de joie ? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre

devoir; comptez-vous pour rien de ſervir votre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux? Eſt-il permis de s'abandonner à une philoſophie ſauvage, de ſe préférer à tout le reſte du genre humain, & d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes Concitoyens? Au reſte, on croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le Roi; s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. Ce n'eſt pas le véritable, le bon, le juſte Philoclès qu'il a voulu faire périr: c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre; il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur. Il vous attend. Déja il vous tend les bras pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à votre Roi, & à tous vos plus tendres amis?

Philoclès, qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hegeſippe, reprit ſon air auſtere en écoutant ce diſcours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont ſe briſer en gémiſſant, il demeuroit immobile, & les prieres, ni les raiſons, ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans ſon cœur. Mais au moment où Hegeſippe commençoit à déſeſpérer de le vaincre, Philoclès ayant conſulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiſeaux, par les entrailles des victimes & par divers autres préſages, qu'il devoit ſuivre Hegeſippe.

Alors il ne réſiſta plus, il ſe prépara à partir; mais ce ne fut pas ſans regretter le déſert où il avoit paſſé tant d'années. Hélas! diſoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grote, où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délaſſer des travaux du jour! Ici les Parques me filoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or & de

foie. Il se prosterna en pleurant pour adorer la Nayade qui l'avoit si longtems désaltéré par son onde claire, & les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, & d'une triste voix les répéta à toutes les Divinités champêtres.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hegesippe pour s'embarquer : il crut que le malheureux Protesilas, plein de honte & de ressentiment, ne voudroit point le voir ; mais il se trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesse. Philoclès se cachoit modestement, de peur d'être vu par ce misérable : il craignoit d'augmenter sa misere en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protesilas cherchoit avec empressement Philoclès, il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philo-

clès étoit trop ſincere pour lui promettre de travailler à le faire rappeller; car il ſavoit mieux que perſonne combien ſon retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compaſſion, tâcha de le conſoler, l'exhorta à appaiſer les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ſes maux. Comme il avoit appris que le Roi avoit ôté à Proteſilas tous ſes biens injuſtement acquis, il lui promit deux choſes, qu'il exécuta fidelement dans la ſuite. L'une fut de prendre ſoin de ſa femme & de ſes enfans, qui étoient demeurés à Salente dans une affreuſe pauvreté, expoſés à l'indignation publique: l'autre étoit d'envoyer à Proteſilas dans cette Iſle éloignée quelque ſecours d'argent pour adoucir ſa miſere.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hegeſippe impatient ſe hâte de faire partir Philoclès. Proteſilas les voit embarquer, ſes yeux

demeurent attachés & immobiles sur le rivage ; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus les voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui sourde à ses prieres, ne daigne le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déja dans le port. Aussitôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor ; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien-loin de paroître une foiblesse dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une

grande ame qui s'éleve au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le Roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philoclès, avec un air respectueux & modeste, recevoit les caresses du Roi, & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple; il suivit le Roi au Palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus; c'est que les Dieux qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au Roi à se retirer auprès de Salente dans une solitude, où il continua à vivre pauvrement, comme il

avoit vécu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est là qu'on examinoit les moyens pour affermir les loix, & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur pulic.

Les deux principales choses qu'on examina, fut l'éducation des enfans, & la maniere de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la République; ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'espérance & la force; il n'est pas tems de les corriger, quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendu indignes : il vaut bien mieux prévenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoutoit-il, qui est le pere de tout son peuple, est encore plus particulierement le pere de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la Nation. C'est dans la fleur qu'il faut

préparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller & de faire veiller ſur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire obſerver les Loix de Minos, qui ordonnent qu'on éleve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richeſſes; que l'injuſtice, le menſonge, l'ingratitude, la moleſſe, paſſent pour des vices infâmes; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des Héros qui ont été aimés des Dieux, qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la muſique ſaiſiſſe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fideles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens, que le moindre re-

proche de leurs consciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflâment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques, pour accoutumer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la molesse & l'oisiveté, qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande variété de jeux & de spectacles qui animassent tout le peuple, mais surtout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits, souples & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure, & que leurs parens sans aucune vue d'intérêt leur laissassent choisir des femmes agréables de corps & d'esprit, auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile & passionnée pour la gloire, Philoclès qui aimoit la guerre, disoit à Mentor : En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par-là vous affoiblirez insensiblement la Nation, les courages s'amoliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre ; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un Etat & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est ja-

mais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, & la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis. On dépeuple son pays; on laisse les terres presque incultes; on trouble le commerce : mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus aux Lettres. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes. La justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un Roi qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de son Royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de

perdre ce qu'il posséde pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en tems de paix. Vous avez déja vu les exercices du corps que nous établissons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans presque dès le berceau par le chant des grandes actions des Héros; ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse. Mais ce n'est pas tout; aussitôt qu'un peuple allié de votre Nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, sur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conserverez une haute réputation chez vos alliés. Votre alliance sera recherchée, on craindra de la perdre; sans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez

pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conſerver une longue paix, c'eſt de cultiver les armes, c'eſt d'honorer les hommes excellens dans cette profeſſion, c'eſt d'en avoir toujours qui s'y ſoient exercés dans les pays étrangers, qui connoiſſent les forces, la diſcipline & les manieres de faire la guerre des peuples voiſins; c'eſt d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par moleſſe. Alors étant toujours prêt à la faire pour la néceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

Pour les alliés, quand ils ſont prêts à ſe faire la guerre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus ſolide & plus ſûre que celle des Conquérans; vous gagnez l'amour & l'eſtime des Etrangers: ils ont tous beſoin de vous; vous régnez ſur eux par la confiance, comme vous régnez ſur vos ſujets par

l'autorité. Vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés, votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les regles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé, & secouru; tous vos voisins s'alarment pour vous; & sont persuadés que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des Villes, & que toutes les Places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois qui sachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuse, & laissent derriere eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardoit; puis il

jettoit les yeux ſur le Roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idomenée recueilloit au fond de ſon cœur toutes les paroles qui ſortoient comme un fleuve de ſageſſe de la bouche de cet Etranger.

Minerve, ſous la figure de Mentor, établiſſoit ainſi dans Salente toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idomenée, que pour montrer à Telemaque, quand il reviendroit, un exemple ſenſible de ce qu'un ſage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon Roi une gloire durable.

Fin du quatorzième Livre.

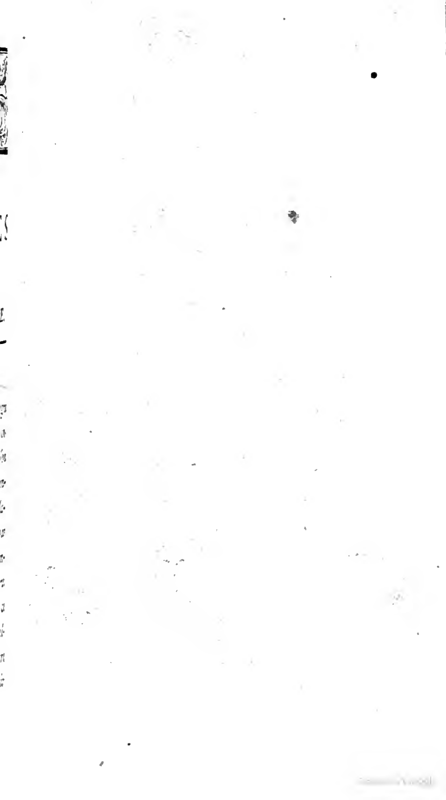


LES AVENTURES DE TELEMAQUE.

LIVRE QUINZIÈME.

SOMMAIRE.

Telemaque, au Camp des Alliés, gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indisposé contre lui à cause d'Ulysse son Pere. Philoctete lui raconte ses aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée que le Centaure Nessus avoit donnée à Dejanire. Il lui explique comment il obtint de ce Héros ses fleches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise; comment il fut puni d'avoir





Telemaque gagne l'amitié de Philoctete qui lui raconte ses avantures.

trahi son secret, par tous les maux qu'il souffrit dans l'Isle de Lemnos, & comme Ulysse se servit de Neoptoleme pour l'engager à aller au siege de Troye, où il fut guéri de sa blessure par le fils d'Esculape.


EPENDANT Telemaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente, il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déja vu à Pilos, & qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si ç'eût été son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, & tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux Héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage Vieillard, qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une histoire des anciens tems, gra-

vée ſur le marbre & ſur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclination pour Telemaque, que Neſtor. La haine qu'il avoit nourrie ſi long-tems dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux Héros qui avoient renverſé la ville de Troye. Mais enfin, la modération de Telemaque vainquit tous les reſſentimens de Philoctete; il ne put ſe défendre d'aimer cette vertu douce & modeſte. Il prenoit ſouvent Telemaque, & lui diſoit: Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi) votre pere & moi, je l'avoue, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre: j'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber la ſuperbe ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaiſé; & quand je vous ai vu, j'ai ſenti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyſſe. Je me le ſuis ſouvent reproché. Mais enfin la vertu,

quand elle eſt douce, ſimple, ingénue & modeſte, ſurmonte tout. Enſuite Philoctete s'engagea inſenſiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon cœur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivis par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monſtres, & devant qui les autres Héros n'étoient que comme ſont les foibles roſeaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiſeaux en préſence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une paſſion qui cauſe tous les déſaſtres les plus affreux, c'eſt l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monſtres, ne pouvoit vaincre cette paſſion honteuſe, & le cruel enfant Cupidon ſe jouoit de lui. Il ne pouvoit ſe reſſouvenir, ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié ſa gloire juſqu'à filer auprès d'Omphale, Reine de Lydie, comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes; tant il avoit été entraîné par un amour

aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de ſa vie avoit terni ſa vertu, & preſque effacé la gloire de tous ſes travaux. Cependant, ô Dieux! telle eſt la foibleſſe & l'inconſtance des hommes; ils ſe promettent tout d'eux-mêmes, & ne réſiſtent à rien. Hélas! le grand Hercule retomba dans les pieges de l'amour qu'il avoit ſi ſouvent déteſté: il aima Dejanire. Trop heureux s'il eût été conſtant dans cette paſſion pour une femme qui fut ſon épouſe! Mais bientôt la jeuneſſe d'Iole, ſur le viſage de laquelle les graces étoient peintes, ravirent ſon cœur. Dejanire brûla de jalouſie; elle ſe reſſouvint de cette fatale tunique que le Centaure Neſſus lui avoit laiſſée en mourant, comme un moyen aſſuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du ſang venimeux du Centaure, renfermoit le poiſon des fleches dont ce monſtre avoit été percé. Vous ſavez

que les fleches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit ces fleches, ensorte que toutes les blessures qu'elles faisoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os : il poussoit des cris horribles dont le Mont Oëta résonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes vallées ; la mer même en paroissoit émue : les taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lychas, qui lui avoit apporté de la part de Dejanire cette tunique, ayant osé approcher de lui, Hercule dans le transport de la douleur le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainsi Lychas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba

dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, & qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les ſages Pilotes.

Après ce malheur de Lychas, je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner ſans peine, d'une main, les hauts ſapins & les vieux chênes, qui depuis pluſieurs ſiécles avoient mépriſé les vents & les tempêtes. De l'autre main, il tâchoit en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique; elle s'étoit collée ſur ſa peau, & comme incorporée à ſes membres. A meſure qu'il la déchiroit, il déchiroit auſſi ſa peau & ſa chair; ſon ſang ruiſſeloit, & trempoit la terre. Enfin ſa vertu ſurmontant ſa douleur, il s'écria: Tu vois, ô mon cher Philoctete, les maux que les Dieux me font ſouffrir; ils ſont juſtes; c'eſt moi qui les ai offenſés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir

vaincu tant d'ennemis, je me ſuis lâchement laiſſé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere ; je péris, & je ſuis content de périr pour appaiſer les Dieux. Mais hélas! cher ami, où eſt-ce que tu fuis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il eſt vrai, contre ce miſérable Lychas une cruauté que je me reproche ; il n'a pas ſçu quel poiſon il me préſentoit ; il n'a point mérité ce que je lui ai fait ſouffrir : mais crois-tu que je puiſſe oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne ceſſerai point d'aimer Philoctete. Philoctete recevra dans ſon ſein mon ame prête à s'envoler. C'eſt lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctete ; Philoctete, la ſeule eſpérance qui me reſte ici-bas ?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, & veut m'embraſſer ; mais il ſe retient, dans la crainte d'allumer dans mon ſein le feu cruel dont il eſt lui-même brûlé. Hélas!

dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre; il en fait un bûcher sur le sommet de la montagne; il monte tranquillement sur le bûcher; il étend la peau du Lion de Nemée, qui avoit si longtems couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres, & délivrer les malheureux; il s'appuie sur sa massue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher.

Mes mains tremblantes & saisies d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'étoit plus pour lui un présent des Dieux, tant elle lui étoit funeste. Je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bûcher: C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie;

que les Dieux te le rendent; je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces fleches trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſais que les bleſſures qu'elles font ſont incurables; par elles tu feras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me donner une derniere conſolation: promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas! je le jurai même en arroſant ſon bûcher de mes larmes: un rayon de joie parut dans ſes yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'enveloppa, étouffa ſa voix, & le déroba preſque à ma vue. Je le voyois encore néanmoins à travers des flâmes, avec un viſage auſſi ſerein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums, dans la joie d'un feſtin délicieux, au milieu de tous ſes amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance, de sa mere Alcmene : mais il conserva, par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile & immortelle, cette flâme céleste qui est le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçue du Pere des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voûtes dorées du brillant Olympe, boire le Nectar, où les Dieux lui donnerent pour épouse l'aimable Hebé, qui est la Déesse de la jeunesse, & qui versoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimede eût reçu cet honneur.

Pour moi, je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces fleches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus des Héros. Bientôt les Rois ligués entreprirent de venger Menelas de l'infâme Pâris, qui avoit enlevé Helene, & de renverser l'Empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre

qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les fleches d'Hercule.

Ulyſſe votre pere, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiege de Troye, & d'y apporter les fleches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-tems qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Héros : les monſtres & les ſcélérats recommençoient à paroître impunément ; les Grecs ne ſavoient que croire de lui ; les uns diſoient qu'il étoit mort, d'autres ſoutenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'Ourſe glacée domter les Scythes : mais Ulyſſe ſoutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me conſoler d'avoir perdu le grand Alcide : il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes ; je ne pou-

vois ſouffrir qu'on m'arrachât de ces déſerts du Mont Oëta, où j'avois vu périr mon ami; je ne ſongeois qu'à me repeindre l'image de ce Héros, & qu'à pleurer à la vue de ces triſtes lieux : mais la douce & puiſſante perſuaſion étoit ſur les levres de votre pere; il parut preſque autant affligé que moi : il verſa des larmes; il ſut gagner inſenſiblement mon cœur & attirer ma confiance; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juſte cauſe, & qui ne pouvoient réuſſir ſans moi; il ne put jamais néanmoins m'arracher le ſecret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me preſſoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ſes cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui diſant un ſecret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais; j'eus la foibleſſe d'éluder mon ſerment, n'oſant le violer, les Dieux m'en ont

puni, je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule, ensuite j'allai joindre les Rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'Isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes fleches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui se lançoit dans un bois; je laissai tomber par mégarde la fleche de l'arc sur mon pied, & elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes; je remplissois nuit & jour l'Isle de mes cris; un sang noir & corrompu coulant de ma plaie, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité, chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grece, & la victoire à toutes les raisons d'amitié & de bienséance particuliere. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité & de la plus noire trahison. Hélas! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demeurai presque pendant tout le siege de Troye seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette Isle déserte & sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se

briſoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette ſolitude, une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes ſemblables à deux têtes. De ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur deſquelles j'étois expoſé nuit & jour; j'amaſſai quelques feuilles pour me coucher; il ne me reſtoit pour tout bien qu'un pot de bois groſſierement travaillé & quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le ſang, & dont je me ſervois auſſi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, & livré à la colere des Dieux, je paſſois mon tems à percer de mes fleches les colombes & les autres oiſeaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiſeau, pour ma nourriture, il falloit que je me traînaſſe contre terre avec douleur pour aller ramaſſer ma proie : ainſi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il eſt vrai que les Grecs en partant me laiſſerent quelques proviſions ; mais elles durerent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuſe qu'elle eſt, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, ſi la douleur ne m'eût accablé, & ſi je n'euſſe ſans ceſſe repaſſé dans mon eſprit ma triſte aventure. Quoi! diſois-je, tirer un homme de ſa patrie, comme le ſeul homme qui puiſſe venger la Grece, & puis l'abandonner dans cette Iſle déſerte pendant ſon ſommeil ! Car ce fut pendant mon ſommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma ſurpriſe, & combien je verſai de larmes à mon reveil, quand je vis les vaiſſeaux fendre les ondes. Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette Iſle ſauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet, il n'y a ni port, ni commerce, ni hoſpitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit

que

que les malheureux que les tempêtes y ont jettés, & on n'y peut espérer de société que par des naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener: ils craignoient la colere des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim; je nourrissois une plaie qui me dévoroit; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout à coup revenant de chercher des plantes médecinales pour ma plaie, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche: son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras, il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur.

O Etranger, lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette Isle inhabitée ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes lévres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si long-tems dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux; tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoleme m'eut dit, Je suis Grec, que je m'écriai: O douces paroles, après tant d'années de silence & de douleur sans consolation! O mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit: Je suis de l'Isle de Scyros, j'y retourne; on dit que je suis fils d'Achille; tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité, je lui dis: O fils d'un pere que j'ai tant aimé! cher nourrisson de Lycomede, comment viens-tu donc

ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siege de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premiere expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete, ni ses malheurs. Hélas, infortuné que je suis ; mes persécuteurs m'insultent dans ma misere : la Grece ignore que je souffre, ma douleur augmente ; les Atrides m'ont mis en cet état ; que les Dieux le leur rendent.

Ensuite je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il.... (d'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pere.) Neoptoleme me répondit : vous me consolez en m'interrompant ; qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon pere !

Neoptoleme reprenant son discours,

me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse & Phenix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit, sans moi, renverser la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, & le desir d'hériter de sa gloire dans cette célébre guerre, m'engageoit assez à les suivre. J'arrive au siege, l'armée s'assemble autour de moi ; chacun jure qu'il revoit Achille : mais, hélas ! il n'étoit plus. Jeune & sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit, mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte : mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans le péril de ce long siege ; tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déja trop fiere-

ment, jamais tu ne les auras. Dépouillé injuſtement par Ulyſſe, je m'en retourne dans l'Iſle de Scyros, moins indigné contre Ulyſſe que contre les Atrides. Que quiconque eſt leur ennemi, puiſſe être l'ami des Dieux ! O Philoctete ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoleme comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injuſtice. Il eſt mort, me répondit-il. Il eſt mort, m'écriai-je ! & Ulyſſe ne meurt pas ; au contraire, il fleurit dans l'armée. Enſuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du ſage Neſtor, & de Patrocle ſi chéri par Achille ; ils ſont morts auſſi, me dit-il. Auſſitôt je m'écriai encore : Quoi, morts ! Hélas ! que me dis-tu ? Ainſi la cruelle guerre moiſſonne les bons, & épargne les méchans. Ulyſſe eſt donc en vie ; Terſite l'eſt auſſi ſans doute. Voilà ce que font les Dieux ; & nous les louerions encore ?

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pere, Neoptoleme conti-

nuoit à me tromper. Il ajouta ces trіſtes paroles : Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut ſur le bien, je vais vivre content dans la ſauvage Iſle de Scyros. Adieu, je pars, que les Dieux vous guériſſent.

Auſſitôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les manes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne pas me laiſſer ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner ; jette-moi à la proue, à la poupe, dans la ſentine même, partout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laiſſe point en un déſert où il n'y a aucun veſtige d'homme ; mene-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'eſt pas loin du Mont Oëta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoye-moi à mon pere. Hélas ! que je crains qu'il ne ſoit

mort! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau : ou il eſt mort ; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſere, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité, doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Neoptoleme; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour! ô aimable Neoptoleme, digne de la gloire de ton pere! Chers compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vécu; comprenez ce que j'ai ſouffert; nul autre n'eût pu le ſouffrir : mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert, ne ſavent rien; ils ne connoiſſent ni les biens, ni les maux; ils ignorent les hommes; ils

s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc & mes fleches.

Neoptoleme me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célebres & consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : tu peux tout ; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi-même, tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Neoptoleme entre dans ma grote pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied ; je m'écrie : O mort tant desirée, que ne viens-tu ? ô jeune homme, brûle-moi tout à l'heure, comme je brûlai le fils de Jupiter ! ô terre ! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombe

ſoudainement, ſelon ma coutume, dans un aſſoupiſſement profond; une grande ſueur commença à me ſoulager; un ſang noir & corrompu coula de ma plaie. Pendant mon ſommeil, il eût été facile à Neoptoleme d'emporter mes armes & de partir; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant, je reconnus ſon embarras : il ſoupiroit comme un homme qui ne ſait pas diſſimuler, & qui agit contre ſon cœur. Me veux-tu donc ſurprendre, lui dis-je! Qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit-il, que vous me ſuiviez au ſiege de Troye. Je repris auſſitôt : Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc; je ſuis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages! ô promontoires de cette Iſle! ô bêtes farouches! ô rochers eſcarpés! c'eſt à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puiſſe me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémiſſemens.

Faut-il que je ſois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enleve l'arc ſacré d'Hercule, il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi ; il ne voit pas que c'eſt triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force ! Mais encore à préſent, ce n'eſt que par ſurpriſe ; que ferois-je ? Rends, mon fils, ſois ſemblable à ton pere, ſemblable à toi-même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien ! O rocher ſauvage, je viens à toi, nud, miſérable, abandonné, ſans nourriture ; je mourrai ſeul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront, n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conſeil te pouſſe, rends-moi mes armes, va-t'en.

Neoptoleme, les larmes aux yeux, diſoit tout bas : Plût aux Dieux que je ne fuſſe jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? N'eſt-ce pas Ulyſſe ? Auſſitôt j'entends ſa voix, & il me répond : Oui ; c'eſt

moi. Si le ſombre Royaume de Pluton ſe fût entr'ouvert, & que j'euſſe vu le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été ſaiſi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prends à témoin ! O Soleil, tu le vois, & tu le ſouffres! Ulyſſe me répondit ſans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'exécute. Oſes-tu, lui diſois-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui ſouffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'eſt pas pour vous tromper, me dit Ulyſſe ; ni pour vous nuire que nous venons, c'eſt pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverſer Troye, & vous ramener dans votre patrie. C'eſt vous, & non pas Ulyſſe, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inſpirer : Puiſque tu m'as abandonné ſur ce rivage, lui diſois-je, que ne m'y laiſſes-tu en paix ?

Va chercher la gloire des combats & tous les plaisirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides; laisses-moi ma misere & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien, je suis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir; que mes cris & l'infection de ma plaie troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux, que les Dieux puissent te.... Mais les Dieux ne m'écoutent point; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, votre pere tranquille me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être fâché, supporte & excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher, qui, sur le sommet d'une

montagne, se joue de la fureur des vents, & laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre pere demeurant dans le silence, attendoit que ma colere fût épuisée; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espece de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles: O Philoctete! qu'avez-vous fait de votre raison & de votre courage? Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu, vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grece, & le destructeur de Troye. Demeurez à Lemnos; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous est destinée. Neoptoleme, partons; il est inutile de lui parler; la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grece entiere.

Alors je me sentis comme une lionne

à qui on vient d'arracher ſes petits, elle remplit les forêts de ſes rugiſſemens. O caverne ! diſois-je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau ! O ſéjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'eſpérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O ſi les oiſeaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes fleches. O arc précieux ! arc conſacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'eſt plus dans les mains de ton fidele ami, il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de fleches. Miſérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer ; ou plutôt, que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe.

Votre pere ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre

mes armes ; il fit ſigne à Neoptoleme qu'il me les rendît auſſitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laiſſe-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une fleche contre votre pere : mais Neoptoleme m'arrêta, en me diſant : La colere vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquille contre mes fleches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier tranſport, me ſervir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre : mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois inconſolable de devoir mes armes à un homme que je haïſſois tant. Cependant Neoptoleme me diſoit : Sachez que le divin Helenus, fils de Priam, étant ſorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troye

tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fleches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troye : les enfans d'Esculape le guériront.

En ce moment, je sentis mon cœur partagé: j'étois touché de la naïveté de Neoptoleme, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc: mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il falloit céder à Ulysse, & une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse & avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entends une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, & ses manieres simples; mais il avoit une hauteur & une majesté qui

n'avoient jamais paru ſi grandes en lui, quand il domptoit les monſtres. Il me dit :

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le grand Olympe, pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu ſais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher ſur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes fleches Pâris auteur de tant de maux. Après la priſe de Troye, tu enverras de riches dépouilles à Pœan ton pere ſur le Mont Oëta; ces dépouilles ſeront miſes ſur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes fleches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre ſans Philoctete, ni Philoctete ſans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent enſemble leur proie. J'enverrai Eſculape à Troye pour guérir Philoctete. Sur-tout, ô Grecs, aimez & obſervez la Religion; le reſte meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour ! douce lumiere, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis, je pars, après avoir ſalué ces lieux. Adieu ; cher antre. Adieu, Nymphes de ces prés humides ; je n'entendrai plus le bruit ſourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Echo répéta tant de fois mes gémiſſemens. Adieu, douces fontaines qui me fûtes ſi ameres. Adieu, ô terre de Lemnos, laiſſe-moi partir heureuſement, puiſque je vais où m'appelle la volonté des Dieux & de mes amis.

Ainſi nous partîmes, nous arrivâmes au ſiege de Troye. Machaon & Podalyre, par la divine ſcience de leur pere Eſculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne ſouffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je ſuis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chaſſeur perce de

ſes traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre ; vous ſavez le reſte. J'avois néanmoins encore je ne ſais quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le ſouvenir de mes maux ; ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment : mais la vue du fils qui lui reſſemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

Fin du quinziéme Livre.

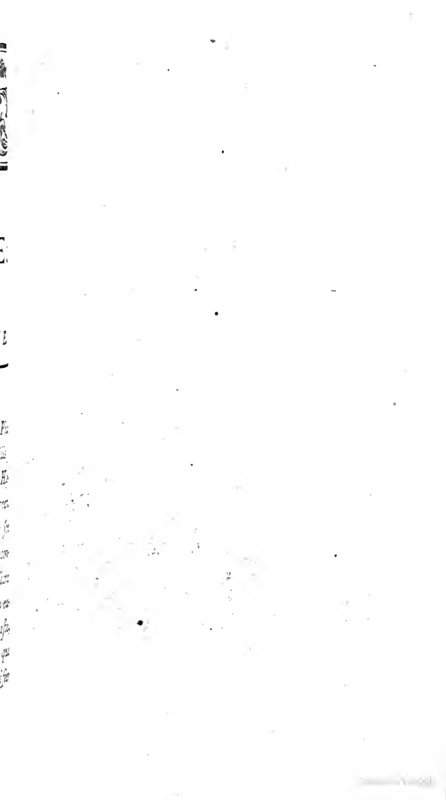


LES AVENTURES DE TELEMAQUE.

LIVRE SEIZIÉME.

SOMMAIRE.

Telemaque entre en différend avec Phalante, pour des prisonniers qu'il se disputent. Il combat & vainc Hippias, qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frere Phalante. Mais étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraste, Roi des Dauniens, étant informé que les Rois alliés ne songent qu'à pacifier





Telemaque, protégé par Minerve, combat et vainc Hippias.

le différend de Telemaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviſte. Après avoir ſurpris cent de leurs vaiſſeaux pour tranſporter ſes troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue ſon frere Hippias, & Phalante lui-même eſt tout percé de ſes coups.



ENDANT que Philoctete avoit raconté ainſi ſes aventures, Telemaque étoit demeuré comme ſuſpendu & immobile. Ses yeux étoient attachés ſur ce grand homme qui parloit. Toutes les paſſions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulyſſe, Neoptoleme, paroiſſoient tour à tour ſur le viſage naïf de Telemaque, à meſure qu'elles étoient repréſentées. Dans la ſuite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete ſans y penſer : quelquefois il paroiſſoit rêveur comme un homme qui penſe pro-

fondément à la ſuite des affaires. Quand Philoctete dépeignoit l'embarras de Neoptoleme, qui ne ſavoit point diſſimuler, Telemaque paroiſſoit dans le même embarras, & dans ce moment on l'auroit pris pour Neoptoleme.

L'armée des alliés marchoit en bon ordre contre Adraſte, Roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Telemaque trouva de grandes difficultés pour ſe ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne ſe rendre ſuſpect à aucun, & ſe faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & ſincere, mais peu careſſant ; il ne s'aviſoit guere de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres ; il n'étoit point attaché aux richeſſes, mais il ne ſavoit point donner. Ainſi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroiſſoit ni obligeant, ni ſenſible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le mérite. Il ſuivoit ſon goût ſans réflexion ;

ſa mere Penelope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui terniſſoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes ; les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les Dieux, que pour lui plaire, pour le ſervir, pour prévenir tous ſes déſirs, & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le ſervir étoit ſelon lui une aſſez haute récompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de le contenter ; & les moindres retardemens irritoient ſon naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainſi dans ſon naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer aucune autre choſe que lui-même ; qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire & à ſon plaiſir. Mais cette indifférence pour les autres, & cette attention continuelle ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel où

il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été flaté par sa mere dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa premiere jeunesse, n'avoient pu modérer cette impétuosité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours, comme la palme souple se releve sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'appaiser.

Pendant que Telemaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le domtper ; Telemaque plein d'une noble ardeur, ne pouvoit êtrere tenu que par le seul Mentor : mais aussi

aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans la plus grande impétuosité : il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard. Il rappelloit aussitôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. Sa sagesse rendoit en un moment son visage doux & serein. Neptune, quand il éleve son trident, & qu'il menace les flots soulevés, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Telemaque se trouva seul, toutes ses passions suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours; il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens, & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette Colonie qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nés pendant le siege de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation; leur naissance illégitime, le déréglement de leurs meres, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne sais quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe

de brigands, qu'à une Colonie Grecque.

Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Telemaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience. Il en faisoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé; il faisoit remarquer aux Chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par-tout la jalousie, & de rendre la fierté de Telemaque odieuse à tous les alliés.

Un jour Telemaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête de ses Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Telemaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Telemaque soutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit

remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des Rois alliés. Telemaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante ; ils se fussent battus sur le champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frere nommé Hippias, célébre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force & par son adresse. Pollux, disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste ; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval : il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit ; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Telemaque avoit menacé son frere, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'assemblée. Telemaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage : tel qu'un sanglier écumant, qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le

voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux ſon ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre; & en le voyant, ſa fureur ſe redouble.

Ce n'étoit plus ce ſage Telemaque inſtruit par Minerve ſous la figure de Mentor; c'étoit un phrénétique, ou un lion furieux. Auſſitôt il crie à Hippias: Arrete, ô le plus lâche de tous les hommes! Arrête, nous allons voir ſi tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, deſcends tout-à-l'heure dans les rives ſombres du Styx. Il dit, & il lança ſon dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put meſurer ſon coup; le dard ne toucha point Hippias. Auſſitôt Telemaque prend ſon épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de ſa tendreſſe. Laërte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte

du ſang de pluſieurs fameux Capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Telemaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'épée ſe rompt dans leurs mains, ils ſe ſaiſirent, & ſe ſerrerent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à ſe déchirer; le feu brille dans leurs yeux, ils ſe raccourciſſent, ils s'allongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relevent, ils s'élancent, ils ſont altérés de ſang. Les voilà aux priſes, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrelaſſés paroiſſent n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Telemaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déja Telemaque hors d'haleine, ſentoit ſes genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé, redoubla ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe, il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon

emportement, ſi Minerve qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris la prompte Meſſagere des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle legere, fendoit les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumiere qui peignoit un nuage de mille diverſes couleurs; elle ne ſe repoſa que ſur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés : elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combattans; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Telemaque; elle s'approche, enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs ſubtiles, dans le moment où Hippias, ſentant toute ſa force, ſe crut victorieux; elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve, de l'Egide que la ſage Déeſſe lui avoit confiée. Auſſitôt

Telemaque dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble ; il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Telemaque le presse & l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre, il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer ; enfin il le jette par terre & tombe sur lui. Un grand chêne du Mont Ida, que la hache a coupé par mille coups, dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au-dedans de Telemaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frere d'un des Rois alliés qu'il étoit venu secourir ; il rappella lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant

Phalante transporté de fureur, accouroit au secours de son frere; il eût percé Telemaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Telemaque tenoit sous lui dans la poussiere. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi; mais sa colere étoit appaisée, & il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute, en montrant de la modération. Il se leve, en disant: O Hippias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance, ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens. Pendant que Telemaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussiere & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frere; il étoit en suspens, & hors de lui-même. Tous les Rois alliés accoururent; ils menerent d'un côté Telemaque, &

de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu ſa fierté, n'oſoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit aſſez s'étonner, que Telemaque, dans un âge ſi tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverſer Hippias, ſemblable en force & en grandeur à ces Geans, enfans de la terre, qui tenterent autrefois de chaſſer de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulyſſe étoit bien éloigné de jouir du plaiſir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer, il ſe retira dans ſa tente, honteux de ſa faute; & ne pouvant plus ſe ſupporter lui-même, il gémiſſoit de ſa promptitude. Il reconnoiſſoit combien il étoit injuſte & déraiſonnable dans ſes emportemens: il trouvoit je ne ſais quoi de vain, de foible, & de bas dans cette hauteur démeſurée. Il reconnoiſſoit que la véritable grandeur n'eſt que dans la modération, la juſtice, la modeſtie & l'humanité: il le voyoit, mais il n'oſoit eſpérer de ſe corriger

après tant de rechûtes, il étoit aux prises avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, & se punissant soi-même. Hélas! disoit-il, oserai-je revoir Mentor? Suis-je fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la division & le désordre dans l'armée des alliés? Est ce leur sang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre? J'ai été téméraire; je n'ai pas même su lancer mon dard; je me suis exposé avec Hippias à forces inégales; je n'en devois attendre que la mort, avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? je ne serois plus: non, je ne serois plus ce téméraire Telemaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! Mais

peut-être qu'avant la fin du jour, je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire! ô louanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie!

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctete le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit: mais ce sage vieillard reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son désespoir.

Les Princes alliés étoient arrêtés par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Telemaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Telemaque dans cette guerre: tout étoit dans le trouble par la faute du seul Telemaque; & Telemaque qui voyoit tant de maux présens

& de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Cretois de Telemaque, & les Tarentins de Phalante, ne combattissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir audedans du camp où ils étoient gardés de près. Nestor & Philoctete alloient & revenoient sans cesse de la tente de Telemaque à celle de l'implacable Phalante qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, & l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frere Hippias. Telemaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées : tout le camp pa-

roiſſoit comme une maiſon déſolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ſes proches, & la douce eſpérance de ſes petits enfans.

Dans ce déſordre & cette conſternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de henniſſemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animés au carnage, les autres, ou fuyans, ou mourans, ou bleſſés. Un tourbillon de pouſſiere forme un épais nuage qui couvre le ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la pouſſiere ſe joint une fumée épaiſſe qui troubloit l'air, & qui ôtoit la reſpiration. On entendoit un bruit ſourd, ſemblable à celui des tourbillons de flâme que le Mont Etna vomit du fond de ſes entrailles embraſées, lorſque Vulcain avec ſes Cyclopes y forge des foudres pour le pere des Dieux. L'épouvante ſaiſit les cœurs.

Adraſte vigilant & infatigable, avoit ſurpris les alliés; il leur avoit caché ſa

marche, & il étoit inſtruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne preſque inacceſſible, dont les alliés avoient ſaiſi preſque tous les paſſages; tenant ces défilés, ils ſe croyoient en pleine ſûreté, & prétendoient même pouvoir, par ces paſſages qu'ils occupoient, tomber ſur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur feroient venues. Adraſte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour ſavoir le ſecret de ſes ennemis, avoit appris leur réſolution; car Neſtor & Philoctete, ces deux Capitaines d'ailleurs ſi ſages & ſi expérimentés, n'étoient pas aſſez ſecrets dans leurs entrepriſes. Neſtor dans ce déclin de l'âge, ſe plaiſoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctete naturellement parloit moins; mais il étoit prompt: & ſi peu qu'on excitât ſa vivacité, on lui faiſoit dire ce qu'il avoit réſolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la

clef de ſon cœur pour en tirer les plus importans ſecrets. On n'avoit qu'à l'irriter : alors fougueux & hors de lui-même, il éclatoit par des menaces ; il ſe vantoit d'avoir des moyens ſûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ces moyens, il ſe hâtoit de les expliquer inconſidérément, & le ſecret le plus intime échapoit du fond de ſon cœur. Semblable à un vaſe précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuſes, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraſte, ne manquoient pas de ſe jouer de la foibleſſe de ces deux Rois. Ils flatoient ſans ceſſe Neſtor par de vaines louanges ; ils lui rappelloient ſes victoires paſſées, admiroient ſa prévoyance, ne ſe laſſoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des pieges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete ; ils ne lui parloient que de difficultés, de contretems, de

dangers, d'inconvéniens, des fautes irrémédiables. Auſſitôt que ce naturel prompt étoit enflâmé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Telemaque, malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un ſecret. Il y étoit accoutumé par ſes malheurs, & par la néceſſité où il avoit été dès ſon enfance de ſe cacher aux amans de Penelope. Il ſavoit taire un ſecret ſans dire aucun menſonge. Il n'avoit point même certain air réſervé & myſtérieux qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets. Il ne paroiſſoit point chargé du ſecret qu'il devoit garder; on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur ſes levres. Mais en diſant tout ce que l'on pouvoit dire ſans conſéquence, il ſavoit s'arrêter préciſément & ſans affectation aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon, & entamer ſon ſecret. Par là ſon cœur étoit impénétrable & inacceſſible,

ſes meilleurs amis même ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer des ſages conſeils, & il n'y avoit que le ſeul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

Telemaque avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor & Philoctete : mais ces deux hommes ſi expérimentés ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La vieilleſſe n'a plus rien de ſouple, la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'eſt durci par le nombre des années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge, ne peuvent preſque plus ſe plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moël-

le de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard; ils gémissent en vain, & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope nommé Eurimaque, flateur insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts & à toutes les inclinations des Princes; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis? il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate, qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sinceres & vertueux qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujettissent aux

regles de la vertu, ne ſauroient jamais être auſſi agréables aux Princes, que ceux qui flatent leurs paſſions dominantes. Eurimaque ſavoit la guerre; il étoit capable d'affaires, c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Neſtor, & qui avoit gagné ſa confiance. Il tiroit du fond de ſon cœur un peu vain & ſenſible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit ſavoir.

Quoique Philoctete ne ſe confiât point à lui, la colere & l'impatience faiſoient en lui ce que la confiance faiſoit dans Neſtor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes ſommes d'Adraſte, pour lui mander tous les deſſeins des alliés. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de Transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échaper du camp des alliés, & retourner au ſien. A meſure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire ſavoir à Adraſte, Eurimaque faiſoit partir un de ces Trans-

fuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres. Si on les ſurprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque ſuſpect.

Cependant Adraſte prévenoit toutes les entrepriſes des alliés. A peine une réſolution étoit-elle priſe dans le Conſeil, que les Dauniens faiſoient préciſément ce qui étoit néceſſaire pour en empêcher le ſuccès. Telemaque ne ſe laſſoit point d'en chercher la cauſe, & d'exciter la défiance de Neſtor & de Philoctete; mais ſon ſoin étoit inutile. Ils étoient aveuglés.

On avoit réſolu dans le Conſeil d'attendre les troupes nombreuſes qui devoient arriver, & on avoit fait avancer ſecretement pendant la nuit cent vaiſſeaux, pour conduire plus promptement ces troupes, depuis une côte de la mer très-rude, où elles devoient arriver, juſqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on ſe croyoit en ſûreté,

parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galese, assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturages, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derriere la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer : mais comme il sut que les alliés étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours, que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Telemaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer, & passa par des chemins qu'on avoit toujours cru absolument impraticables. Ainsi la hardiesse & le travail surmontent les plus grands obstacles ; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser & souffrir ; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que

les choſes difficiles ſont impoſſibles, méritent d'être ſurpris & accablés. Adraſte ſurprit au point du jour les cent vaiſſeaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaiſſeaux étoient mal gardés, & qu'on ne ſe défioit de rien, il s'en ſaiſit ſans réſiſtance, & s'en ſervit pour tranſporter ſes troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galeſe; puis il remonta très-promptement ſur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les poſtes avancés autour du camp vers la riviere, crurent que ces vaiſſeaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on pouſſa d'abord de grands cris de joie. Adraſte & ſes ſoldats deſcendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent ſur les alliés, qui ne ſe défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, ſans ordre, ſans chef, ſans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrerent avec tant de vigueur, que cette

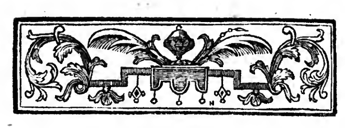
jeunesse Lacédémonienne étant surprise, ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussitôt la flâme s'éleve des pavillons, & monte jusqu'aux nues: le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flâme de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp est comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée. Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ses troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp: mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux; il commence à faire sortir sa jeunesse

Lacédémonienne encore à demi désarmée : mais Adraste ne les laisse point respirer. D'un côté une troupe d'Archers adroits perce de fleches innombrables les soldats de Phalante; de l'autre, des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu; il nage dans le sang; il ne peut s'assouvir de carnage : les lions & les tigres n'égalent point sa furie, quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, & le courage les abandonne. La pâle mort, conduite par une furie infernale dont la tête est hérissée de serpens, glace le sang de leurs veines, leurs membres engourdis se roidissent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'espérance de la fuite. Phalante à qui la honte & le désespoir donnent

encore

encore un reste de force & de vigueur, éleve les mains & les yeux vers le Ciel; il voit tomber à ses pieds son frere Hippias, sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias étendu par terre, se roule dans la poussiere; un sang noir & bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté; ses yeux se ferment à la lumiere; son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même, tout couvert du sang de son frere, & ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser; son bouclier est percé de mille traits. Il est blessé en plusieurs endroits de son corps; il ne peut plus rallier ses troupes fugitives. Les Dieux le voient, & ils n'en ont aucune pitié.

Fin du seizième Livre.

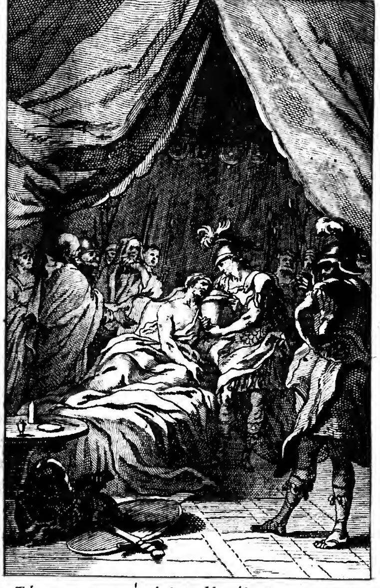


LES
AVENTURES
DE TELEMAQUE.

LIVRE DIX-SEPTIÉME.

SOMMAIRE.

Telemaque s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphyclès, fils d'Adraste, repousse l'ennemi victorieux, & remporteroit sur lui une victoire complette, si une tempête survenant, ne faisoit finir le combat. Ensuite Telemaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obseques de son frere Hippias, dont il lui va présenter



Telemaque apporte à Phalante blessé les cendres de son frere Hippias tué dans le Combat.

les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.



UPITER, au milieu de toutes les Divinités céleſtes, regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même tems il conſultoit les immuables deſtinées, & voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le cizeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir ſur le viſage de Jupiter quelle ſeroit ſa volonté. Mais le pere des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majeſtueuſe : Vous voyez en quelle extrémité ſont réduits les alliés, vous voyez Adraſte qui renverſe tous ſes ennemis : mais ce ſpectacle eſt bien trompeur, la gloire & la proſpérité des méchans eſt courte ; Adraſte impie & odieux par ſa mauvaiſe foi, ne remportera point une entiere victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés que pour leur apprendre à ſe corriger, & à miuex

garder le ſecret de leurs entrepriſes. Ici la ſage Minerve prépare une nouvelle gloire à ſon jeune Telemaque, dont elle fait ſes délices. Alors Jupiter ceſſa de parler. Tous les Dieux en ſilence, continuoient à regarder le combat. Cependant Neſtor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée; que la flâme pouſſée par les vents, s'avançoit toujours; que leurs troupes étoient en déſordre, & que Phalante ne pouvoit plus ſoutenir les efforts des ennemis. A peine ces funeſtes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, aſſemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on ſe hâte de ſortir du camp pour éviter cet incendie.

Telemaque qui étoit abattu & inconſolable, oublie ſa douleur. Il prend ſes armes, don précieux de la ſage Minerve, qui paroiſſant ſous la figure de Mentor, fit ſemblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain

dans les cavernes fumantes du Mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du Soleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui disputoient entr'eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune, de son trident, frappoit la terre, & on en voyoit sortir un cheval fougueux. Le feu sortoit de ses yeux, & l'écume de sa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent: ses jambes souples & nerveuses se replioient avec vigueur & légereté. Il ne marchoit point, il sautoit à force de reins, mais avec tant de vîtesse, qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas; on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté, Minerve donnoit aux habitans de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit son fruit, représentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image.

La Déesse demeuroit victorieuse par ses dons simples & utiles, & la superbe Athenes portoit son nom.

L'on voyoit aussi Minerve, assemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui étoient des enfans tendres & aîlés. Ils se réfugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout : comme les agneaux bêlans se réfugient autour de leur mere, à la vue d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflâmée, s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témérité d'Arachné, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguroient & se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve qui, dans la guerre des Géans, servoit de conseil à Jupiter même, & soutenoit tous les autres Dieux

étonnés. Elle étoit auſſi repréſentée avec ſa lance & ſon égide ſur les bords du Xanthe & du Simoïs, menant Ulyſſe par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, ſoutenant les efforts des plus vaillans Capitaines Troyens, du redoutable Hector même. Enfin, introduiſant Ulyſſe dans cette fatale machine, qui devoit en une ſeule nuit renverſer l'Empire de Priam.

D'un autre côté, le bouclier repréſentoit Cerès dans les fertiles campagnes d'Enne qui ſont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déeſſe qui raſſembloit les peuples épars çà & là, cherchant leur nourriture par la chaſſe, ou cueillant les fruits ſauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes groſſiers l'art d'adoucir la terre, de tirer de ſon ſein fécond leur nourriture. Elle leur préſentoit une charrue, & y faiſoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en ſillons par le tranchant de la charrue; puis on appercevoit les moiſſons dorées qui

couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur, avec sa faulx, coupoit les doux fruits de la terre, & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaisirs.

Les Nymphes couronnées de fleurs, dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une riviere auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte, les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, & de plusieurs grapes de raisins. C'étoit une beauté molle, avec je ne sais quoi de noble, de passionné, & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne, lorsqu'il la trouva seule, abandonnée, & abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui al-

loient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des Bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix, l'abondance & les délices; tout paroissoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons. Le lion & le tigre ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres agneaux. Un petit Berger les menoit ensemble sous sa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Telemaque s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris, prompte messagere des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bou-

clier ſans qu'il s'en apperçût, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flâmes ; il appelle à lui d'une voix forte les Chefs de l'armée, & cette voix ranime déja tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre & tranquille, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un ſage vieillard attentif à regler ſa famille, & à inſtruire ſes enfans : mais il eſt prompt & rapide dans l'exécution. Semblable à un fleuve impétueux, qui non-ſeulement roule avec précipitation ſes flots écumeux, mais qui entraîne encore dans ſa courſe les plus peſans vaiſſeaux dont il eſt chargé.

Philoctete, Neſtor, & les Chefs des Manduriens & des autres nations ſentent dans le fils d'Ulyſſe je ne ſais quelle autorité, à laquelle il faut que tous cédent. L'expérience des vieillards leur

manque, le conseil & la sagesse sont ôtés à tous les Commandans; la jalousie même, si naturelle aux hommes, s'éteint dans tous les cœurs; tous se taisent; tous admirent Telemaque, tous se rangent pour lui obéir sans y faire de réflexion, & comme s'ils y eussent été accoutumés. Il s'avance, & monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis, en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence, & tous les Capitaines les plus expérimentés le suivent. Il attaque les Dauniens par derriere, dans un tems où ils croyoient l'armée des alliés enveloppée dans les flâmes de l'embrâsement. Cette surprise les trouble; ils tombent sous la main de Telemaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon, ramenant l'hyver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La

terre eſt couverte des hommes que Telemaque renverſe. De ſon dard il perce le cœur d'Iphyclès, le plus jeune des enfans d'Adraſte. Celui-ci oſa ſe préſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon pere, qui penſa être ſurpris par Telemaque. Le fils d'Ulyſſe & Iphyclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens : mais Iphyclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faulx du moiſſonneur. Enſuite Telemaque renverſe Euphorion, le plus célebre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin ſon glaive perce Cleomenes nouveau marié, qui avoit promis à ſon épouſe de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraſte frémit de rage, voyant la mort de ſon fils, celle de pluſieurs Capitaines, & la victoire qui échape de ſes

mains. Phalante presque abattu à ses pieds, est comme une victime à demi égorgée qui se dérobe au couteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'Autel. Il ne falloit plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante noyé dans son sang, & dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Telemaque qui s'avance pour le secourir. En ce moment la vie lui est rendue, un nuage qui couvroit déja ses yeux se dissipe. Les Dauniens sentant cette attaque imprévue, abandonnerent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tigre, à qui des Bergers assemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Telemaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte & si facile. Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour

mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste fut donc conservé par le pere des Dieux, afin que Telemaque eût le tems d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter assembla dans les airs, sauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre Pole, & dans le moment où ils éblouissoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses ténébres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux armées.

Adraste profita du secours des Dieux, sans être touché de leur pouvoir, & mérita par cette ingratitude, d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi brûlé & un marais qui s'étendoit jusqu'à la riviere; il le fit avec

tant d'induſtrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de reſſource & de préſence d'eſprit. Les alliés animés par Telemaque, vouloient le pourſuivre, mais à la faveur de cet orage il leur échapa, comme un oiſeau d'une aîle legere échape aux filets des chaſſeurs. Les alliés ne ſongerent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades & les bleſſés manquant de forces pour ſe traîner hors des tentes, n'avoient pu ſe garantir du feu: ils paroiſſoient à demi brûlés, pouſſant vers le ciel, d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Telemaque en fut percé, il ne put retenir ſes larmes; il détourna plufieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur & de compaſſion: il ne pouvoit voir, ſans frémir, ces corps encore vivans & dévoués à une longue & cruelle mort: ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on

a brûlées sur les autels, & dont l'odeur se répand de tous côtés.

Hélas ! s'écrioit Telemaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels ! ils ont si peu de jours à vivre sur la terre, ces jours sont si misérables; pourquoi précipiter une mort déja si prochaine ? pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte ? Les hommes sont tous freres, & ils s'entredéchirent, les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'espece différente. L'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore, pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'Univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres désertes ? Le genre humain ne sau-

roit les remplir. Quoi donc! une fauſſe gloire, un vain titre de Conquérant, qu'un Prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenſes! Ainſi un ſeul homme donné au monde par la colere des Dieux, en ſacrifie brutalement tant d'autres à ſa vanité. Il faut que tout périſſe, que tout nage dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flâmes; que tout ce qui échape au fer & au feu, ne puiſſe échaper à la faim encore plus cruelle; afin que cet homme, qui ſe joue de la nature humaine entiere, trouve dans cette deſtruction générale ſon plaiſir & ſa gloire. Quelle gloire monſtrueuſe! Peut-on trop abhorrer & trop mépriſer des hommes qui ont tellement oublié l'humanité? Non, non, bien-loin d'être des demi-Dieux, ce ne ſont pas même des hommes; ils doivent être même en exécration dans tous les ſiecles, dont ils ont cru être admirés. Oh! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être juſ-

tes ; ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public. Le ſang du peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrêmes. Mais les conſeils flateurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité qui ſe couvre de beaux prétextes ; enfin les engagemens inſenſibles entraînent preſque toujours les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout ſans néceſſité, & où ils font autant de mal à leurs ſujets qu'à leurs ennemis. Ainſi raiſonnoit Telemaque.

Mais il ne ſe contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes ſecourir lui-même les malades & les mourans, il leur donnoit de l'argent & des remedes, il les conſoloit, & les encourageoit par des diſcours pleins d'amitié, & envoyoit viſiter ceux qu'il ne pouvoit viſiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec

lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile, & l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au siege de Troye avec Idomenée, & avoit appris des enfans d'Esculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les blessures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriférante, qui consumoit les chairs mortes & corrompues, sans avoir besoin de faire aucune incision, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les premieres. Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Esculape; mais il avoit eu, par le moyen de Merione, un livre sacré & mystérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs Nozophuge étoit ami des Dieux; il avoit composé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone; il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses

yeux, à la couleur de ſon teint, à la conformation de ſon corps, & à ſa reſpiration, la cauſe de ſa maladie. Tantôt il donnoit des remedes qui faiſoient ſuer, & il montroit par le ſuccès des ſueurs, combien la tranſpiration facilite ou diminue, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps : tantôt il donnoit pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeuniſſoient les hommes en adouciſſant leur ſang. Mais il aſſuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient ſi ſouvent beſoin de la médecine. C'eſt une honte, diſoit-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies ; car les bonnes mœurs produiſent la ſanté : leur intempérance, diſoit-il encore, change en poiſons mortels les alimens deſtinés à conſerver la vie. Les plaiſirs pris ſans modération, abregent plus les jours des hommes, que les remédes ne peuvent les prolonger. Les pauvres ſont moins ſouvent malades

faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flatent trop le goût & qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remédes sont eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, & dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand reméde qui est toujours innocent, & toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par-là on fait un sang doux & tempéré, on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nozophuge étoit moins admirable par ses remédes, que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remédes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Telemaque, pour visiter tous les malades de l'armée; & ils en guérirent beaucoup par leurs remédes, mais ils en guérirent bien davantage par le soin

qu'ils prirent pour les faire ſervir à propos ; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de ſobriété exacte dans leur convaleſcence. Tous les ſoldats touchés de ces ſecours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Telemaque dans l'armée des alliés.

Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils ; c'eſt ſans doute quelque Divinité bienfaiſante ſous une figure humaine. Du moins ſi c'eſt un homme, il reſſemble moins au reſte des hommes qu'aux Dieux ; il n'eſt ſur la terre que pour faire du bien. Il eſt encore plus aimable par ſa douceur & par ſa bonté, que par ſa valeur. O ſi nous pouvions l'avoir pour Roi ! mais les Dieux le réſervent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chériſſent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Telemaque, pendant qu'il alloit la nuit viſiter les quartiers du camp, par précaution contre les ruſes d'Adraſte,

entendoit ces louanges, qui n'étoient point suspectes de flaterie, comme celles que les flateurs donnent souvent en face aux Princes, supposant qu'ils n'ont ni modestie, ni délicatesse, & qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir; aussitôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indifférence pour les hommes; il avoit une honte secrete d'être né si dur, & de paroître si inhumain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui don-

noit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'eſt vous, diſoit-il, ô grande Déeſſe, qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes, pour me défier de moi-même; c'eſt vous qui retenez mes paſſions impétueuſes; c'eſt vous qui me faites ſentir le plaiſir de ſoulager les malheureux; ſans vous je ſerois haï, & digne de l'être; ſans vous je ferois des fautes irréparables; je ſerois comme un enfant, qui ne ſentant pas ſa foibleſſe, quitte ſa mere & tombe dès le premier pas.

Neſtor & Philoctete étoient étonnés de voir Telemaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins; ils ne ſavoient que croire; ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funérailles d'Hippias; il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant & défiguré,

de

de l'endroit où il étoit caché ſous un monceau de corps morts; il verſa ſur lui des larmes pieuſes; il dit : O grande ombre ! tu le ſais maintenant combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſais combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne : nous euſſions dans la ſuite été ſincerement unis; j'avois tort de mon côté, ô Dieux! pourquoi me le ravir, avant que j'aie pu le forcer de m'aimer?

Enſuite Telemaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes, puis on prépara par ſon ordre un bûcher. Les grands pins, gémiſſant ſous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre qui ſembloient menacer le ciel; les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galeſe. Là s'éleve avec ordre un bûcher qui reſ-

semble à un bâtiment régulier, la flâme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renversées & leurs yeux baissés : la douleur amere est peinte sur ces visages farouches, & les larmes coulent abondamment; puis on voyoit venir Pherecide, vieillard moins abatu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à Hippias, qu'il avoit élevé depuis son enfance. Il levoit vers le ciel ses mains & ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias, il refusoit toute nourriture; le doux sommeil n'avoit pu appesantir ses paupieres, ni suspendre un moment sa cuisante peine : il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, & ne sachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré; c'étoit un silence de désespoir & d'abatement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria : O Hip-

pias, Hippias! je ne te verrai plus; Hippias n'eſt plus, & je vis encore! O mon cher Hippias! C'eſt moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriſer la mort; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier ſoupir. O Dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir la fin de celle d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de ſoin, je ne te verrai plus, mais je verrai ta mere qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chere ombre! appelle-moi ſur les rives du Styx, la lumiere m'eſt odieuſe; c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or

& d'argent ; la mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté, & les graces étoient encore à demi peintes ſur ſon viſage pâle ; on voyoit floter autour de ſon cou plus blanc que la neige, mais penché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d Atis ou de Ganimede, qui alloient être réduits en cendre : on remarquoit dans le côté la bleſſure profonde par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le Royaume ſombre de Pluton.

Telemaque triſte & abatu, ſuivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulyſſe ne put voir la flâme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'oſe te nommer mon ami ; appaiſe-toi, ô ombre, qui a mérité tant de gloire ! ſi je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur, tu es délivré des miſeres où nous ſommes encore, & tu es ſorti

par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je ferois heureux de finir de même ? Que le Styx n'arrête point ton ombre : que les champs Elisées lui soient ouverts ; que la renommée conserve ton nom dans tous les siécles, & que tes cendres reposent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri : on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions ; & la douleur de sa mort rappellant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse & une mauvaise éducation lui avoient donnés : mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Telemaque. Est-ce donc, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable ? Le voilà devenu doux, humain, tendre : sans doute Minerve qui a tant aimé son pere, l'aime aussi : sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant,

avec la sagesse, un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déja consumé par les flâmes. Telemaque lui-même arrosa de liqueur parfumée ses cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante : celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures; & dans son extrême foiblesse, il entrevoyoit près de lui les portes sombres des enfers.

Déja Traumaphile & Nozophuge, envoyés par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur art : ils rappelloient peu-à-peu son ame prête à s'envoler; de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement ; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur ; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance cessant, la douleur succéda; il commença à sentir la perte de son frere, qu'il n'a-

voit point été jusqu'alors en état de sentir. Hélas! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins de me faire vivre? ne vaudroit-il pas mieux mourir & suivre mon cher Hippias? Je l'ai vu périr tout auprès de moi : ô Hippias! la douleur de ma vie, mon frere, mon cher frere, tu n'es plus; je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes. O Dieux! ennemis des hommes, il n'y a plus d'Hippias pour moi; est-il possible! Mais n'est-ce point un songe, non il n'est que trop vrai, ô Hippias! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger; je veux immoler à tes mânes le cruel Adraste teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux & n'empêchât l'effet des remédes. Tout-à-coup il apperçoit Telemaque qui se présente à lui. D'a-

bord ſon cœur fut combatu par deux paſſions contraires ; il conſervoit un reſſentiment de tout ce qui s'étoit paſſé entre Telemaque & Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce reſſentiment encore plus vif. D'un autre côté, il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervation de ſa vie à Telemaque, qui l'avoit tiré ſanglant & à demi mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres ſi cheres de ſon frere Hippias, il verſa un torrent de larmes, il embraſſa d'abord Telemaque ſans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante, entrecoupée de ſanglots :

Digne fils d'Ulyſſe, votre vertu me force à vous aimer; je vous dois ce reſte de vie qui va s'éteindre : mais je vous dois quelque choſe qui m'eſt bien plus cher. Sans vous, le corps de mon frere auroit été la proie des vautours ; ſans vous, ſon ombre privée de la ſépulture ſeroit malheureuſement errante ſur les

rives du Styx, toujours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï? O Dieux! récompensez-le, & délivrez-moi d'une vie si malheureuse. Pour vous, ô Telemaque! rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frere, afin que rien ne manque à votre gloire.

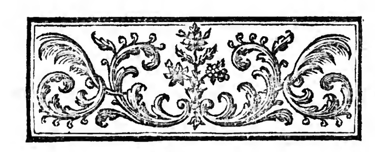
A ces paroles, Phalante demeura épuisé & abatu d'un excès de douleur. Telemaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, & attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Telemaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, & dit: O cheres, ô précieuses cendres! quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne? O ombre d'Hippias! je te suis dans les enfers: Telemaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des

deux hommes qui avoient la ſcience d'Eſculape. Telemaque étoit ſans ceſſe avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer ſa guériſon ; & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il ſecouroit ſon plus grand ennemi, que la valeur & la ſageſſe qu'il avoit montrées en ſauvant dans la bataille l'armée des alliés. En même tems Telemaque ſe montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre ; il dormoit peu, & ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la viſite de tous les quartiers du camp, qu'il ne faiſoit jamais deux fois de ſuite aux mêmes heures, pour mieux ſurprendre ceux qui n'étoient pas aſſez vigilans. Il revenoit ſouvent dans ſa tente couvert de ſueur & de pouſſiere ; ſa nourriture étoit ſimple : il vivoit comme les ſoldats, pour leur donner l'exemple de la ſobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres

dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des ſoldats, en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie ſi pénible, ſe fortifioit & s'endurciſſoit chaque jour : il commençoit à n'avoir plus ces graces ſi tendres, qui ſont comme la fleur de la premiere jeuneſſe : ſon teint devenoit plus brun, & moins délicat, ſes membres moins moux & plus nerveux.

Fin du dix-ſeptiéme Livre.



LES AVENTURES DE TELEMAQUE.

LIVRE DIX-HUITIÉME.

SOMMAIRE.

Telemaque persuadé par divers songes que son pere Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les Enfers. Il se dérobe du camp, étant suivi de deux Crétois, jusqu'à un Temple près de la fameuse caverne d'Acherontia. Il s'y enfonce au travers des ténébres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque. Il se va présenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de



Telemaque conduit par Minerve descend aux Enfers et demande à Pluton la Permission d'y chercher son Pere.

chercher son pere. Il traverse le Tartare, où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & sur-tout les mauvais Rois.



DRASTE, dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriere la montagne d'Aulon, pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis. Semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts, & rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Telemaque ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y

avoit déja long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des ſonges qui lui repréſentoient ſon pere Ulyſſe. Cette chere image revenoit toujours ſur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chaſſer du Ciel par ſes feux naiſſans les inconſtantes étoiles, & de deſſus la terre le doux ſommeil ſuivi de ſonges voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulyſſe nud dans une Iſle fortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de Nymphes qui lui jettoient des habits pour ſe couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaiſir & admiration. Souvent Ulyſſe lui apparoiſſoit tout-à-coup dans des feſtins où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muſes.

Telemaque en s'éveillant, s'attriſ-

toit de ces songes si agréables. O mon pere! mon cher pere Ulysse! s'écrioit-il; les songes les plus affreux me seroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja descendu dans le séjour des ames bienheureuses, que les Dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs Elisées. O qu'il est cruel de n'espérer plus! Quoi donc, ô mon cher pere! je ne vous verrai jamais; jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine: jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse: jamais je ne baiserai ces mains, ces cheres mains, ces mains victorieuses qui ont abatu tant d'ennemis! elles ne puniront point les insensés amans de Penelope, & Ithaque ne se relevera jamais de sa ruine. O Dieux ennemis de mon pere! vous m'envoyez ces songes funestes, pour arracher toute espérance de mon cœur; c'est m'arracher la vie.

Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je! hélas! je ne ſuis que trop certain que mon pere n'eſt plus; je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers. Théſée y eſt bien deſcendu, Théſée, cet impie, qui vouloit outrager les Divinités infernales: & moi, j'y vais conduit par la piété. Hercule y deſcendit. Je ne ſuis point Hercule: mais il eſt beau d'oſer l'imiter. Orphée a bien touché, par le récit de ſes malheurs, le cœur de ce Dieu qu'on dépeint comme inexorable: il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je ſuis plus digne de compaſſion qu'Orphée; car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille ſemblable à tant d'autres, avec le ſage Ulyſſe admiré de toute la Grece? Allons; mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on ſouffre tant dans la vie? ô Pluton, ô Proſerpine! j'éprouverai bientôt ſi vous êtes auſſi impitoyables qu'on le dit. O mon pere! après avoir parcouru en vain

les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir ſi vous n'êtes point dans les ſombres demeures des morts. Si les Dieux me refuſent de vous poſſéder ſur la terre, & de jouir de la lumiere du Soleil, peut-être ne me refuſeront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le Royaume de la nuit.

En diſant ces paroles, Telemaque arroſoit ſon lit de ſes larmes : auſſitôt il ſe levoit, & cherchoit par la lumiere à ſoulager la douleur cuiſante que ces ſonges lui avoient cauſé. Mais c'étoit une fleche qui avoit percé ſon cœur, & qu'il portoit par-tout avec lui. Dans cette peine, il entreprit de deſcendre aux Enfers, par un lieu célébre qui n'étoit pas éloigné du camp; on l'appelloit *Acherontia*, à cauſe qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuſe, de laquelle on deſcendoit ſur les rives de l'Acheron, par lequel les Dieux mêmes craignoient de jurer. La ville étoit un rocher, poſée comme un nid ſur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher, on

trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'osoient approcher. Les Bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux: la vapeur souffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour, il ne croissoit ni herbes, ni fleurs: on n'y sentoit jamais les doux zéphirs, ni les graces naissantes du printems, ni les riches dons de l'automne. La terre aride y languissoit; on y voyoit seulement quelques arbustes dépouillés, & quelques cyprès funestes. Au loin, même tout à l'entour, Cerès refusoit aux laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits: les grappes de raisins se desséchoient au lieu de meurir. Les Nayades tristes ne faisoient point couler une onde pure; leurs flots étoient toujours amers & troubles. Les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre hérissée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer: ils alloient chanter leurs amours sous un

ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croassement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux: l'herbe même y étoit amere, & les troupeaux qui la paissoient, ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la genisse, & le Berger tout abatu, oublioit sa musette & sa flûte.

De cette caverne sortoit de tems en tems une fumée noire & épaisse, qui faisoit une espece de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices, pour appaiser les Divinités infernales: mais souvent les hommes, à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est-là que Telemaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit sans cesse sur lui, & qui le couvroit de son Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priere de

Minerve, avoit ordonné à Mercure; qui defcend chaque jour aux Enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au Roi des ombres qu'il laiffât entrer le fils d'Ulyffe dans fon Empire.

Telemaque fe dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puiffante Divinité, qui étant dans le Ciel l'aftre brillant de la nuit, & fur la Terre la chafte Diane, eft aux Enfers la redoutable Hecate. Cette Divinité écouta favorablement fes vœux, parce que fon cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à fon pere. A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire fouterrein mugir. La terre trembloit fous fes pas; le Ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui fembloient tomber fur la Terre. Le jeune fils d'Ulyffe fentit fon cœur ému; & tout fon corps étoit couvert d'une fueur glacée : mais fon courage le foutint, il leva les yeux & les

mains au Ciel. Grands Dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces présages qne je crois heureux ; achevez votre ouvrage. Il dit, & redoublant ses pas, il se présenta hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse, qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, se dissipe ; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de tems. Telemaque entra seul ; car quel autre mortel eût osé le suivre ? Deux Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, & auxquels il avoit confié son dessein, demeurerent tremblans & à demi morts assez loin de-là, dans un Temple, faisant des vœux, & n'espérant plus de revoir Telemaque.

Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténébres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il remarque les ombres legeres qui voltigent autour de lui ; il les écarte avec son

épée; enſuite il voit les triſtes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuſes & dormantes ne font que tournoyer. Il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la ſépulture, qui ſe préſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu dont la vieilleſſe éternelle eſt toujours triſte & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repouſſe, & admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec. En entrant, Telemaque entend les gémiſſemens d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler.

Quel eſt donc, lui dit-il, votre malheur? qui étiez-vous ſur la Terre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, Roi de la ſuperbe Babylone : tous les peuples de l'Orient trembloient au ſeul bruit de mon nom; je me faiſois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre où j'étois repréſenté par une ſtatue d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie; ja-

mais perſonne n'oſa me contredire ſans être auſſitôt puni : on inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus délicieuſe ; j'étois encore jeune & robuſte. Hélas ! que de proſpérités ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le Trône ! mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu ; elle m'a empoiſonné ; je ne ſuis plus rien ; on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or : on pleura, on s'arracha les cheveux ; on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flâmes de mon bûcher pour mourir avec moi : on va encore gémir au pied du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes cendres ; mais perſonne ne me regrette, ma mémoire eſt en horreur, même dans ma famille ; & ici-bas je ſouffre déja d'horribles traitemens.

Telemaque touché de ce ſpectacle, lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne ? ſentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur

demeure toujours ſerré & flétri au milieu des délices? Non, répondit le Babylonien, je ne ſais même ce que vous voulez dire. Les ſages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi, je ne l'ai jamais ſentie: mon cœur étoit ſans ceſſe agité de deſirs nouveaux, de crainte & d'eſpérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions: j'avois ſoin d'entretenir cette yvreſſe, pour la rendre continuelle: le moindre intervalle de raiſon tranquille m'eût trop été amer. Voilà la paix dont j'ai joui; toute autre me paroît une fable & un ſonge. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amoli par les proſpérités, & qui n'eſt point accoutumé à ſupporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funérailles. Mercure les avoit livrés à Caron avec leur Roi, & leur avoit donné une puiſſance abſolue

absolue sur ce Roi qu'ils avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan; elles la tenoient enchaînée, & lui faisoient les plus cruelles indignités. L'un disoit : N'étions-nous pas hommes aussi-bien que toi ? Comment étois-tu assez insensé pour te croire un Dieu ? & ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui insulter, disoit : Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme, car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit : Hé bien ! où sont maintenant tes flateurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux : tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux sont lents à faire justice ; mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage & de désespoir. Mais Caron disoit aux esclaves : Tirez-le par sa chaîne ; relevez-le

malgré lui, il n'aura pas même la consolation de cacher ſa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux qui ont ſouffert ſi long-tems que cet impie régnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien ! que le commencement de tes douleurs, prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, Juge des Enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'Empire de Pluton ; toutes les ombres accouroient, pour conſidérer cet homme vivant qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque : mais dans le moment où Telemaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le Royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les deſtins

t'appellent; va par ce chemin ſombre au Palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon Trône; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'eſt défendu de te découvrir le ſecret.

Auſſitôt Telemaque s'avance à grands pas : il voit de tous côtés voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer ; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête, quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton ; il ſent ſes genoux chancelans, la voix lui manque ; & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulyſſe ; je viens vous demander ſi mon pere eſt deſcendu dans votre Empire, ou s'il eſt encore errant ſur la terre.

Pluton étoit ſur ſon Trône d'ébene ; ſon viſage étoit pâle & ſevere, ſes yeux

creux & étincelans, ſon front ridé & menaçant. La vue d'un homme vivan lui étoit odieuſe, comme la lumiere offenſe les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attendoit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur : elle jouiſſoit d'une beauté toujours nouvelle, mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſais quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Aux pieds du Trône étoit la Mort pâle & dévorante, avec ſa faulx tranchante, qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Autour d'elle voloient les noirs ſoucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégoutantes de ſang, & couvertes de plaies; les haines injuſtes, l'avarice qui ſe ronge elle-même, le déſeſpoir qui ſe déchire de ſes propres mains; l'ambition forcenée qui renverſe tout; la trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'envie qui verſe ſon venin mortel

autour d'elle, & qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux, les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans; les songes affreux; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, & remplissoient le Palais où il habite. Il répondit à Telemaque d'une voix basse, qui fit mugir le fond de l'Erebe: Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet azile sacré des ombres; suis ta haute destinée, je ne te dirai point où est ton pere; il suffit que tu sois libre de le chercher: puisqu'il a été Roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais Rois sont punis, & de l'autre les Champs Elisées où les bons Rois seront récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Elisées, qu'après avoir passé

par le Tartare. Hâte-toi d'y aller & de fortir de mon Empire.

A l'inftant Telemaque femble voler dans ces efpaces vuides & immenfes, tant il lui tarde de favoir s'il verra fon pere, & de s'éloigner de la préfence horrible du tyran qui tient en crainte les vivans & les morts : il apperçoit bientôt affez près de lui le noir Tartare ; il en fortoit une fumée noire & épaiffe, dont l'odeur empeftée donneroit la mort, fi elle fe répandoit dans la demeure des vivans : cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flâme, dont le bruit femblable à celui des torrens les plus impétueux, quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faifoient qu'on ne pouvoit rien entendre diftinctement dans ces triftes lieux.

Telemaque fecretement animé par Minerve, entre fans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu

dans les plus basses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché des richesses par des fraudes, des trahisons & des cruautés : il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faisant semblant d'aimer la Religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour se jouer des hommes crédules. Ces hommes qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs peres & meres ; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris ; les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les sermens, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois Juges des Enfers l'avoient ainsi voulu, & voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies ; ils veulent encore passer pour bons, & font, par leur

fauſſe vertu, que les hommes n'oſent plus ſe fier à la véritable. Les Dieux dont ils ſe ſont joués, & qu'ils ont rendu mépriſables aux hommes, prennent plaiſir à employer toute leur puiſſance pour ſe venger de leur inſulte.

Auprès de ceux-ci paroiſſoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit gueres coupables, & que la vengeance divine pourſuit impitoyablement: ce ſont les ingrats, les menteurs, les flateurs qui ont loué le vice; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu. Enfin ceux qui ont jugé témérairement des choſes ſans les connoître à fond, & qui par-là ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle qui ſe commet envers les Dieux. Quoi donc, diſoit Minos, on paſſe pour un monſtre, quand on manque de reconnoiſſance pour ſon pere ou pour ſon ami, de qui on a reçu quelque ſecours; & on fait gloire d'être ingrat

envers les Dieux de qui on tient la vie ; & tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au pere & à la mere de qui on est né ? Plus les crimes sont impunis & excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échape.

Telemaque voyant les trois Juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussitôt le condamné prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant, que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes : mais ne dois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne sont rien. Tu as été vertueux : mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non

aux Dieux qui te l'avoient donné; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta divinité : mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits; tu les as oubliés, ils t'oublieront : ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes auxquels tu as voulu plaire : te voilà seul avec toi-même qui étois ton idole : apprends qu'il n'y a point de véritable vertu, sans le respect & l'amour des Dieux à qui tout est dû. Ta fausse vertu qui a long-tems ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue : les hommes ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles & sur le bien & sur le mal. Ici une lumiere divine renverse tous leurs jugemens superficiels; elle condamne

souvent ce qu'ils admirent, & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce Philosophe comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même. La complaisance qu'il avoit eue autrefois à contempler sa modération, son courage & ses inclinations généreuses, se changent en désespoir. La vue de son propre cœur, ennemi des Dieux, devient son supplice. Il se voit, & ne peut cesser de se voir : il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au-dedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles : il ne se trouve plus le même ; tout appui lui manque dans son cœur. Sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'éleve contre lui, & lui reproche amerement l'égarement & l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin ; il est troublé, consterné, plein de

honte, de remords, & de désespoir. Les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, & que son propre cœur venge assez les Dieux méprisés : il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même : il cherche les ténébres, & ne peut les trouver : une lumiere importune le suit par-tout ; par-tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O insensé ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien ; tous mes pas ont été des égaremens : ma sagesse n'étoit que folie, ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle : j'étois moi-même mon idole.

Enfin Telemaque apperçut les Rois

qui étoient condamnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté une furie vengeresse leur présentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossiere & avide des plus ridicules louanges : leur dureté pour les hommes dont ils avoient dû faire la félicité : leur insensibilité pour la vertu : leur crainte d'entendre la vérité : leur inclination pour les hommes lâches & flateurs : leur inapplication, leur molesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste & leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples : leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs Citoyens : enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvoient plus horribles & plus monstrueux, que n'est la Chimere vaincue par Bellerophon ; ni l'Hydre de

Lerne abatue par Hercule; ni Cerbere même, quoiqu'il vomiſſe de ſes trois gueules béantes un ſang noir & venimeux, qui eſt capable d'empeſter toute la race des mortels vivans ſur la terre.

En même tems d'un autre côté, une autre furie leur répétoit avec inſultes toutes les louanges que leurs flateurs leur avoient données pendant leur vie, & leur préſentoit un autre miroir, où ils ſe voyoient tels que la flaterie les avoit dépeints: l'oppoſition de ces deux peintures ſi contraires, étoit le ſupplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans ſont plus craints que les bons, & qu'ils exigent ſans pudeur les lâches flateries des Poëtes & des Orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténébres, où ils ne peuvent voir que les inſultes, & les dériſions qu'ils ont à ſouffrir: ils n'ont rien autour

d'eux qui ne les repouſſe, qui ne les contrediſe, qui ne les confonde : au lieu que ſur la terre ils ſe jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les ſervir. Dans le Tartare, ils ſont livrés à tous les caprices de certains eſclaves qui leur font ſentir à leur tour une cruelle ſervitude : ils ſervent avec douleur, & il ne leur reſte aucune eſpérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité : ils ſont ſous les coups de ces eſclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume eſt ſous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les preſſe de travailler dans les fournaiſes ardentes du Mont Etna.

Là Telemaque apperçut des viſages pâles, hideux & contriſtés. C'eſt une triſteſſe noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, & ils ne peuvent non plus ſe délivrer de cette horreur, que de leur propre nature : ils n'ont point beſoin d'autres châtimens de leurs fautes, que de leurs fau-

tes mêmes : ils les voient ſans ceſſe dans toute leur énormité : elles ſe préſentent à eux comme des ſpectres horribles, elles les pourſuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puiſſante que celle qui les a ſéparés de leurs corps. Dans le déſeſpoir où ils ſont, ils appellent à leur ſecours une mort qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux : ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les perſécute : mais ils ſont réſervés à la vengeance qui diſtile ſur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir, fait leur ſupplice, ils la voient, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux : ſa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes ; elle eſt comme la foudre : ſans rien détruire au-dehors, elle pénétre juſqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fondue par ce feu vengeur : il ne laiſſe aucune

consistance, & il ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On est arraché à soi-même : on n'y peut plus trouver ni appui, ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, & par une perte de toute espérance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faisoient dresser les cheveux de Telemaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens Rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le soulagement des peuples, qui doit être inséparable de la Royauté.

Ces Rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils : Ne vous avois-je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Ah ! malheureux pere, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ; c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, & la dure-

té pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de molesse, & avec tant de lâches flateurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flaterie & les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des Rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes; c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de service, & qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru, c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches, ils ajoutoient les plus affreuses malédictions, & paroissoient animés de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines alarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toujours tyrannique, & la molesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans

pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces Rois sévérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputés aux Rois, qui ne doivent régner qu'afin que les loix regnent par leur ministere. On leur imputoit aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent & dans la tentation de violer les loix pour acquérir du bien. Sur-tout on traitoit rigoureusement les Rois, qui au lieu d'être bons & vigilans Pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui consterna davantage Telemaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténébres & de maux un grand nombre de Rois, qui ayant passé sur la terre pour des Rois assez bons, avoient été condamnés aux peines du Tartare, pour

s'être laiffés gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laiffé faire par leur autorité. La plupart de ces Rois n'avoient été ni bons, ni méchans, tant leur foibleffe avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité : ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaifir à faire du bien.

Fin du dix-huitiéme Livre.



Telemaque entre dans les Champs Elisées, où il est reconnu par Acrise son Grand-Pere.



LES AVENTURES DE TELEMAQUE.

LIVRE DIX-NEUVIÉME.

SOMMAIRE.

Telemaque entre dans les Champs Elisées, où il est reconnu par Acrise son grand-pere, qui l'assure qu'Ulysse est vivant ; qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y régnera après lui. Acrise lui dépeint la félicité dont jouissent les hommes justes, sur-tout les bons Rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés. Il lui fait remarquer que les Héros qui ont seule-

ment excellé dans l'art de faire la guerre, font beaucoup moins heureux dans un lieu féparé. Il donne des inftructions à Telemaque; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.



ORSQUE Telemaque fortit de ces lieux, il fe fentit foulagé, comme fi on avoit ôté une montagne de deffus fa poitrine : il comprit par ce foulagement les malheurs de ceux qui y étoient renfermés fans efpérance d'en fortir jamais : il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureufement tourmentés que les autres coupables. Quoi ! difoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficultés de connoître la vérité pour fe défendre contre les autres & contre foi-même ! enfin tant de tourmens horribles dans les Enfers, après avoir été fi envié, fi agité, fi traverfé dans une vie courte ! O infenfé celui qui cherche à

régner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible, où la vertu lui est moins difficile.

En faisant ces réflexions, il se troubloit au-dedans de lui-même, il frémit & tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer : mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste séjour des ténébres, de l'horreur & du désespoir, son courage commença peu-à-peu à renaître : il respiroit, & entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumiere du séjour des Héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes : ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchans Princes souffrent dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée ; aussi les bons Rois jouissoient dans les Champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Telemaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans des bocages odoriférans, ſur des gazons toujours renaiſſans & fleuris; mille petits ruiſſeaux d'une onde pure, arroſoient ces beaux lieux, & y faiſoient ſentir une délicieuſe fraîcheur: un nombre infini d'oiſeaux faiſoient raiſonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout enſemble les fleurs du printems qui naiſſoient ſous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne reſſentit les ardeurs de la canicule: là jamais les noirs aquilons n'oſerent ſouffler, ni faire ſentir les rigueurs de l'hyver. Ni la guerre altérée de ſang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuſe & qui porte des viperes entortillées dans ſon ſein & autour de ſes bras, ni les jalouſies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains deſirs n'approchoient jamais de cet heureux ſéjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ſes ſombres voiles y eſt inconnue; une lumiere pure & douce

douce ſe répand autour du corps de ces hommes juſtes, & les environne de ſes rayons comme d'un vêtement. Cette lumiere n'eſt point ſemblable à la lumiere ſombre qui éclaire les yeux des miſérables mortels, & qui n'eſt que ténébres; c'eſt plutôt une gloire céleſte qu'une lumiere: elle pénétre plus ſubtilement les corps les plus épais, que les rayons du ſoleil ne pénétrent le plus pur criſtal; elle n'éblouit jamais: au contraire, elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne ſais quelle ſérénité. C'eſt d'elle ſeule que les hommes bienheureux ſont nourris; elle ſort d'eux, & elle y entre: elle les pénétre, & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous; ils la voient, ils la ſentent, ils la reſpirent; elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joie: ils ſont plongés dans cet abîme de délices comme les poiſſons dans la mer; ils ne veulent plus rien; ils ont tout ſans rien avoir; car le goût de lumiere pure appaiſe la faim de leur

cœur. Tous leurs désirs sont rassasiés; & leur plénitude les éleve au-dessus de tout ce que les hommes vuides & affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au-dehors : ils sont tels que les Dieux, qui rassasiés de nectar & d'ambroisie, ne daigneroient pas se nourrir de viandes grossieres qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes qui coûtent souvent autant de peine que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde,

fendent les nues, feroient renverfées de leurs fondemens pofés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes juftes ne pourroient pas même être émus; feulement ils ont pitié des miferes qui accablent les hommes vivans dans le monde : mais c'eft une pitié douce & paifible qui n'altere en rien leur immuable félicité. Une jeuneffe éternelle, une félicité fans fin, une gloire toute divine eft peinte fur leur vifage; mais leur joie n'a rien de folâtre, ni d'indécent; c'eft une joie douce, noble, pleine de majefté : c'eft un goût fublime de la vérité & de la vertu qui les transporte; ils font fans interruption à chaque moment, dans le même faififfement de cœur où eft une mere qui revoit fon cher fils qu'elle avoit cru mort; & cette joie qui échape bientôt à la mere, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un inftant : elle eft toujours nouvelle pour eux; ils ont le tranfport de l'yvreffe fans en avoir le trou-

ble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient & de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes années, où ils ont eu besoin de combatre contre eux-mêmes & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, & sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce ravissement divin, les siécles coulent plus rapide-

ment que les heures parmi les mortels; & cependant mille & mille siécles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle & toujours entiere. Ils régnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil & misérable; ils ne portent plus ces vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis. Les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Telemaque qui cherchoit son pere, & qui avoit espéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, & la nôtre n'est qu'une

mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir si peu dans les Champs Elisées; il comprit qu'il y a peu de Rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre puissance, & pour rejetter la flaterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons Rois sont très-rares; & la plupart sont si méchans, que les Dieux ne seroient pas justes, si après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Telemaque ne voyant point son pere Ulysse parmi tous ces Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable sur la terre. On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort; c'étoit un mélange de tous ce

que la vieilleſſe a de grave, avec toutes les graces de la jeuneſſe; car les graces renaiſſent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils ſont introduits dans les Champs Eliſées. Cet homme s'avançoit avec empreſſement, & regardoit Telemaque avec complaiſance comme une perſonne qui lui étoit fort chere. Telemaque qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine & en ſuſpens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître; je ſuis Arceſius, pere de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe, mon petit-fils, partît pour aller au ſiege de Troye: alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice; dès-lors j'avois conçu de toi de grandes eſpérances; elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere, & que les Dieux te ſoutiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant! les

Dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton pere ! O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore ; il est réservé pour relever notre maison dans l'Isle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abatu, jouit encore de la lumiere, & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, & qui le soir sont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écroulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le tems, qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils ! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive & si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt sechée qu'éclose : tu te verras changé insensiblement ; les graces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force,

la ſanté, la joie, s'évanouiront comme un beau ſonge : il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir ; la vieilleſſe languiſſante & ennemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joie, te dégoûter du préſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils; il ſe hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi, & le préſent qui s'enfuit eſt déja bien loin, puiſqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le préſent; mais ſoutiens-toi dans le ſentier rude & âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi par des mœurs pures & par l'amour de la juſtice, une place dans l'heureux ſéjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque.

Tu es né pour regner après lui : mais hélas! ô mon fils, que la Royauté eſt trompeuſe ! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices : mais de près tout eſt épineux. Un particulier peut ſans déshonneur mener une vie douce & obſcure. Un Roi ne peut ſans ſe déshonorer préférer une vie douce & oiſive aux fonctions pénibles du gouvernement ; il ſe doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui eſt jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes ſont d'une conſéquence infinie, parce qu'elles cauſent le malheur des peuples, & quelquefois pendant pluſieurs ſiécles : il doit réprimer l'audace des méchans, ſoutenir l'innocence, diſſiper la calomnie. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il faſſe tous les biens poſſibles dont l'Etat a beſoin. Ce n'eſt pas aſſez de faire le bien pour ſoi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils,

crains donc une condition ſi périlleuſe, arme-toi de courage contre toi-même, contre les paſſions, & contre les flateurs.

En diſant ces paroles, Arceſius paroiſſoit animé d'un feu divin, & montroit à Telemaque un viſage plein de compaſſion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle eſt priſe, diſoit-il, pour ſe contenter ſoi-même, c'eſt une monſtrueuſe tyrannie. Quand elle eſt priſe pour remplir ſes devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit ſes enfans, c'eſt une ſervitude accablante qui demande un courage & une patience héroïque. Auſſi eſt-il certain que ceux qui ont régné avec une ſincere vertu, poſſédent ici tout ce que la puiſſance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complette.

Pendant qu'Arceſius parloit de la ſorte, ſes paroles entroient juſqu'au fond du cœur de Telemaque ; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier

avec ſon burin grave ſur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſtérité. Ces ſages paroles étoient comme une flâme ſubtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Telemaque; il ſe ſentoit ému & embraſé; je ne ſais quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le conſumoit ſecretement; il ne pouvoit ni le contenir, ni le ſupporter, ni réſiſter à une ſi violente impreſſion. C'étoit un ſentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Enſuite Telemaque commença à reſpirer plus librement; il reconnut dans le viſage d'Arceſius une grande reſſemblance avec Laërte: il croyoit même ſe reſſouvenir confuſément d'avoir vu en Ulyſſe ſon pere, des traits de cette même reſſemblance, lorſqu'Ulyſſe partit pour le ſiege de Troye.

Ce reſſouvenir attendrit ſon cœur,

des larmes douces & mêlées de joie coulerent de ſes yeux ; il voulut embraſſer une perſonne ſi chere ; pluſieurs fois il l'eſſaya inutilement. Cette ombre vaine échapa à ſes embraſſemens, comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en jouir : tantôt la bouche altérée de cet homme dormant pourſuit une eau fugitive ; tantôt ſes levres s'agitent pour former des paroles que ſa langue engourdie ne peut proférer ; ſes mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainſi Telemaque ne peut contenter ſa tendreſſe : il voit Arceſius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le ſage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiecle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des Rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux ſur la

terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce sont des Héros à la vérité ; mais la récompense de leur valeur & de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des Rois sages, justes & bienfaisans.

Parmi ces Héros, tu vois Thesée qui a le visage un peu triste : il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte. Heureux, s'il n'eût point été si prompt & si facile à irriter ! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance à cause de cette blessure qu'il reçut au talon, de la main du lâche Pâris, & qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste & modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long régne ; mais ils ont eu pitié des Phtiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pelée :

ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuſe. Les Parques ont accourci le fil de ſes jours, & il a été comme une fleur à peine écloſe, que le tranchant de la charue coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où on l'avoit vu naître. Les Dieux n'ont voulu s'en ſervir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait ſervir Achille à abatre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomedon, & les injuſtes amours de Pâris. Après avoir ainſi employé cet inſtrument de leurs vengeances, ils ſe ſont appaiſés, & ils ont refuſé aux larmes de Thetis, de laiſſer plus long-tems ſur la terre ce jeune Héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverſer les villes & les Royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce viſage farouche? c'eſt Ajax, fils de Telamon, & couſin d'Achille: tu n'igno-

res pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui; ton pere ne crut pas les lui devoir céder; les Grecs jugerent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir, l'indignation & la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils; car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, & il est juste de le plaindre: ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre brusquement dans ce sombre boccage, parce que nous lui sommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector qui eût été invincible, si le fils de Thetis n'eût pas été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui passe, & qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux freres Atrée & Thyeste, a

rempli cette maison d'horreur & de sang. Hélas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siege de Troye, n'a pas eu le tems de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise; telle est la destinée de presque tous les Conquérans. Tous ces hommes que tu vois, ont été redoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elisées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, & ont aimé leurs peuples : ils sont les amis des Dieux : pendant qu'Achille & Agamemnon, pleins de leurs querelles & de leurs combats, conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes & vaines; ces Rois justes étant purifiés par la lumiere divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur : ils re-

gardent avec compassion les inquiétudes des mortels; & les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans : leurs cœurs sont rassasiés de la vérité & de la vertu qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir, ni d'autrui, ni d'eux-mêmes; plus de désirs, plus de besoins, plus de crainte; tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considere, mon fils, cet ancien Roi Inachus qui fonda le Royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce & si majestueuse; les fleurs naissent sous ses pas. Sa démarche legere ressemble au vol d'un oiseau : il tient dans sa main une lyre d'yvoire, & dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis; l'harmonie de sa lyre & de sa voix, raviroit les hommes & les Dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de

ſes nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté, tu peux voir entre ces myrthes, Cecrops, Egyptien, qui le premier régna dans Athenes, ville conſacrée à la ſage Déeſſe dont elle porte le nom. Cecrops apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la ſource des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des Bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la ſociété. Il fut juſte, humain, compatiſſant: il laiſſa les peuples dans l'abondance, & ſa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ſes enfans euſſent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre auſſi dans cette petite vallée, Ericthon, qui inventa l'uſage de l'argent pour la monnoie: il le fit en vue de faciliter le commerce entre les Iſles de la Grece; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, diſoit-il à

tous ſes peuples, à multiplier chez vous les richeſſes naturelles qui ſont les véritables : cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile, & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourriſſent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine : par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous ſerez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre eſt inépuiſable, & elle augmente ſa fécondité à proportion du nombre des habitans qui ont ſoin de la cultiver ; elle les paye tous libéralement de leur peine, au lieu qu'elle ſe rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richeſſes qui ſatisfont aux vrais beſoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas qu'autant qu'il eſt néceſſaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à ſoutenir au-dehors, ou

pour le commerce des marchandiſes néceſſaires qui manquent dans votre pays; encore ſeroit-il à ſouhaiter qu'on laiſſât tomber le commerce à l'égard de toutes les choſes qui ne ſervent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la moleſſe. Le ſage Ericthon diſoit ſouvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un préſent funeſte, en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte ; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amolir & qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuſe ſimplicité, qui fait tout le repos & toute la ſûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriſer l'agriculture, qui eſt le fondement de la vie humaine, & la ſource de tous les vrais biens : mais les Dieux me ſont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Ericthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, com-

me il l'avoit prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes jusques à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des Villes.

Peu de tems après lui, on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme, à qui Cerès avoit enseigné l'art de cultiver les terres, & de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déja le bled, & la maniere de le multiplier en le semant : mais ils ignoroient la profession du labourage, & Triptoleme envoyé par Cerès, vint la charue en main offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, & pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliser en déchirant son sein. Bientôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber sous leurs faucilles tran-

chantes tous les jeunes épics qui couvroient les campagnes. Les peuples même ſauvages & farouches qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs, & ſe ſoumirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moiſſons, & à ſe nourrir du pain. Triptoleme fit ſentir aux Grecs le plaiſir qu'il y a de ne devoir ſes richeſſes qu'à ſon travail, & à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe : cette abondance ſi ſimple & ſi innocente, qui eſt attachée à l'agriculture, les fit ſouvenir des ſages conſeils d'Ericthon; ils mépriſerent l'argent & toutes les richeſſes artificielles, qui ne ſont richeſſes que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaiſirs dangereux, & qui les détournent du travail, où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile

& bien cultivé, eſt le vrai tréſor d'une famille aſſez ſage pour vouloir vivre frugalement comme ſes peres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes ſi propres à les rendre puiſſans, libres, heureux, & dignes de l'être par une ſolide vertu! Mais hélas! ils commencent à admirer les fauſſes richeſſes, ils négligent peu à peu les vraies, & ils dégénérent de cette merveilleuſe ſimplicité. O mon fils, tu régneras un jour; alors ſouviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de ſoulager ceux qui s'y appliquent, & de ne ſouffrir point que les hommes vivent, ni oiſifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe & la moleſſe : ces deux hommes qui ont été ſi ſages ſur la terre, ſont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire ſurpaſſe autant celle d'Achille & des autres Héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems eſt au-deſſus de l'hyver glacé, & que la lumiere

du

du ſoleil eſt plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arceſius parloit de la ſorte, il apperçut que Telemaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruiſſeau bordé de violettes, de roſes, de lys, & de pluſieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs reſſembloient à celles d'Iris, quand elle deſcend du ciel ſur la terre, pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Seſoſtris que Telemaque reconnut dans ce beau lieu; il étoit mille fois plus majeſtueux qu'il ne l'avoit jamais été ſur ſon trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiere douce ſortoient de ſes yeux, & ceux de Telemaque en étoient éblouis. A le voir, on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'eſprit divin l'avoit mis dans un tranſport au-deſſus de la raiſon humaine pour récompenſer ſes vertus.

Telemaque dit à Arceſius: Je re-

connois, ô mon pere, Sesostris, ce grand Roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-tems. Le voilà, répondit Arcesius, & tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons Rois : mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les regles de la modération & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens, l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le desir d'en faire d'autres; il se laissa séduire par la vaine gloire des Conquérans : il subjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte, il trouva que son frere s'étoit emparé de la Royauté, & avoit altéré, par un gouvernement injuste, les meilleures loix du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son Royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de

sa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite, il reconnut sa faute, & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les Conquérans font contre leurs Etats, & contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit décheoir un Roi, d'ailleurs si juste & si bienfaisant; & c'est ce qui diminue la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante? C'est un Roi de Carie, nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille; parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la Nation dont le Roi périroit, seroit victorieuse.

Considere cet autre; c'est un sage Législateur, qui ayant donné à sa Nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne vio-

leroient jamais aucune de ses loix pendant son absence: après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangere; pour obliger son peuple par son serment à garder à jamais des loix si utiles.

Cet autre que tu vois, est Eunesyme, Roi des Pyliens, & un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravagea la terre, & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Acheron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colere, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucerent, & lui firent trouver ici la vraie Royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Belus: il régna en Egypte, & il épousa Anchinoé, fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux

fils; Danaüs, dont tu ſais l'hiſtoire; & Egyptus, qui donne ſon nom à ce beau Royaume. Belus ſe croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit ſon peuple, & par l'amour de ſes ſujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur impoſer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils; & c'eſt la vie qu'on traîne miſérablement ſur la terre, qui n'eſt qu'une mort; les noms ſeulement ſont changés. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour mériter cette vie heureuſe que rien ne peut plus finir, ni troubler! Hâte-toi, il eſt tems d'aller chercher ton pere. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de ſang; mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Heſpérie! Souviens-toi des conſeils du ſage Mentor: pourvu que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples & dans tous les ſiecles.

Il dit; & auſſitôt il conduiſit Telemaque vers la porte d'yvoire, par où l'on peut ſortir du ténébreux Empire de

Pluton. Telemaque, les larmes aux yeux, le quitta ſans pouvoir l'embraſſer; & ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois qui l'avoient accompagné juſques auprès de la caverne, & qui n'eſpéroient plus de le revoir.

Fin du dix-neuvième Livre.



Telemaque après avoir donné la vie à Adraste, est obligé de le tuer pour sauver la sienne.



LES AVENTURES DE TELEMAQUE.

LIVRE VINGTIÉME.

SOMMAIRE.

Dans une assemblée des Chefs, Telemaque fait prévaloir son avis pour ne pas surprendre Venuse, laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux Transfuges, dont l'un nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner. L'autre, nommé Dioscore, offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Telemaque porte la mort par-tout où

il va pour trouver Adraste ; & ce Roi qui le cherche aussi, rencontre & tue Pisistrate, fils de Nestor. Philoctete survient ; & dans le tems où il va percer Adraste, il est blessé lui-même, & obligé à se retirer du combat. Telemaque court aux cris de ses alliés, dont Adraste fait un carnage horrible. Il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé, veut surprendre Telemaque : celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.



CEPENDANT les Chefs de l'armée s'assemblerent, pour délibérer s'il falloit s'emparer de Venuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins, les Apuliens Peucétes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue, pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les appaiser, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais

il avoit corrompu par argent & la garnison Lucanienne, & celui qui la commandoit ; de maniere que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Venuse, & les Apuliens qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Venuse, avoient été trompés dans cette négociation.

Un Citoyen de Venuse, nommé Demophante, avoit offert secrétement aux alliés de leur livrer, la nuit, une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un château voisin de Venuse, qui ne pouvoit se défendre si Venuse étoit prise. Philoctete & Nestor avoient déja opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les Chefs entraînés par leur autorité, & éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment : mais Telemaque, à son retour, fit ses derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris & trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse, vous ne ferez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le Commandant & la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprends comme vous, que si vous preniez Venuse, vous seriez dès le lendemain maîtres du Château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblés; & qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens? Faut-il repousser la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de Rois ligués pour punir l'impie Adraste de ses

tromperies, feront trompeurs comme lui ? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Heſpérie entiere, ſoutenue de tant de Colonies Grecques, & des Héros revenus du ſiege de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraſte, que la perfidie & le parjure ? Vous avez juré par les choſes les plus ſacrées, que vous laiſſeriez Venuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompue par l'argent d'Adraſte ; je le crois comme vous : mais cette garniſon eſt toujours à la ſolde des Lucaniens : elle n'a point refuſé de leur obéir ; elle a gardé, au moins en apparence, la neutralité. Adraſte, ni les ſiens, ne ſont jamais entrés dans Venuſe ; le traité ſubſiſte ; votre ſerment n'eſt pas oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plauſibles pour les violer ? Ne fera-t-on

fidele & religieux pour les ſermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant ſa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins ſoyez touchés de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole & de violer votre ferment, pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voiſin ne ſera pas contraint de craindre tout de vous, & de vous déteſter ? Qui pourra déſormais dans les néceſſités les plus preſſantes ſe fier à vous ? Quelle ſûreté pourrez-vous donner, quand vous voudrez être ſinceres, & qu'il vous importera de perſuader à vos voiſins votre ſincérité ? Sera-ce un traité ſolemnel ? vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un ferment ? eh ! ne ſaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous eſpérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de ſûreté que

la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous, sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impossibles. Vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajouta Telemaque, un intérêt encore plus pressant, qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité & quelque prévoyance sur vos intérêts; c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue, & va la ruiner; votre parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles toute l'assemblée émue lui demandoit, comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner. Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux au-

tres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société & de la confiance, qui est la bonne foi? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper? Où en serez-vous? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entr'eux par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, & de violer la foi donnée? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres? Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer; vous vous déchirerez assez vous-mêmes, vous justifierez ses perfidies. O Rois sages & magnanimes! ô vous qui commandez avec tant

d'expérience ſur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conſeils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuſes extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préſerver par votre vigilance, & par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne ſe laiſſe jamais abatre. Mais ſi vous aviez une fois rompu la barriere de l'honneur & de la bonne foi, cette perte eſt irréparable, vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance néceſſaire au ſuccès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriſer. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas aſſez de courage pour vaincre ſans tromper ? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous ſuffit-elle pas ? Combatons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre ſi indignement. Adraſte, l'impie Adraſte eſt dans nos mains, pourvu que nous ayons hor-

reur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Telemaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lévres, & avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée; chacun pensoit, non à lui, ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la vérité, qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée. Les uns regardoient les autres, & n'osoient parler les premiers. On attendoit que les Chefs de l'armée se déclarassent, & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles:

Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve qui a tant de fois inspiré votre pere, a mis dans votre cœur le conseil sage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde

point votre jeunesse; je ne considere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu, sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses alliés, l'horreur de tous les gens de bien, & la juste colere des Dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens, & ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage.

Il dit: & toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles: mais en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse, & on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bientôt une autre question dans le Conseil des Rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraste, toujours cruel & perfide, envoya dans le camp un Transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres Chefs de l'armée: sur-tout il avoit ordre de

ne rien épargner pour faire mourir le jeune Telemaque, qui étoit déja la terreur des Dauniens. Telemaque qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut ſans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulyſſe en Sicile, & qui lui racontoit les aventures de ce Héros. Il le nourriſſoit, & tâchoit de le conſoler dans ſon malheur; car Acante ſe plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraſte: mais c'étoit nourrir & réchauffer dans ſon ſein une vipere venimeuſe toute prête à faire une bleſſure mortelle. On ſurprit un autre Transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraſte, pour lui apprendre l'état du camp des alliés, & pour lui aſſurer qu'il empoiſonneroit le lendemain les principaux Rois, avec Telemaque, dans un feſtin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris, avoua ſa trahiſon: on ſoupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis: mais Acante pro-

fondement diſſimulé & intrépide, ſe défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Pluſieurs des Rois furent d'avis qu'il falloit, dans le doute, ſacrifier Acante à la ſûreté publique. Il faut, diſoient-ils, le faire mourir; la vie d'un ſeul homme n'eſt rien, quand il s'agit d'aſſurer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périſſe, quand il s'agit de conſerver ceux qui repréſentent les Dieux au milieu des hommes?

Quelle maxime inhumaine! quelle politique barbare, répondit Telemaque. Quoi, vous êtes ſi prodigues du ſang humain! O vous qui êtes établis les Paſteurs des hommes, & qui ne commandez ſur eux que pour les conſerver, comme un Paſteur conſerve ſon troupeau; vous êtes donc les loups cruels, & non pas les paſteurs; du moins vous n'êtes paſteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon

vous, on eſt coupable dès qu'on eſt accuſé; un ſoupçon mérite la mort : les innocens ſont à la merci des envieux & des calomniateurs; & à meſure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra auſſi égorger plus de victimes.

Telemaque diſoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant, il leur dit: Pour moi, je n'aime pas aſſez la vie pour vivre à ce prix-là; j'aime mieux qu'Acante ſoit méchant que ſi je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahiſon, que ſi je le faiſois moi-même périr injuſtement dans le doute. Mais écoutez, ô vous qui étant établis Rois, c'eſt-à-dire, Juges des peuples, devez ſavoir juger les hommes avec juſtice, prudence, & modération, laiſſez-moi interroger Acante en votre préſence.

Auſſitôt il interroge cet homme ſur ſon commerce avec Arion; il le preſſe

ſur une infinité de circonſtances. Il fait ſemblant pluſieurs fois de le renvoyer à Adraſte comme un Transfuge digne d'être puni, pour obſerver s'il avoit peur d'être ainſi renvoyé, ou non : mais le viſage & la voix d'Acante demeurerent tranquilles. Enfin ne pouvant tirer la vérité du fond de ſon cœur, il lui dit : Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraſte. A cette demande de ſon anneau, Acante pâlit, il fut embarraſſé. Telemaque dont les yeux étoient toujours attachés ſur lui, l'apperçut; il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraſte par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoiſſez, & qui paroîtra y aller ſecrétement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraſte, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouez dès à préſent votre faute, on vous la pardonnera, & on ſe conten-

tera de vous envoyer dans une Isle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout; & Telemaque obtint des Rois, qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des Isles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de tems après, un Daunien, d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliés, leur offrir d'égorger dans sa tente le Roi Adraste. Il le pouvoit; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperdument, & qui étoit égale en beauté à Venus même. Il avoit des intelligences secrétes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs Capitaines Dauniens: mais il croyoit avoir besoin que les Rois alliés attaquassent en même

tems le camp d'Adraſte, afin que dans ce trouble il pût plus facilement ſe ſauver & enlever ſa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi. Auſſitôt que Dioſcore eut expliqué aux Rois ſon deſſein, tout le monde ſe tourna vers Telemaque, comme pour lui demander une déciſion. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préſervés des traîtres, nous défendent de nous en ſervir. Quand même nous n'aurions pas aſſez de vertu pour déteſter la trahiſon, notre ſeul intérêt ſuffiroit pour la rejetter; dès que nous l'aurons autoriſée par notre exemple, nous mériterons qu'elle ſe tourne contre nous; dès ce moment, qui d'entre nous ſera en ſûreté? Adraſte pourra bien éviter le coup qui le menace, & le faire retomber ſur les Rois alliés. La guerre ne ſera plus une guerre; la ſageſſe & la vertu ne ſeront d'aucun uſage: on ne verra plus que perfidie, trahiſon & aſſaſſinats. Nous en reſſentirions nous-

mêmes les funeſtes ſuites, & nous le mériterions, puiſque nous aurions autoriſé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraſte. J'avoue que ce Roi ne le mérite pas; mais toute l'Heſpérie & toute la Grece, qui ont les yeux ſur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être eſtimés. Nous nous devons à nous-mêmes; enfin nous devons aux Dieux juſtes cette horreur de la perfidie.

Auſſitôt on envoya Dioſcore à Adraſte, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la généroſité de ſes ennemis; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraſte admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'oſoit le louer. Cette action noble des alliés, rappelloit un honteux ſouvenir de toutes ſes tromperies & de toutes ſes cruautés. Il cherchoit à rabaiſſer la généroſité de ſes ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie: mais

mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contr'eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combatre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient, dans un chemin semé de roses, que le jeune Telemaque, prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, & mit en mouvement tous les Officiers. Son casque couvert de crins flotans, brilloit déja sur sa tête; & sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une

main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fiere qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, & tous les Rois oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînés par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout céde à celui que Minerve conduit invisiblement par la main; son action n'avoit plus rien d'impétueux, ni de précipité : il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conseils; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés, arrangeant toutes les choses à propos, ne s'embarrassant de rien, & n'embarrassant point les autres; excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant par-tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre? c'étoit dans les termes les

plus simples & les plus clairs ; il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faisoit ensuite expliquer familierement comment il avoit compris ses paroles, & le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ses vues, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime & de confiance pour l'encourager. Ainsi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réussir : mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais succès ; car il excusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horison paroissoit rouge & enflâmé par les premiers rayons du soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement : c'étoit un

bruit confus, femblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de fes abîmes les noires tempêtes. Ainfi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémiffant de la guerre, à femer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hériffées, femblables aux épics qui couvrent les fillons fertiles dans le tems des moiffons. Déja s'élevoit un nuage de pouffiere, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le ciel. La confufion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort, s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettés, que Telemaque levant les yeux & les mains vers le ciel, prononça ces paroles :

O Jupiter, pere des Dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la juftice & la paix que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'eft à regret que nous combatons ; nous voudrions épargner le fang des hommes : nous ne

haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide, & sacrilege. Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Hesperie & abattre le tyran, ce sera votre puissance & la sagesse de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire; la gloire vous en sera due. C'est vous qui, la balance en main, réglez le sort des combats, nous combatons pour vous; & puisque vous êtes Juge, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse, avant la fin du jour le sang d'une hécatombe entiere ruissellera sur vos autels.

Il dit; & à l'instant il pousse ses coursiers fougueux & écumans dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Periandre, Locrien, couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule, d'une massue énorme; sa force & sa taille le rendoient semblable aux

Géans. Dès qu'il vit Telemaque, il méprisa sa jeunesse & la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous disputer la gloire des combats. Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles, il leva sa massue noueuse, pesante; armée de pointes de fer, elle paroît comme un mât de navire; chacun craint le coup de sa chûte; elle menace la tête du fils d'Ulysse, mais il se détourne du coup, & se lance sur Periandre, avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue, en tombant, brise la roue d'un char auprès de celui de Telemaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Periandre à la gorge; le sang qui coule à gros bouillons de sa large plaie, étouffe sa voix: ses chevaux fougueux ne sentant plus sa main défaillante, & les rênes flotans sur leur cou, l'emportent çà & là: il tombe de dessus son char, les yeux fermés à la lumiere, & la pâle mort étant déja peinte sur son visage défiguré. Telemaque eut pitié de lui;

il donna auſſitôt ſon corps à ſes domeſtiques, & garda, comme une marque de ſa victoire, la peau du lion avec ſa maſſue.

Enſuite il cherche Adraſte dans la mêlée : mais en le cherchant, il précipite dans les enfers une foule de combattans. Hilée qui avoit attelé à ſon char deux courſiers, ſemblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe l'Auſide. Demoleon, qui dans la Sicile avoit autrefois preſque égalé Erix dans les combats du Ceſte, Crantor qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorſque ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſperie, y ôta la vie à l'infame Cacus. Menecrate qui reſſembloit, diſoit-on, à Pollux dans la lutte. Hyppocon, Salapien, qui imitoit l'adreſſe & la bonne grace de Caſtor pour mener un cheval. Le fameux chaſſeur Eurimede, toujours teint du ſang des ours & des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neiges du froid Apennin, qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle

lui avoit appris elle-même à tirer des fleches. Nicostrate, vainqueur d'un Géant qui vomissoit le feu dans les rochers du mont Gargan. Eleante qui devoit épouser la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris; elle avoit été promise par son pere à celui qui la délivreroit d'un serpent aîlé, qui étoit né sur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un Oracle. Ce jeune homme, par un excès d'amour, se dévoua pour tuer le monstre; il réussit: mais il ne put goûter le fruit de sa victoire; & pendant que Pholoé, se préparant à un doux hymenée, attendoit impatiemment Eleante, elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gémissemens les bois & les montagnes qui sont auprès du fleuve; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accusa le ciel

d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchés de ſes regrets, & par les prieres du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon pere : mais l'eau de cette fontaine eſt encore amere ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès ſur ſes triſtes bords.

Cependant Adraſte qui apprit que Telemaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empreſſement ; il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adreſſe, & d'une audace extraordinaire, auxquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Telemaque, de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eût ren-

contré dans ce moment du combat; sans doute ces trente hommes environnant le char de Telemaque, pendant qu'Adraste l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer: mais Minerve les fit égarer.

Adraste crut voir & entendre Telemaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans; il court, il vole, il veut se rassasier de sang: mais au lieu de Telemaque, il trouve le vieux Nestor, qui, d'une main tremblante, jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adraste dans sa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens se jetta autour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air & couvrit tous les combattans; on n entendoit que les cris plaintifs des mourans, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée: la terre gémissoit sous un monceau de corps morts: des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone & Mars,

avec les furies infernales, vêtues de robes toutes dégoutantes de sang, repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, & renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces divinités ennemies des hommes repoussoient loin des deux partis la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir & fureur brutale. La sage & invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctete marchant à pas lents, & tenant dans ses mains les fleches d'Hercule, s'avançoit au secours de Nestor. Adraste n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la poussiere. Déja il avoit abattu Eusilas, si leger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, & qui devançoit dans son pays les plus rapides flots de

l'Eurotas & de l'Alphée. A ses pieds étoient tombés Entiphron, plus beau qu'Hylas, aussi ardent chasseur qu'Hyppolyte. Pterelas, qui avoit suivi Nestor au siege de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force. Aristogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Archeloüs, avoit reçu secretement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes. En effet, il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes: mais Adraste, d'un coup de lance, le rendit immobile, & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillans Capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épics dorés, pendant la moisson, tombent sous la faulx tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il s'exposoit inutilement. Sa vieillesse l'avoit quité, il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate, son fils, qui de son côté

ſoutenoit avec ardeur le combat, pour éloigner le péril de ſon pere : mais le moment fatal étoit venu, où Piſiſtrate devoit faire ſentir à Neſtor combien on eſt ſouvent malheureux d'avoir trop vécu.

Piſiſtrate porta un coup de lance ſi violent contre Adraſte, que le Daunien devoit ſuccomber : mais il l'évita : & pendant que Piſiſtrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit ſa lance, Adraſte le perça d'un coup de javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencerent à ſortir avec un ruiſſeau de ſang; ſon teint ſe flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prés. Ses yeux étoient déja preſque éteints, & ſa voix défaillante. Alcée, ſon gouverneur, qui étoit auprès de lui, le ſoutint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de ſon pere. Là il voulut parler & donner les dernieres marques de ſa tendreſſe : mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repouſſer les efforts d'Adraſte, Neſtor tenoit ſerré entre ſes bras le corps de ſon fils : il rempliſſoit l'air de ſes cris, & ne pouvoit ſouffrir la lumiere. Malheureux, diſoit-il, d'avoir été pere & d'avoir vécu ſi long-tems! Hélas! cruelles deſtinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la chaſſe du ſanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au premier ſiege de Troye? Je ſerois mort avec gloire & ſans amertume : maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuſe, mépriſée & impuiſſante. Je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils! ô mon fils! ô mon cher Piſiſtrate! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me conſoler. Je ne t'ai plus, rien ne me conſolera ; tout eſt fini pour moi. L'eſpérance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque, Piſiſtrate,

ô chers enfans, je crois que c'eſt aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort de l'un rouvre la plaie que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus. Qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Piſiſtrate ? tu es mort comme ton frere, en homme de courage; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En diſant ces paroles, il voulut ſe percer lui-même d'un dard qu'il tenoit; mais on arrêta ſa main, & on lui arracha le corps de ſon fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans ſa tente, où ayant un peu repris ſes forces, il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraſte & Philoctete ſe cherchoient; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à ſe déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arroſe le Cayſtre. Les menaces, la fureur guerriere, & la cruelle vengeance écla-

tent devant leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine par-tout où ils lancent leurs traits. Tous les combatans les regardent avec effroi. Déja ils se voient l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces fleches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les blessures sont irrémédiables. Mais Mars qui favorisoit le cruel & intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il pérît sitôt; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage. Adraste étoit encore dû à la justice des Dieux pour punir les hommes & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille, parmi tous les Grecs qui combatirent au siege de Troye. A peine Philoctete eut reçu le coup, qu'il tira la fléche contre Am-

phimaque; elle lui perça le cœur. Auſſitôt ſes beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des ténébres de la mort. Sa bouche plus vermeille que les roſes, dont l'aurore naiſſante ſeme l'horiſon, ſe flétrit; une pâleur affreuſe ternit ſes joues. Ce viſage ſi tendre & ſi délicat, tout-à-coup ſe défigura. Philoctete lui-même en eut pitié. Tous les combatans gémirent en voyant ce jeune homme tombé dans ſon ſang, où il ſe rouloit, & ſes cheveux auſſi beaux que ceux d'Apollon, traînés dans la pouſſiere. Philoctete ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de ſe retirer du combat; il perdoit ſon ſang & ſes forces; ſon ancienne bleſſure, même dans l'effort du combat, ſembloit prête à ſe rouvrir & à renouveller ſes douleurs; car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pu le guérir entierement. Le voilà prêt à tomber ſur un monceau de corps ſanglans qui l'environnent. Archidamas, le plus fier & le plus adroit de tous les Œbaliens, qu'il

avoit menés avec lui pour ſonder Petilie, l'enleve du combat dans le moment où Adraſte l'auroit ſans peine abattu à ſes pieds. Adraſte ne trouve plus rien qui oſe lui réſiſter, ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit : c'eſt un torrent qui ayant ſurmonté ſes bords, entraîne par ſes vagues furieuſes les moiſſons, les troupeaux, les bergers & les villages.

Telemaque entendit de loin les cris des vainqueurs, il vit le déſordre des ſiens qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cerfs timides traverſent les vaſtes campagnes, les bois, les montagnes, & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils ſont pourſuivis par des chaſſeurs.

Telemaque gémit ; l'indignation paroît dans ſes yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu long-tems avec tant de danger & de gloire. Il court pour ſoutenir les ſiens ; il s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus ſur la pouſſiere. De

loin, il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sais quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars, dans la Thrace, n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Telemaque porte le courage & l'audace dans le cœur des siens, il glace d'épouvante les ennemis. Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sais combien de funestes présages le font frémir, & ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux tremblans commencerent à se dérober sous lui; trois fois il recula, sans songer à ce qu'il faisoit : une pâleur de défaillance & une sueur froide se répandoient dans tous ses membres; sa voix enrouée & hésitante ne pouvoit achever aucune parole, ses yeux pleins d'un feu sombre & étincelant paroissoient sortir de sa tête : on le voyoit, comme Oreste,

agité par les furies ; tous ses mouvemens étoient convulsifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irrités & entendre une voix sourde qui sort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait sentir une main céleste & invincible suspendue sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper; l'espérance étoit éteinte au fond de son cœur; son audace se dissipoit comme la lumiere du jour disparoît quand le soleil se couche dans le sein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraste trop long-tems souffert sur la terre, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment; l'impie Adraste touchoit enfin à sa derniere heure. Il court forcené au devant de son inévitable destin; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir, marchent avec lui. A peine voit-il Telemaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, &

les tourbillons de flâmes qui ſortent du noir Phlegeton, prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & ſa bouche demeure ouverte, ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un ſonge affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler : mais la parole lui manque toujours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée, Adraſte lance ſon dard contre Telemaque. Celui-ci intrépide comme l'ami des Dieux, ſe couvre de ſon bouclier : il ſemble que la victoire le couvrant de ſes aîles, tient déja une couronne ſuſpendue au-deſſus de ſa tête ; le courage doux & paiſible reluit dans ſes yeux : on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît ſage & meſuré au milieu des plus grands périls ; le dard lancé par Adraſte, eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâta de tirer ſon épée, pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Telemaque voyant Adraſte l'épée à la main, ſe hâte de la mettre auſſi, & laiſſe ſon dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en silence, mirent bas les armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois, & portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combattans s'allongent, se replient, s'abaissent, se relevent tout-d'un-coup, & enfin se saisissent. Le lierre, en naissant au pied d'un ormeau, ne serre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ses rameaux entrelassés, jusques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans se serrent l'un l'autre. Adraste n'avoit encore rien perdu de sa force. Telemaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi & pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Te-

lemaque l'enleve de terre & le renverse sur le sable. Alors cet impie qui avoit toujours méprisé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort; il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la desire : il tâche d'émouvoir la compassion de Telemaque. Fils d'Ulysse, lui dit-il, enfin c'est maintenant que je connois les justes Dieux, ils me punissent comme je l'ai mérité, il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité : je la vois, elle me condamne; mais qu'un Roi malheureux vous fasse souvenir de votre pere qui est loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Telemaque qui le tenant sous ses genoux avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des Nations que je suis venu secourir; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, Adraste; mais vivez pour réparer vos fautes : rendez tout ce que vous

avez usurpé ; rétablissez le calme & la justice sur la côte de la grande Hesperie, que vous avez souillée par tant de massacres & de trahisons ; vivez & devenez un autre homme ; apprenez par votre chûte que les Dieux sont justes, que les méchans sont malheureux, qu'ils se trompent, en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le mensonge ; qu'enfin rien n'est si doux, ni si heureux, que la simple & constante vertu ; donnez-nous pour ôtages votre fils Metrodore, avec douze des principaux de votre Nation.

A ces paroles, Telemaque laisse relever Adraste, & lui tend la main, sans se défier de sa mauvaise foi : mais aussitôt Adraste lui lança un second dard fort court, qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu & lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Telemaque, si elles n'eussent été divines. En même tems Adraste se jette

jette derriere un arbre, pour éviter la pourſuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire eſt à nous ; l'impie ne ſe ſauve que par la trahiſon : celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En diſant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, & fait ſigne aux ſiens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraſte. Adraſte craint d'être ſurpris, fait ſemblant de retourner ſur ſes pas, & veut renverſer les Crétois qui ſe préſentent à ſon paſſage. Mais tout d'un coup Telemaque, prompt comme la foudre que la main du pere des Dieux lance du haut Olympe ſur les têtes coupables, vient fondre ſur ſon ennemi, il le ſaiſit d'une main victorieuſe, il le renverſe ; & comme un cruel Aquilon abat les tendres moiſſons qui dorent la campagne, il ne l'écoute plus, quoique

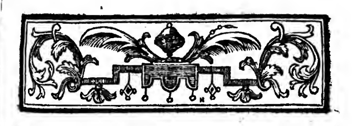
l'impie ofe encore une fois effayer d'abufer de la bonté de fon cœur. Il lui enfonce fon glaive & le précipite dans les flâmes du noir Tartare, digne châtiment de fes crimes.

Fin du vingtiéme Livre.



Polidamas est choisi pour Roi des Dauniens, par l'avis de Telemaque.

4



LES

AVENTURES DE TELEMAQUE.

LIVRE VINGT-UNIÉME.

SOMMAIRE.

Adraste étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliés, en signe de paix, & leur demandent un Roi de leur nation. Nestor inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des Chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, & céder à Telemaque le terroir d'Arpi. Bien-loin d'accepter cette offre, Telemaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de choisir Polydamas pour Roi des Dauniens,

P ij

& de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son pays.



PEINE Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef, se réjouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliés, en signe de paix & de réconciliation. Metrodore, fils d'Adraste, que son pere avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave complice de ses infamies & de ses cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt ; il le tua par derriere pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des alliés, espérant

une grande récompenſe d'un crime qui finiſſoit la guerre. Mais on eut horreur de ce ſcélérat, & on le fit mourir. Telemaque ayant vu la tête de Metrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté, & d'un naturel excellent, que les plaiſirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ſes larmes. Helas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poiſon de la proſpérité pour un jeune Prince: plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous ſes ſentimens de vertu; & maintenant je ſerois peut-être de même, ſi les malheurs où je ſuis né, grace aux Dieux, & les inſtructions de Mentor, ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens aſſemblés demanderent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un Roi de leur nation, qui pût effacer, par ſes vertus, l'opprobre dont l'impie Adraſte avoit couvert la royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Ty-

ran; ils venoient en foule baiser la main de Telemaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre; & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hesperie, & qui faisoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terreins qui paroissent fermes & immobiles, mais que l'on sappe peu à peu par-dessous. Long-tems on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les soutiens sont détruits peu à peu, jusqu'au moment où tout d'un coup le terrein s'abaisse & ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste & trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude & l'inhumanité sappent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint; on tremble devant elle jus-

qu'au moment où elle n'eſt déja plus ; elle tombe de ſon propre poids, & rien ne peut la relever, parce-qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoutiens de la bonne foi & de la juſtice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'armée s'aſſemblerent dès le lendemain, pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaiſir à voir les deux camps confondus par une amitié ſi ineſpérée, & les deux armées qui n'en faiſoient plus qu'une. Le ſage Neſtor ne put ſe trouver dans ce conſeil, parce que la douleur, jointe à la vieilleſſe, avoit flétri ſon cœur ; comme la pluie abat & fait languir le ſoir une fleur, qui étoit le matin pendant la naiſſance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes, qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux ſommeil, qui charme les plus cuiſantes peines ; l'eſpérance qui eſt la vie du cœur de l'homme étoit éteinte en lui. Toute nourri-

ture étoit amere à cet infortuné vieillard, la lumiere même lui étoit odieuse; son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain; son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissemens & des sanglots. De tems en tems on l'entendoit dire : O Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate, mon fils, tu m'appelles! Je te suis, Pisistrate, tu me rendras la mort douce, ô mon cher fils! je ne desire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entieres sans prononcer aucune parole, mais gémissant, levant les mains & les yeux noyés de larmes vers le ciel.

Cependant les Princes assemblés attendoient Telemaque, qui étoit auprès du corps de Pisistrate. Il répandoit sur

ſon corps des fleurs à pleines mains; il y ajoutoit des parfums exquis, & verſoit des larmes ameres. O mon cher compagnon, lui diſoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir ſuivi à Sparte, de t'avoir retrouvé ſur les bords de la grande Heſperie. Je te dois mille & mille ſoins; je t'aimois, tu m'aimois auſſi; j'ai connu ta valeur, elle auroit ſurpaſſé celle de pluſieurs Grecs fameux. Hélas! elle t'a fait mourir avec gloire, mais elle a dérobé au monde une vertu naiſſante qui eût égalé celle de ton pere. Oui, ta ſageſſe & ton éloquence dans un âge mûr, auroit été ſemblable à celle de ce Vieillard, l'admiration de toute la Grece. Tu avois déja cette douce inſinuation, à laquelle on ne pouvoit réſiſter quand tu parlois: ces manieres naïves de raconter, cette ſage modération, qui eſt un charme pour appaiſer les eſprits irrités: cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conſeils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus,

tous avoient envie de trouver que tu avois raiſon ; ta parole ſimple & ſans faſte couloit dans les cœurs comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Hélas ! tant de biens que nous poſſédions il y a quelques heures, nous ſont enlevés pour jamais. Piſiſtrate, que j'ai embraſſé ce matin, n'eſt plus; il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor, & non pas que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Après ces paroles, Telemaque fit laver la plaie ſanglante qui étoit dans le côté de Piſiſtrate. Il le fit étendre ſur un lit de pourpre, où la tête penchée avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de ſon ombre, & pouſſé vers le Ciel ſes rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bûcheron. Il ne tient plus à ſa racine, ni à la terre, mere féconde qui

nourrit ſes tiges dans ſon ſein : il languit, ſa verdure s'efface ; il ne peut plus ſe ſoutenir, il tombe ; ſes rameaux qui cachoient le Ciel, traînent ſur la pouſſiere, flétris & deſſéchés ; il n'eſt plus qu'un tronc abatu & dépouillé de toutes ſes graces. Ainſi Piſiſtrate en proie à la mort, étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal. Déja la flâme montoit vers le Ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baiſſés & pleins de larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoient lentement. Le corps eſt bientôt brûlé, les cendres ſont miſes dans une urne d'or ; & Telemaque qui prend ſoin de tout, confie cette urne comme un grand tréſor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, triſtes, mais précieux reſtes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour ſon pere ; mais attendez à les lui donner, quand il aura aſſez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit dans un autre.

Enſuite Telemaque entra dans l'aſſemblée des Rois ligués, où chacun garda le ſilence pour l'écouter, dès qu'on l'apperçut; il en rougit; & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamations publiques, ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmenterent ſa honte; il auroit voulu ſe pouvoir cacher : ce fut la premiere fois qu'il parut embarraſſé & incertain. Enfin, il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur-tout quand elles ſont données par de ſi bons juges de la vertu : mais c'eſt que je crains de les aimer trop; elles corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & préſomptueux; il faut les mériter & les fuir : les meilleures louanges reſſemblent aux fauſſes. Les plus méchans de tous les hommes, qui ſont les tyrans, ſont ceux qui ſe font le plus louer par des flateurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loué comme eux?

Les bonnes louanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte, & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainſi, Telemaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſqu'au Ciel, & par un air d'indifférence, il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant : mais l'admiration augmenta, tout le monde ſachant la tendreſſe qu'il avoit témoigné à Piſiſtrate, & le ſoin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de ſon cœur, que de tous les prodiges de ſageſſe & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il eſt ſage, il eſt vaillant, ſe diſoient-ils en ſecret les uns aux autres;

il est l'ami des Dieux, & le vrai Héros de notre âge. Il est au-dessus de l'humanité, mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidele & tendre; il est compatissant, libéral, bienfaisant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer. Il est les délices de ceux qui vivent avec lui; il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence & de sa fierté. Voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend sensibles à toutes ses vertus: voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un Roi aux Dauniens. La plupart des Princes qui étoient dans le conseil, opinoient qu'il falloit partager entr'eux ce pays comme une terre conquise. On offrit à Telemaque pour sa part, la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de

Cerès, les doux préſens de Bacchus, & les fruits toujours verds de l'Olivier conſacré à Minerve. Cette terre, lui diſoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque, avec ſes cabanes & les rochers affreux de Dulichie, & les bois ſauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pere, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius, & par la colere de Neptune; ni votre mere, que ſes amans poſſédent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'eſt point favoriſée du Ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces diſcours: mais les rochers de Thrace & de Theſſalie, ne ſont pas plus ſourds, ni plus inſenſibles aux plaintes des amans déſeſpérés, que Telemaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondit-il, je ne ſuis touché ni de richeſſes, ni de délices; qu'importe de poſſéder une plus grande étendue de terre, & de commander à un

plus grand nombre d'hommes? On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages & les plus modérés, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injustes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs & sa gloire; on est impie, on est tyran, on est le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies regles, pour leur propre bien; on est moins leur maître que leur tuteur, on n'en a que de la peine, qui est infinie; & on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le Berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, & d'enlever ceux

de ſon voiſin ; ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutoit Telemaque, j'ai appris par les loix, & par les hommes ſages qui les ont faites, combien il eſt pénible de conduire les Villes & les Royaumes. Je ſuis donc content de ma pauvre Ithaque ; quoiqu'elle ſoit petite & pauvre, j'aurai aſſez de gloire, pourvu que j'y régne avec juſtice, piété & courage ; encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaiſe aux Dieux, que mon pere échappé à la fureur des vagues, y puiſſe régner juſqu'à la plus extrême vieilleſſe ; & que je puiſſe apprendre long-tems ſous lui comment il faut vaincre ſes paſſions pour ſavoir modérer celles de tout un peuple.

Enſuite Telemaque dit : Ecoutez, ô Princes aſſemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juſte, il les conduira avec juſtice, il leur apprendra combien il eſt utile de conſerver la bonne foi, & de n'uſur-

per jamais le bien de ses voisins. C'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un Roi sage & modéré, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon Roi que vous leur aurez donné ; ils vous devront la paix & la prospérité dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse, & le Roi & le peuple seront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple poussé au désespoir, recommencera la guerre, il combattra justement pour sa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, & vos prospérités se dissiperont comme la fumée. Le conseil & la sagesse seront ôtés à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez; vous serez téméraires dans vos entreprises; vous

ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité ; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous : Sont-ce donc là ces peuples florissans qui devoient faire la loi à toute la terre ? & maintenant ils fuient devant leurs ennemis : ils sont le jouet des Nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes & inhumains. De plus, considérez que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse ; & c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux, & des Dauniens, & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira : voici comment.

Considérez que cette entreprise vous désunira tous : comme elle n'est point

fondée ſur la juſtice, vous n'aurez point de regle pour borner entre vous les prétentions de chacun : chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionnée à ſa puiſſance, nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paiſiblement. Voilà la ſource d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juſte & modéré, que de ſuivre ſon ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaiſirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſéparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus deſirables que la folle vanité d'une conquête injuſte? O Princes! ô Rois! vous voyez que je vous parle ſans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire & vous déplaire, en vous repréſentant la vérité.

Pendant que Telemaque parloit ainſi, avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, & que tous les Princes étonnés & en ſuſpens, admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu aborder ſur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu eſt d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui : on voit aiſément qu'il a long-tems ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au-deſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent les côtes, ont voulu le repouſſer comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré ſon épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre, ſi on l'attaquoit : mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſitôt il a préſenté un rameau d'olivier comme un ſuppliant. On l'a écouté : il a demandé à être conduit vers ceux qui

gouvernent cette côte de l'Hesperie, & on l'amene ici pour le faire parler aux Rois assemblés.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi:

O vous, Pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblés ici pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes loix, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs. Je suis Diomede, Roi d'Etolie, qui blessai Venus au siege de Troye. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'Univers. Neptune qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Venus

m'a ôté toute eſpérance de revoir mon Royaume, ma famille, & cette douce lumiere du pays où j'ai commencé de voir le jour en naiſſant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher ſur ces rives inconnues un peu de repos & une retraite aſſurée. Si vous craignez les Dieux, & ſur-tout Jupiter qui a ſoin des étrangers : ſi vous êtes ſenſibles à la compaſſion, ne me refuſez pas dans ces vaſtes pays quelque coin de terre infertile, quelques déſerts, quelques ſables, ou quelques rochers eſcarpés, pour y fonder avec mes compagnons une ville qui ſoit du moins une triſte image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpace qui vous ſoit inutile, Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis ſeront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérêts; nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nos loix.

Pendant que Diomede parloit ainſi,

Telemaque ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomede commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme majestueux seroit son pere. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomede, le visage de Telemaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur soufle cruel. Ensuite les paroles de Diomede, qui se plaignoit de la longue colere d'une Divinité, l attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son pere & par lui. Des larmes mêlées & de douceur & de joie, coulerent sur ses joues, & il se jetta tout-à-coup sur Diomede pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile, quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhesus. Les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié. Si les Oracles de l'Erebe ne sont pas trompeurs, il vit encore, mais hélas! il ne

vit

vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque, ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a d'être malheureux, c'est qu'on sait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomede, (car malgré les miseres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats) je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelques secours. Ces Princes que vous voyez, sont humains; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide, sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes; il leur manque quelque chose, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté; la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui

ont quelque goût pour la vertu. Laiſſez-nous donc le ſoin de vous conſoler, puiſque les Dieux vous menent à nous; c'eſt un préſent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, & ſentoit ſon cœur tout ému. Ils s'embraſſoient comme s'ils avoient été long-tems liés d'une amitié étroite. O digne fils du ſage Ulyſſe, diſoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de ſon viſage, la grace de ſes diſcours, la force de ſon éloquence, la nobleſſe de ſes ſentimens, & la ſageſſe de ſes penſées.

Cependant Philoctete embraſſa auſſi le grand fils de Tidée, ils ſe racontoient leurs triſtes avantures; enſuite Philoctete lui dit: Sans doute vous ſerez bien-aiſe de voir le ſage Neſtor, il vient de perdre Piſiſtrate, le dernier de ſes enfans; il ne lui reſte plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mene vers le tombeau. Venez le conſoler.

Un ami malheureux eſt plus propre qu'un autre à ſoulager ſon cœur. Ils allerent auſſitôt dans la tente de Neſtor, qui reconnut à peine Diomede, tant la triſteſſe abatoit ſon eſprit & ſes ſens. D'abord Diomede pleura avec lui, & leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur : mais peu à peu la préſence de cet ami appaiſa ſon cœur. On reconnut aiſément que ſes maux étoient un peu ſuſpendus par le plaiſir de raconter ce qu'il avoit ſouffert, & d'entendre à ſon tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois aſſemblés avec Telemaque, examinoient ce qu'ils devoient faire. Telemaque leur conſeilloit de donner à Diomede le pays d'Arpi, & de choiſir pour Roi des Dauniens, Polydamas, qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine qu'Adraſte, par jalouſie, n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le ſuccès dont

il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier, qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son Etat dans cette guerre contre tant de Nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ses voisins : mais les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire. Ils ne sont touchés, ni de leur sincérité, ni de leur zele, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils; en ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence, mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long-tems menacé, n'arrivoient pas. Adraste se moquoit d'une sagesse timide qui prévoit toujours les inconvéniens. Polydamas lui étoit insupportable; il l'éloigna de toutes les charges; il le laissa languir

dans la solitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrace ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes ; il devint sage à ses dépens ; il se réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu à peu à souffrir, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus secretes, qui sont encore plus estimables que les éclatantes ; enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan, dans un désert, où un rocher en demi-voute lui servoit de toît. Un ruisseau qui tomboit de la montagne, appaisoit sa soif ; quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ ; il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains : la terre le payoit de ses peines avec usure, & ne le laissoit manquer de rien. Il avoit non-seulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. Là

il déploroit le malheur des peuples, que l'ambition insensée d'un Roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux justes, quoique patiens, fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chûte irrémédiable ; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, & la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des Rois & des Royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran ; il gémit seulement par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Telemaque proposa pour faire régner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoissoit son courage & sa vertu ; car Telemaque, selon les conseils de Mentor, ne cessoit de s'informer par-tout des qualités bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi

considérable, non-seulement dans les nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir & d'examiner par-tout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliere.

Les Princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il sait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand Capitaine, & il peut nous jetter dans de grands périls. Mais Telemaque leur répondit : Polydamas, il est vrai, sait la guerre, mais il aime la paix; & voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultés de la guerre, est bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience : il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille; il a condamné les entrepri-

ses d'Adraste; il en a prévu les suites funestes. Un Prince foible & ignorant est plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra, & qui décidera tout par lui-même. Le Prince foible, ignorant & sans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un Ministre flateur, inquiet & ambitieux. Ainsi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire; vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra jamais être sûr de lui-même; il vous manquera de parole; il vous réduira bientôt à cette extrêmité, qu'il faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, & en même tems plus juste & plus noble, de répondre fidelement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un Roi digne de commander?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils en-

tendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous connoiſſons bien maintenant que les Princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous, & faire une paix éternelle, puiſqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme ſi vertueux, & ſi capable de nous gouverner. Si on nous eût propoſé un homme lâche, efféminé, & mal inſtruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abatre & qu'à corrompre la forme de notre gouvernement, nous aurions conſervé en ſecret un vif reſſentiment d'une conduite ſi fine & ſi artificieuſe : mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés ſans doute n'attendent rien de nous que de juſte & de noble, puiſqu'ils nous accordent un Roi qui eſt incapable de faire rien contre la liberté & la gloire de notre Nation. Auſſi pouvons-nous proteſter à la face des juſtes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs ſources, avant que nous ceſſions d'aimer des Rois ſi bienfaiſans. Puiſſent ſe reſ-

souvenir nos derniers neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hesperie !

Telemaque leur proposa ensuite de donner à Diomede les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer ; que la terre est trop vaste pour eux ; qu'il faut bien avoir des voisins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez touchés du malheur d'un Roi qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas & lui étant unis ensemble par les liens de la justice & de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous

avons donné à votre Terre un Roi capable d'en élever la gloire jusqu'au Ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une Terre qui vous est inutile, à un Roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Telemaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert, & pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnerent les fertiles plaines d'Arpi à Diomede, pour y fonder un nouveau Royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette Colonie des Grecs pourroit secourir puissamment le parti des alliés, si jamais les Dauniens vouloient renouveller les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais exemple.

Tous les Princes ne songerent qu'à se séparer.

Telemaque, les larmes aux yeux, partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomede, le sage & inconsolable Nestor, & le fameux Philoctete, digne héritier des fléches d'Hercule.

Fin du vingt-uniéme Livre.



Telemaque arrivant a Salante trouve le Luxe de la Ville reformé et la campagne bien cultivée.



LES AVENTURES DE TELEMAQUE.

LIVRE VINGT-DEUXIÉME.

SOMMAIRE.

Telemaque, arrivant à Salente, est surpris de voir la campagne si bien cultivée, & de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propose pour modele la conduite & le gouvernement d'Idomenée. Telemaque ouvre ensuite son cœur à Mentor, sur son inclination d'épouser

Antiope, fille de ce Roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'assure que les Dieux la lui destinent : mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Penelope des poursuites de ses Prétendans.



LE jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son pere seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte & déserte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens : il reconnut l'ouvrage & la sagesse de Mentor ; ensuite entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'Artisans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Telemaque en fut choqué ; car il aimoit naturellement tou-

tes les choses qui ont de l'éclat & de la politesse : mais d'autres pensées occuperent aussitôt son esprit. Il vit de loin venir à lui Idomenée avec Mentor. Aussitôt son cœur fut ému de joie & de tendresse : malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui ; & à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idomenée embrassa Telemaque comme son propre fils, ensuite Telemaque se jetta au cou de Mentor, & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous : vous avez fait de grandes fautes ; mais elles vous ont servi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui

rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses : mais avouez la vérité, ce n'est guéres vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence ? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune quand il appaise les tempêtes, & suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idomenée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Telemaque écoutoit aussi les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtés avec

étonnement, & lui disoit : Voici un changement dont je ne comprens pas bien la raison : est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses ; les habits sont simples ; les bâtimens qu'on y fait sont moins vastes & moins ornés ; les arts languissent, la Ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la Ville ? Oui, reprit Telemaque ; j'ai vu par-tout le labourage en honneur, & les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne négligée & stérile ; ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeste dans ses mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupés à amollir les mœurs par les dé-

lices de la vie, quand elle est entourée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps exténué & privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête : c'est le nombre du peuple, & l'abondance des alimens, qui forment la vraie force & la vraie richesse d'un Royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays; tout son pays n'est plus qu'une ville. Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient superflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication si douce & si paisible, augmente plus son Royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les arts superflus, qui

détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faste & dans la molesse : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idomenée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit, quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachoit une foiblesse & une misere qui eussent bientôt renversé son Empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix, sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat que vous croyez déchu, sera la merveille de l'Hesperie.

Souvenez-vous, ô Telemaque, qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte presque jamais aucun re-

mede ; la premiere eſt une autorité injuſte & trop violente dans les Rois. La ſeconde eſt le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontés abſolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paſſions, ils peuvent tout : mais à force de tout pouvoir, ils ſappent le fondement de leur puiſſance ; ils n'ont plus de regle certaine, ni de maxime de gouvernement ; chacun à l'envi les flate : ils n'ont plus de peuples ; il ne leur reſte que des eſclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité ? qui donnera des bornes au torrent ? Tout cede, les ſages s'enfuient, ſe cachent & gémiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine & violente qui puiſſe ramener cette puiſſance débordée dans ſon cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat ſans reſſource : rien ne menace tant d'une chûte funeſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin : elle eſt

ſemblable à un arc trop tendu, qui ſe rompt enfin tout-à-coup, ſi on ne le relâche : mais qui eſt-ce qui oſera le relâcher? Idomenée étoit gâté juſqu'au fond du cœur; par cette autorité ſi flateuſe, il avoit été renverſé de ſon trône, mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous aient envoyé ici pour le déſabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il fallu des eſpeces de miracles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal, preſque incurable, eſt le luxe; comme la trop grande autorité empoiſonne les Rois, le luxe empoiſonne toute une Nation. On dit que le luxe ſert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; comme ſi les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, ſans amolir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une Nation s'accoutume à regarder comme des néceſſités de la vie, les choſes ſuperflues : ce ſont tous les

jours de nouvelles néceſſités qu'on invente, & on ne peut plus ſe paſſer des choſes qu'on ne connoiſſoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, & politeſſe de la Nation. Ce vice qui en attire une infinité d'autres, eſt loué comme une vertu; il répand ſa contagion juſqu'aux derniers de la lie du peuple: les proches parens du Roi veulent imiter ſa magnificence: les Grands celle des parens du Roi; les gens médiocres veulent égaler les Grands; car qui eſt-ce qui ſe fait juſtice? les petits veulent paſſer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faſte, & pour ſe prévaloir de leurs richeſſes; les autres par mauvaiſe honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui ſont aſſez ſages pour condamner un ſi grand déſordre, ne le ſont pas aſſez pour oſer lever la tête, des premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une Nation ſe ruine; toutes les conditions ſe confondent: la

passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense, corrompt les ames les plus pures : il n'est plus question que d'être riche ; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux, instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos intérêts, vous êtes méprisé, si vos talens ne sont relevés par le faste. Ceux même qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir. Ils dépensent comme s'ils en avoient : on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir : mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une Nation ; il faut lui donner de nouvelles loix. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un Roi Philosophe, qui sache par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, & encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité ?

Telemaque écoutant ce discours,

étoit comme un homme qui revient d'un profond ſommeil : il ſentoit la vérité de ces paroles, & elles ſe gravoient dans ſon cœur, comme un ſavant Sculpteur imprime les traits qu'il veut ſur le marbre, enſorte qu'il lui donne de la tendreſſe, de la vie & du mouvement. Telemaque ne répondit rien : mais repaſſant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choſes qu'on avoit changées dans la ville, enſuite il diſoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idomenée le plus ſage de tous les Rois; je ne le connois plus, ni lui, ni ſon peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici, eſt infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter : le hazard & la force ont beaucoup de part au ſuccès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos ſoldats : mais tout votre ouvrage ne vient que d'une ſeule tête : il a fallu que vous ayez travaillé ſeul contre un Roi & contre tout ſon peuple pour les

corriger.

corriger. Ces succès sont toujours funestes & odieux : ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste, tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme ; quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide en ravageant la terre, & en répandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Telemaque si désabusé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel qu'il fût enyvré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici, est bon & louable : mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idoménée modere ses passions, & s'applique à gouverner son peuple : mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hom-

mes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre long-tems; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Telemaque, vous demanderont plus qu'à Idomenée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idomenée, continuoit Mentor, est sage & éclairé; mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habileté d'un Roi qui est au-dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même: c'est une vanité grossiere que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un Roi doit gouverner, en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui: il ne faut pas

qu'il faſſe le détail ; car c'eſt faire la fonction de ceux qui ont à travailler ſous lui : il doit ſeulement s'en faire rendre compte, & en ſavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt merveilleuſement gouverner, que de choiſir & d'appliquer ſelon leurs talens, les gens qui gouvernent. Le ſuprême & le parfait gouvernement conſiſte à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les obſerver, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaiſſer, les changer de places, & les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par ſoi-même, c'eſt défiance, c'eſt petiteſſe ; c'eſt ſe livrer à une jalouſie pour les détails, qui conſume le tems & la liberté d'eſprit, néceſſaires pour les grandes choſes. Pour former de grands deſſeins, il faut avoir l'eſprit libre & repoſé : il faut penſer à ſon aiſe dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuſes. Un eſprit épuiſé par le détail, eſt comme la lie du vin, qui n'a

plus de force, ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail, sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné : ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont : & cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle retrécit leur esprit; car on ne juge sainement des affaires, que quand on les compare toutes ensemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la suite & de la proportion. Manquer à suivre cette regle dans le gouvernement, c'est ressembler à un Musicien, qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, & qui ne se mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en composer une musique douce & touchante. C'est ressembler aussi à un Architecte, qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il assemble de grandes colonnes, & beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre & à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le

tems qu'il fait un ſalon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un eſcalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne ſonge ni à la cour, ni au portail; ſon ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus de parties magnifiques, qui ne ſont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage, loin de lui faire honneur, eſt un monument qui éterniſera ſa honte; car il a fait voir que l'ouvrier n'a pas ſu penſer avec aſſez d'étendue, pour concevoir à la fois le deſſein général de tout ſon ouvrage; c'eſt un caractere d'eſprit court & ſubalterne: quand on eſt né avec ce génie borné au détail, on n'eſt propre qu'à exécuter ſous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Telemaque; le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la muſique, & de juſtes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces arts, je vous ferai entendre comme les hommes

qui gouvernent par le détail, font médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'eſt qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, eſt le ſeul maître de muſique. Tout de même celui qui taille des colonnes, ou qui éleve un côté du bâtiment, n'eſt qu'un maçon; mais celui qui a penſé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans ſa tête, eſt le ſeul architecte. Ainſi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui font le plus d'affaires, ſont ceux qui gouvernent le moins; ils ne ſont que des ouvriers ſubalternes. Le vrai génie qui conduit l'Etat, eſt celui qui ne faiſant rien, fait tout faire; qui penſe, qui invente, qui pénétre dans l'avenir, qui retourne dans le paſſé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui ſe roidit ſans ceſſe pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau; qui eſt attentif nuit & jour pour ne laiſſer rien au hazard.

Croyez-vous, Telemaque, qu'un grand Peintre travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir pour expédier plus promptement ses ouvrages? Non, cette gêne & ce travail servile, éteindroient tout le feu de son imagination; il ne travailleroit plus de génie: il faut que tout se fasse irrégulierement & par saillies, suivant que son goût le mene, & que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux? Non, c'est l'occupation de ses Eleves. Il se réserve le soin de penser; il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la noblesse, de la vie, & de la passion à ses figures; il a dans sa tête les pensées, & les sentimens des Héros qu'il veut représenter; il se transporte dans les siecles & dans toutes les circonstances où ils ont été: à cette espece d'entousiasme, il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Telemaque, qu'il

faille moins d'élévation de génie, & d'efforts de penſées pour faire un grand Roi, que pour faire un bon Peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un Roi doit être de penſer, de former de grands projets, & de choiſir les hommes propres à exécuter ſous lui.

Telemaque lui répondit : Il me ſemble que je comprens tout ce que vous me dites : mais ſi les choſes alloient ainſi, un Roi ſeroit ſouvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'eſt vous-même qui vous trompez, repartit Mentor; ce qui empêche qu'on ne ſoit trompé, c'eſt la connoiſſance générale du gouvernement : les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai diſcernement des eſprits, vont toujours comme à tâtons; c'eſt un hazard quand ils ne ſe trompent pas; ils ne ſavent pas même préciſément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre : ils ne ſavent que ſe défier, & ſe défient plutôt des honnêtes gens qui les contrediſent,

que des trompeurs qui les flatent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir : ils reconnoissent, du moins en gros, si les gens dont ils se servent, sont des instrumens propres à leurs desseins, & s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, & pour observer s'ils avancent vers la fin principale ; s'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guéres dans l'essentiel. Ils sont outre cela au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné & une ame basse : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit

à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres ; les grandes ne laissent pas de s'acheminer, & c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévérement la tromperie, quand on la découvre : mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan, dans sa boutique, voit tout de ses propres yeux, & fait tout de ses propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat, ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui : il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Telemaque : Les Dieux vous aiment, & vous préparent un regne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici, est fait, moins pour la gloire d'Idomenée, que pour votre instruction. Tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente, ne sont

que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, ſi vous répondez par vos vertus à votre haute deſtinée. Il eſt tems que nous ſongions à partir d'ici. Idomenée tient un vaiſſeau tout prêt pour notre retour.

Auſſitôt Telemaque ouvrit ſon cœur à ſon ami, mais avec quelque peine, ſur un attachement qui lui faiſoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je paſſe : mais mon cœur me feroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idomenée. Non, mon cher Mentor, ce n'eſt pas une paſſion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'Iſle de Calypſo ; j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'amour m'avoit faite auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé ; le tems & l'abſence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeſte m'apprend à me défier de moi-même : mais pour Antiope,

ce que je reſſens n'a rien de ſemblable ; ce n'eſt point amour paſſionné, c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion : que je ſerois heureux ſi je paſſois ma vie avec elle ! Si jamais les Dieux me rendent mon pere, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon pere, depuis que ſa mere eſt morte ; ſon mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté : quand Idomenée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Crétoiſes au ſon des flûtes, on la prendroit pour la riante Venus, tant elle eſt accompagnée de graces. Quand il la mene avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroît majeſtueuſe, & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ſes Nymphes ; elle ſeule ne le ſait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle en-

tre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vu offrir des sacrifices, & détourner la colere des Dieux, quand il a fallu expier quelque faute, ou détourner quelque funeste présage. Enfin, quand on la voit avec une troupe de filles, tenant en main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inspire aux hommes les beaux arts: elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux: elle surpasse la plus exquise peinture, par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui survivre.

Je prens ici, mon cher Mentor, les

Dieux à témoins que je ſuis prêt à partir ; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſéder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume : mais enfin je la quitterai, quoique je ſache que l'abſence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à ſon pere de mon amour : car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe remonté ſur ſon trône, m'ait déclaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement eſt différent de la paſſion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Telemaque, je conviens de cette différence ; Antiope eſt douce, ſimple, ſage ; ſes mains ne mépriſent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout ; elle ſait ſe taire, & agit de ſuite ſans empreſſement, elle eſt à toute heure occupée ; elle ne s'embarraſſe jamais, parce qu'el-

le fait chaque chofe à propos : le bon ordre de la maifon de fon pere eft fa gloire ; elle en eft plus ornée que de fa beauté : quoiqu'elle ait foin de tout, & qu'elle foit chargée de corriger, de refufer, d'épargner (chofes qui font haïr prefque toutes les femmes) elle s'eft rendue aimable à toute la maifon; c'eft qu'on ne trouve en elle ni paffion, ni entêtement, ni légereté, ni humeur, comme dans les autres femmes : d'un feul regard elle fe fait entendre, & on craint de lui déplaire : elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter, elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de fon pere fe repofe fur elle, comme un voyageur abatu par les ardeurs du foleil, fe repofe à l'ombre fur l'herbe tendre. Vous avez raifon, Telemaque ; Antiope eft un tréfor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son efprit, non plus que fon corps, ne fe pare jamais de vains ornemens : fon imagination, quoique vive,

est retenue ; elle ne parle que pour la nécessité ; & si elle ouvre la bouche, la douce persuasion & les graces naïves coulent de ses lévres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, & elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute si attentivement ; à peine l'avons-nous entendu parler.

Vous souvenez-vous, ô Telemaque, d'un jour que son pere la fit venir ? Elle parut les yeux baissés, couverte d'un grand voile, & elle ne parla que pour modérer la colere d'Idomenée, qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves : d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux ; & sans faire sentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice & de compassion. Thetis, quand elle flate le vieux Nérée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité, & sans se

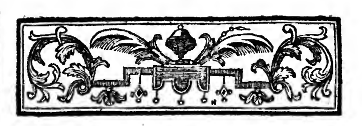
prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Telemaque, votre amour pour elle est juste; les Dieux vous la destinent, vous l'aimez d'un amour raisonnable, il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens : mais sachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejettés, & auroit cessé de vous estimer; elle ne se promettra jamais à personne : elle se laissera donner par son pere; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui remplisse toutes les bienséances. Avez-vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour? Elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naissance,

ni vos aventures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous; c'eſt ce qui la rend ſi modeſte & ſi réſervée. Allons, Telemaque, allons vers Ithaque; il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouſe digne de l'âge d'or: fût-elle bergere dans la froide Algide, au lieu qu'elle eſt fille d'un Roi de Salente; vous ſerez trop heureux de la poſſéder.

Fin du vingt-deuxiéme Livre.



Telemaque dans une Partie de Chasse, delivre Antiope d'un Sanglier, dont il lui presente la Hure.



LES AVENTURES DE TELEMAQUE.

LIVRE VINGT-TROISIÉME.

SOMMAIRE.

Idomenée craignant le départ de ſes deux Hôtes, propoſe à Mentor pluſieurs affaires embarraſſantes, l'aſſurant qu'il ne les pourra régler ſans ſon ſecours. Mentor lui explique comment il doit ſe comporter, & tient ferme pour remmener Telemaque. Idomenée eſſaye encore de les retenir, en excitant la paſſion de ce dernier pour Antiope. Il les engage dans une partie de chaſſe, où il veut que ſa fille ſe trouve. Elle y ſeroit déchirée par un ſan-

glier, ſans Telemaque qui la ſauve. Il ſent enſuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du Roi ſon pere. Mais étant encouragé par Mentor, il ſurmonte ſa peine, & s'embarque pour ſa patrie.


DOMENÉE, qui craignoit le départ de Telemaque & de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repréſenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler ſans lui un différend qui s'étoit élevé entre Diophanes, Prêtre de Jupiter Conſervateur, & Heliodore, Prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux, & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choſes ſacrées? Laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens Oracles; & qui ſont inſpirés pour être les Interprêtes des Dieux. Employez ſeulement votre autorité à étouffer ces diſputes dès leur naiſſance. Ne montrez

ni partialité, ni prévention : contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être soumis à la Religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler ; la Religion vient des Dieux, elle est au-dessus des Rois. Si les Rois se mêlent de la Religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Les Rois sont si puissans, & les autres hommes sont si foibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des Rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des Dieux, & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiroient pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idomenée se plaignit de l'embarras où il étoit, sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressoit de juger. Décidez, lui répondit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Jurisprudence, &

à interprêter les loix : mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulieres ; elles viendroient toutes en foule vous assiéger. Vous seriez l'unique juge de votre peuple. Tous les autres juges qui sont sous vous deviendroient inutiles : vous seriez accablé, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, sans que vous puissiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras : renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager ; vous serez alors les véritables fonctions de Roi.

On me presse encore, disoit Idomenée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudroient trouver une espece de récompense, en épousant certaines filles riches ; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établisse-

mens. Il est vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot : mais ce mot lui-même vous coûteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux peres & aux meres la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, & par conséquent leurs héritiers ? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos Citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fideles à récompenser, donnez-leur des terres incultes, ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionnés à leur condition & à leurs services. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinés à votre dépense : mais ne payez jamais vos dettes, en sacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idomenée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons

usurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher, aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai-je à ces peuples? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous. Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause: mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idomenée? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties: mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté; tels sont les Sipentins: ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, répondit Idomenée, à suivre quelque arbitre? ne suis-je pas Roi? Un Souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination? Mentor reprit ainsi le discours: Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre

votre droit eſt bon. D'un autre côté, les Sibarites ne relâchent rien ; ils ſoutiennent que leur droit eſt certain. Dans cette oppoſition de ſentimens, il faut qu'un arbitre choiſi par les parties vous accommode, ou que le ſort des armes décide : il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une République où il n'y eût ni Magiſtrats ni Juges, & où chaque famille ſe crût en droit de ſe faire juſtice à elle-même par violence ſur toutes ſes prétentions contre ſes voiſins, vous déploreriez le malheur d'une telle Nation, & vous auriez horreur de cet affreux déſordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui eſt la République univerſelle, ſi chaque peuple qui n'y eſt que comme une grande famille, ſe croit en plein droit de ſe faire par violence juſtice à ſoi-même ſur toutes ſes prétentions contre les autres peuples voiſins ? Un particulier

qui possede un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des loix, & par le jugement d'un Magistrat. Il seroit très-sévérement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver par la force, ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les Rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voies de douceur & d'humanité? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée & plus inviolable pour les Rois, par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuste & ravisseur, quand on ne prend que quelque arpent de terre? Sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on prend des Provinces? Si on se prévient, si on se flate, si on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flater & de s'aveugler sur les grands intérêts d'Etat? Se croira-t-on soi-mê-

me dans une matiere où l'on a tant de raiſons de ſe défier de ſoi ? Ne craindra-t-on point de ſe tromper dans des cas où l'erreur d'un ſeul homme a des conſéquences affreuſes ? L'erreur d'un Roi qui ſe flate ſur ſes prétentions, cauſe ſouvent des ravages, des famines, des maſſacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funeſtes s'étendent juſques dans les ſiécles les plus reculés. Un Roi qui aſſemble toujours tant de flateurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flaté en ces occaſions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre ſon équité, ſa bonne foi, ſa modération : il publie les ſolides raiſons, ſur leſquelles ſa cauſe eſt fondée : l'arbitre choiſi eſt un médiateur amiable, & non un Juge de rigueur. On ne ſe ſoumet pas aveuglément à ſes déciſions : mais on a pour lui une grande déférence ; il ne prononce pas une Sentence en Juge ſouverain ; mais il fait des propoſitions,

& on sacrifie quelque chose par ses conseils, pour conserver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les soins qu'un Roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, & la juste protection des Dieux. Idomenée touché de ce discours, consentit que les Sipentins fussent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le Roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Telemaque aimoit Antiope, & il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins; elle le fit pour ne désobéir pas à son pere, mais avec tant de modestie, & de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idomenée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dau-

niens & ſur Adraſte : mais elle ne put ſe réſoudre à chanter les louanges de Telemaque ; elle s'en défendit avec reſpect, & ſon pere n'oſa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyſſe ; il étoit tout ému. Idomenée qui avoit les yeux attachés ſur lui, jouiſſoit du plaiſir de remarquer ſon trouble ; mais Telemaque ne faiſoit pas ſemblant d'appercevoir les deſſeins du Roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occaſions d'être fort touché : mais la raiſon étoit en lui au-deſſus du ſentiment, & ce n'étoit plus ce même Telemaque, qu'une paſſion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'Iſle de Calypſo. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond ſilence ; dès qu'elle avoit fini, il ſe hâtoit de tourner la converſation ſur quelqu'autre matiere.

Le Roi ne pouvant par cette voie réuſſir dans ſon deſſein, prit enfin la réſolution de faire une grande chaſſe,

dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller, mais il fallut exécuter l'ordre de son pere. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & semblable à ceux que Castor domtoit pour les combats; elle le conduit sans peine : une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur; elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit, & il ne peut se lasser de la voir. En la voyant il oublie tous ses malheurs passés. Telemaque la voit aussi, & il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse, & de toutes ses graces. Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui du Calydon; ses longues soyes étoient dures & hérissées comme des dards; ses yeux étincelans étoient pleins de sang & de feu : son soufle se faisoit entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Eole les rappelle dans son antre, pour appaiser les tempêtes :

ses défenses longues & crochues comme la faulx tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher étoient déchirés. Les plus hardis chasseurs en le poursuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope légere à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule; le sang de l'animal farouche ruisselle, & le rend plus furieux : il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté frémit & recule; le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle, & est abattu. Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Telemaque attentif au danger d'Antiope, étoit déja descendu de cheval; plus prompt que les éclairs, il se jette en-

tre le cheval abattu, & le sanglier; qui revient pour venger son sang; il tient dans ses mains un long dard, & l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'instant Telemaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chasseurs : il la présente à Antiope; elle en rougit; elle consulte des yeux son pere, qui après avoir été saisi de frayeur est transporté de joie de la voir hors de péril, & lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Telemaque : Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baissa les yeux; & Telemaque qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles; Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse! mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la

ſienne auprès de vous. Antiope ſans lui répondre, rentra bruſquement dans la troupe de ſes jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idomenée auroit dès ce moment promis ſa fille à Telemaque : mais il eſpéra d'enflâmmer davantage ſa paſſion, en le laiſſant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le deſir d'aſſurer ſon mariage. Idomenée raiſonnoit ainſi en lui-même : mais les Dieux ſe jouent de la ſageſſe des hommes. Ce qui devoit retenir Telemaque, fut préciſément ce qui le preſſa de partir. Ce qu'il commençoit à ſentir, le mit dans une juſte défiance de lui-même. Mentor redoubla ſes ſoins pour lui inſpirer un deſir impatient de s'en retourner à Ithaque ; il preſſa Idomenée de le laiſſer partir ; le vaiſſeau étoit déja prêt. Ainſi Mentor qui régloit tous les momens de la vie de Telemaque, pour l'élever à la plus haute gloire., ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour exercer ſa

vertu, & pour lui faire acquérir de l'expérience. Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Telemaque ; mais Idomenée qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner ; il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de la maison : là il soulageoit son cœur, en poussant des gémissemens, & en versant des larmes ; il oublioit le soin de se nourrir : le sommeil n'adoucissoit point ses cuisantes peines ; il se desséchoit, il se consumoit par les inquiétudes : semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la séve coule pour la nourriture ; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plait à nourrir dans son sein, & que la hache du Laboureur a tou-

jours respecté, ne laisse pas de languir, sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui font sa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte, & des branches seches. Tel parut Idomenée dans sa douleur.

Telemaque attendri n'osoit lui parler; il craignoit le jour du départ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il seroit demeuré long-tems dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit: Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commodités & de vos intérêts: mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez, par l'expérience de vos maux, à compatir à ceux des autres: sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes: mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idomenée pour

le faire consentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse : mais je ne veux point que la mauvaise honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité : il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entiérement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Telemaque, que j'aimerois mieux qu'Idomenée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt : Vous vous trompez, mon cher Telemaque ; vous êtes né comme les enfans des Rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéisse à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas

qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger, mais c'est pour leur propre commodité : ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens. Les peines & les miseres des hommes ne les touchent point, pourvû qu'elles ne soient pas sous leurs yeux ; s'ils en entendent parler, ce discours les importune & les attriste : pour leur plaire, il faut toujours leur dire que tout va bien ; & pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions & aux passions injustes d'un homme importun ? ils en donneront toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occasions, ils se laisseroient plutôt arracher les graces les plus injustes : ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux avec

qui ils ont affaire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir : on les presse, on les importune, on les accable, & on réussit en les accablant. D'abord on les flate, & on les encense pour s'insinuer ; mais dès qu'on est dans leur confiance, & qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelqu'autorité, on les mene loin, on leur impose le joug ; ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer, mais ils le portent toute leur vie : ils sont jaloux de ne paroître point gouvernés, & ils le sont toujours : ils ne peuvent même se passer de l'être ; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun soutien, rampent toujours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne souffrirai point, ô Telemaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécile pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idomenée, vous

ne ferez plus touché de ses peines, dès que vous serez sorti de Salente. Ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idomenée, apprenez dans cette occasion à être tendre, & ferme tout ensemble : montrez-lui votre douleur de le quitter, mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la nécessité de votre départ.

Telemaque n'osoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idomenée; il étoit honteux de sa crainte, & n'avoit pas le courage de la surmonter; il hésitoit, il faisoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer, mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, & ce fils du sage Ulysse, qui doit être après lui l'Ora-

cle de la Grece? Il n'ose dire à Idoménée, qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son pere. O peuple d'Ithaque! combien seriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un Roi que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses. Voyez, Telemaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats & le courage dans les affaires: Vous n'avez point craint les armes d'Adraste, & vous craignez la tristesse d'Idomenée. Voilà ce qui deshonore les Princes, qui ont fait les plus grandes actions: après avoir paru des Héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Telemaque sentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter soi-même, mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idomenée étoit

assis, ses yeux baissés, languissans & abattus de tristesse; qu'ils se craignirent l'un l'autre : il n'osoit le regarder : ils s'entendoient sans se rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idomenée pressé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foiblesse, on m'abandonne : hé bien, je vais retomber dans tous mes malheurs; qu'on ne me parle plus de bien gouverner; non je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez-vous aller, Telemaque ? Votre pere n'est plus, vous le cherchez inutilement, Ithaque est en proie à vos ennemis; ils vous feront périr si vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épousé votre mere; demeurez ici : vous serez mon gendre & mon héritier; vous régnerez après moi. Pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir absolu : ma con-

fiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi, n'endurcissez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi! vous ne dites rien? Ah! je comprens bien, les Dieux me sont cruels, je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crete, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Telemaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne suis point à moi, les destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor qui est la sagesse des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir : que voulez-vous que je fasse? Renoncerai-je à mon pere, à ma mere, à ma patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux? Etant né pour être Roi, je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre Royaume est plus riche & plus puissant que celui de mon pere : mais je dois préférer ce que les

Dieux me destinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux si j'avois Antiope pour épouse, sans espérance de votre Royaume : mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce soit mon pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'est-ce pas sous cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliés ? Il est tems que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pere, ni mere, ni patrie assurée : il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, & consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt ; arrachez-moi la vie ;

la vie n'eſt rien : mais ne m'arrachez pas Mentor.

A meſure que Telemaque parloit, ſa voix devenoit plus forte, & ſa timidité diſparoiſſoit. Idomenée ne ſavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulyſſe lui diſoit. Lorſqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ſes regards & par ſes geſtes, de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles : Ne vous affligez point, nous vous quittons ; mais la ſageſſe qui préſide aux conſeils des Dieux, demeurera ſur vous, croyez ſeulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour ſauver votre Royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous ſervira fidelement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compaſſion pour les miſérables, ſeront toujours dans ſon cœur. Ecoutez le, ſervez-vous de lui avec confiance & ſans jalouſie.

Le plus grand ſervice que vous puiſſiez en tirer, eſt de l'obliger à vous dire tous vos défauts ſans adouciſſement. Voilà en quoi conſiſte le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis, qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvû que vous ayez ce courage, notre abſence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux : mais ſi la flaterie qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conſeils déſintéreſſés, vous êtes perdu. Ne vous laiſſez point abattre à la douleur, mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager & pour n'abuſer jamais de votre confiance ; je puis vous répondre de lui : les Dieux vous l'ont donné comme ils m'ont donné à Telemaque ; chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée, il eſt inutile de s'affliger. Si jamais vous avez beſoin de mon ſecours, après que j'aurai rendu Telemaque à ſon pere & à ſon pays, je re-

viendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible ? Je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre ; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance de l'amitié que vous m'avez témoignée?

A ces mots Idomenée fut tout-à-coup changé ; il sentit son cœur appaisé, comme Neptune de son trident appaise les flots en courroux & les plus noires tempêtes : il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible ; c'étoit plutôt une tristesse & un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des Dieux commencerent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager ! Du moins souvenez vous d'Idomenée, quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y

avez laiſſé un Roi malheureux qui n'eſpere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulyſſe, je ne vous retiens plus, je n'ai garde de réſiſter aux Dieux qui m'avoient prêté un ſi grand tréſor. Allez auſſi, Mentor, le plus grand & le plus ſage de tous les hommes, (ſi toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & ſi vous n'êtes point une Divinité ſous une forme empruntée pour inſtruire les hommes foibles & ignorans;) allez, conduiſez le fils d'Ulyſſe, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraſte. Allez tous deux, je n'oſe plus parler, pardonnez mes ſoupirs. Allez, vivez, ſoyez heureux enſemble; il ne me reſte plus rien au monde que le ſouvenir de vous avoir poſſédés ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu aſſez le prix! jours trop rapidement écoulés, vous ne reviendrez jamais; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voient.

Mentor prit ce moment pour le dé-

part ; il embrassa Philoclès, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Telemaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celles d'Idomenée : mais Idomenée prenant le chemin du port, se mit entre Mentor & Telemaque : il les regardoit, il gémissoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de Matelots : on tend les cordages, on leve les voiles, le vent favorable se leve. Telemaque & Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du Roi, qui les tient long-tems serrés entre ses bras, & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troisiéme Livre.

LES



Telemaque arrive à Itaque et retrouve Ulysse son Pere chés le fidele Eumée



LES

AVENTURES DE TELEMAQUE.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Pendant leur navigation, Telemaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la maniere de bien gouverner les peuples, entr'autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une Isle, où Ulysse venoit d'aborder. Telemaque l'y voit, &

lui parle ſans le reconnoître : mais après l'avoir vu embarquer, il ſent un trouble ſecret dont il ne peut concevoir la cauſe. Mentor la lui explique, le conſole, l'aſſure qu'il rejoindra bientôt ſon pere, & éprouve ſa piété & ſa patience, en retardant ſon départ pour faire un ſacrifice à Minerve. Enfin la Déeſſe Minerve cachée ſous la figure de Mentor, reprend ſa forme & ſe fait connoître. Elle donne à Telemaque ſes dernieres inſtructions, & diſparoît. Après quoi Telemaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulyſſe, ſon pere, chez le fidele Eumée.



EJA les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre ſemble s'enfuir, & le Pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête ſe cache dans un tourbillon de frimats glacés, & les monts Acrocerauriens qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel, après avoir été ſi ſouvent écraſés par la foudre.

Pendant cette navigation, Telemaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement, que vous m'avez expliquées ; d'abord elles me paroissoient comme un songe, mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit, & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premieres lueurs de l'aurore, mais qu'ensuite ils semblent sortir comme d'un cahos, quand la lumiere qui croît insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différens caracteres d'esprit, pour les choisir & les appliquer selon leurs talens : mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connoître ; & pour les connoître, il en faut voir & traiter avec eux. Les Rois doi-

vent converſer avec leurs ſujets, les faire parler, les conſulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur faſſent rendre compte, pour voir s'ils ſont capables des plus hautes fonctions. Comment eſt-ce, mon cher Telemaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux? c'eſt à force d'en voir & de remarquer leur défauts & leurs perfections avec des gens expérimentés; tout de même, parlez ſouvent des bonnes & des mauvaiſes qualités des hommes avec d'autres hommes ſages & vertueux, qui aient long-tems étudié leurs caracteres, vous apprendrez inſenſiblement comme ils ſont faits, & ce qu'il eſt permis d'en attendre. Qui eſt-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais Poëtes? c'eſt la fréquente lecture, & la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la poëſie. Qui eſt-ce qui vous a appris le diſcernement ſur la muſique? c'eſt la même application à obſerver les bons muſiciens. Comment peut-on

eſpérer de bien gouverner les hommes, ſi on ne les connoît pas ? Et comment les connoîtra-t-on, ſi l'on ne vit pas avec eux ? Ce n'eſt pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choſes indifférentes, & préparées avec art : il eſt queſtion de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les reſſources ſecretes qui y ſont, de les tâter de tous côtés, de les ſoulager pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être ; il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai & ſolide mérite, pour diſcerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne ceſſe de parler de vertu & de mérite, ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le mérite & la vertu. Ce ne ſont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon, & de vertu, pour

connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon & ſage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité : en un mot, pour meſurer plufieurs corps, il faut avoir une meſure fixe : pour juger, il faut avoir tout de même des principes conſtans, auxquels tous nos jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément quel eſt le but de la vie humaine, & quelle fin on doit ſe propoſer en gouvernant les hommes : ce but unique & eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour ſoi ; car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique : mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux ; autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de Pilote, qui ne conſulte point les aſtres, & à qui toutes les côtes voi-

ſines ſont inconnues ; il ne peut faire que naufrage.

Souvent les Princes, faute de ſavoir en quoi conſiſte la vraie vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes : la vraie vertu a pour eux quelque choſe d'âpre, elle leur paroît trop auſtere & indépendante : elle les effraye & les aigrit : ils ſe tournent vers la flaterie ; dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de ſincérité, ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fauſſe gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu ſur la terre ; car les bons connoiſſent bien les méchans, mais les méchans ne connoiſſent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne ſavent que ſe défier de tout le monde également : ils ſe cachent, ils ſe renferment, ils ſont jaloux ſur les moindres choſes ; ils craignent les hommes, & ſe font craindre d'eux. Ils fuyent la lumiere, ils n'oſent paroî-

tre dans leur naturel ; quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être ; car la curiosité maligne de leurs sujets pénetre & devine tout, mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressés qui les obsedent sont ravis de les voir inaccessibles. Un Roi inaccessible aux hommes, l'est aussi à la vérité. On noircit par d'infâmes rapports, & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de Rois passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche, où craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions, & tous leurs préjugés. Les bons mêmes ont leurs défauts, & leurs préventions. De plus on est à la merci des rapporteurs ; nation basse & maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de

nuire, qui se joue pour son intérêt de la défiance & de l'indigne curiosité d'un Prince foible & ombrageux.

Connoissez donc, ô mon cher Telemaque, connoissez les hommes, examinez-les, faites-les parler les uns & les autres, éprouvez-les peu à peu, ne vous livrez à aucun : profitez de vos expériences, lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens; car vous serez trompé quelquefois : apprenez parlà à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal. Les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons, par leurs déguisemens; mais vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture; ils aiment mieux de l'estime & de la confiance que des trésors, mais ne les gâtez pas, en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est

plus, parce que ſon maître lui a donné trop d'autorité & de richeſſes. Quiconque eſt aſſez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais amis d'une ſageſſe & d'une bonté conſtante, trouve bientôt par eux d'autres perſonnes qui leur reſſemble, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on ſe confie, on apprend ce qu'on ne peut diſcerner par ſoi-même dans les autres ſujets.

Mais faut-il, diſoit Telemaque, ſe ſervir des méchans quand ils ſont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois? On eſt ſouvent, répondit Mentor, dans la néceſſité de s'en ſervir. Dans une Nation agitée & en déſordre, on trouve ſouvent des gens injuſtes & artificieux qui ſont déja en autorité, ils ont des emplois importans qu'on ne leur peut ôter, ils ont acquis la confiance de certaines perſonnes puiſſantes qu'on a beſoin de ménager : il faut les ménager eux mêmes, ces hommes ſcélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent

tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un tems : mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuser, & vous tenir ensuite malgré vous par votre secret ; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passageres. Traitez-les bien, engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fideles ; car vous ne les tiendrez que par-là : mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secretes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sûr, peu à peu les méchans dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter ; car il n'est jamais permis d'être ingrat, mê-

me pour les méchans : mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il eſt néceſſaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité ; il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, ſi on les laiſſoit faire. Après tout c'eſt un mal que le bien ſe faſſe par les méchans ; & quoique ce mal ſoit ſouvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire ceſſer. Un Prince ſage, qui ne voudra que le bon ordre & la juſtice, parviendra avec le tems à ſe paſſer des hommes corrompus & trompeurs, il en trouvera aſſez de bons, qui auront une habileté ſuffiſante.

Mais ce n'eſt pas aſſez de trouver de bons ſujets dans une nation ; il eſt néceſſaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Telemaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor, l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous

ceux qui ont du talent & du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languiſſent dans une oiſiveté obſcure, & qui deviendroient de grands hommes, ſi l'émulation & l'eſpérance du ſuccès les animoient au travail? Combien y a-t-il d'hommes que la miſere & l'impuiſſance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime? Si donc vous attachez les récompenſes & les honneurs au génie & à la vertu, combien de ſujets ſe formeront d'eux-mêmes! Mais combien en formerez-vous, en les faiſant monter de degré en degré depuis les derniers emplois juſqu'aux premiers! Vous exercerez leurs talens, vous éprouverez l'étendue de leur eſprit, & la ſincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris ſous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez ſuivis toute votre vie de degré en degré: vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la ſuite de leurs actions.

Pendant que Mentor raiſonnoit ainſi avec Telemaque, ils apperçurent un vaiſſeau Phéacien qui avoit relâché dans une petite Iſle déſerte & ſauvage, bordée de rochers affreux. En même tems les vents ſe turent, les doux zéphirs même ſemblerent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaiſſeau; l'effort des rameurs déja fatigués, étoit inutile, il fallut aborder en cette Iſle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme on n'auroit pu y aborder ſans un grand péril. Ces Phéaciens qui attendoient le vent, ne paroiſſoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Telemaque s'avance vers eux ſur ces rivages eſcarpés. Auſſitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulyſſe Roi d'Ithaque dans la maiſon du Roi Alcinous.

Celui auquel il s'étoit adreſſé par ha-

zard, n'étoit pas Phéacien ; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majeſtueux, mais triſte & abattu : il paroiſſoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la queſtion de Telemaque ; mais enſuite il lui répondit : Ulyſſe, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinous, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hoſpitalité : mais il n'y eſt plus, & vous l'y chercherez inutilement ; il eſt parti pour revoir Ithaque, ſi les Dieux appaiſés ſouffrent enfin qu'il puiſſe jamais ſaluer ſes Dieux Penates. A peine cet étranger eut prononcé triſtement ces paroles, qu'il ſe jetta dans un petit bois épais ſur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroiſſant affligé de ne pouvoir partir. Telemaque le regardoit fixement ; plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, diſoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui eſt plein

d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le ſuis, & je ſens que mon cœur s'intéreſſe pour cet homme, ſans ſavoir pourquoi. Il m'a aſſez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis ceſſer néanmoins de ſouhaiter la fin de ſes maux. Mentor ſouriant, répondit : Voilà à quoi ſervent les malheurs de la vie ; ils rendent les Princes modérés, & ſenſibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poiſon des proſpérités, ils ſe croyent des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applaniſſent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent ſe jouer de la nature entiere. Quand ils entendent parler des ſouffrances, ils ne ſavent ce que c'eſt, c'eſt un ſonge pour eux, ils n'ont jamais vu la diſtance du bien & du mal, l'infortune ſeule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils ſentent qu'ils ſont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hom-

mes qui leur reſſemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il eſt comme vous errant ſur ce rivage; combien devrez-vous avoir plus de compaſſion pour le peuple d'Ithaque, lorſque vous le verrez un jour ſouffrir? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un Berger, ſera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faſte, ou par votre imprudence; car les peuples ne ſouffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de ſouffrir.

Pendant que Mentor parloit ainſi, Telemaque étoit plongé dans la triſteſſe & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choſes ſont vraies, l'état d'un Roi eſt bien malheureux; il eſt l'eſclave de tous ceux auxquels il paroît commander. Il n'eſt pas tant fait pour leur commander, qu'il eſt fait pour eux : il ſe doit tout entier à eux, il eſt chargé de tous leurs beſoins; il eſt l'homme

de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende sages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la sienne; il ne peut rien faire, ni pour sa gloire, ni pour son plaisir; son autorité est celle des loix, il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des loix pour les faire régner : il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir : il est l'homme le moins tranquille de son Royaume. C'est un esclave qui sacrifie son repos & sa liberté pour la liberté & la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le Roi n'est Roi que pour avoir soin de son peuple, comme un Berger de son troupeau, ou comme un pere de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Telemaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens? Il corrige les méchans par des punitions,

il encourage les bons par des récompenses, il représente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les loix ? Celle de se mettre au-dessus des loix est une gloire fausse, qui n'inspire que de l'horreur & du mépris : s'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne sauroit trouver aucune paix dans ses passions & dans sa vanité ; s'il est bon, il doit goûter le plus pur & le plus solide de tous les plaisirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Telemaque agité au-dedans par une peine secrete, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ses véritables sentimens un esprit de contradiction & de subtilité pour rejetter les vérités que Mentor expliquoit.

Telemaque opposoit à ces raisons l'in-

gratitude des hommes. Quoi! disoit-il; prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais; & pour faire du bien à des méchans qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire? Mentor lui répondit patiemment: il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien: il faut les servir moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent & le récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuse, ne laisse pas de faire tôt ou tard une espece de justice à la véritable vertu: mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs: cette gloire, cette abondance, ces délices

les corrompent ; ils n'en feront que plus méchans, & par conféquent plus ingrats, c'eft leur offrir un poifon délicieux. Mais appliquez-vous à redreffer leurs mœurs, à leur infpirer la juftice, la fincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le défintéreffement. En les rendant bons vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui eft la vertu : fi elle eft folide, elle les attachera toujours à celui qui la leur aura infpirée. Ainfi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes foient ingrats pour des Princes, qui ne les ont jamais portés qu'à l'injuftice, qu'à l'ambition fans bornes, qu'à la jaloufie contre leurs voifins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaife foi ? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que fi au contraire il travailloit par fes exemples & par fon

autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de ſon travail dans leurs vertus; ou du moins ils trouveroient dans la ſienne & dans l'amitié des Dieux de quoi ſe conſoler de tous les mécomptes.

A peine ce diſcours fut-il achevé, que Telemaque s'avança avec empreſſement vers les Phéaciens, dont le vaiſſeau étoit arrêté ſur le rivage, Il s'adreſſa à un vieillard d'entr'eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulyſſe. Le Vieillard répondit : Nous venons de notre Iſle, qui eſt celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandiſes vers l'Epire. Ulyſſe, comme on vous l'a déja dit, a paſſé dans notre patrie, mais il en eſt parti. Quel eſt, ajouta auſſi-tôt Telemaque, cet homme ſi triſte, qui cherche les lieux les plus deſerts, en attendant que votre vaiſſeau parte? C'eſt, répondit le Vieillard, un étranger qui nous eſt inconnu : mais on dit qu'il ſe nomme Cléomenes; qu'il eſt né en Phrygie ; qu'un Oracle

avoit prédit à sa mere avant sa naissance qu'il seroit Roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie ; & que s'il y demeuroit, la colere des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parens le donnerent à des Matelots, qui le porterent dans l'Isle de Lesbos. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable, & adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux sciences & aux beaux arts : mais on ne put le souffrir dans aucun pays. La prédiction faite sur lui devint célebre : on le reconnut bientôt par-tout où il alla. Par-tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes : ainsi il est errant depuis sa jeunesse, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter ; il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sien. Mais à peine est-il arrivé dans une Ville, qu'on

y découvre ſa naiſſance, & l'Oracle qui le regarde. Il a beau ſe cacher, & choiſir en chaque lieu quelque genre de vie obſcure : ſes talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes : il ſe préſente toujours en chaque pays quelque occaſion imprévue qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'eſt ſon mérite qui fait ſon malheur ; il le fait craindre & l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa deſtinée eſt d'être eſtimé, aimé, admiré par-tout, mais rejetté de toutes les Terres connues : il n'eſt plus jeune, & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte ni de l'Aſie, ni de la Grece, où l'on ait voulu le laiſſer vivre en quelque repos ; il paroît ſans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il ſe trouveroit trop heureux que l'Oracle ne lui eût jamais promis la Royauté : il ne lui reſte aucune eſpérance de revoir jamais ſa patrie, car il ſait qu'il ne pourroit porter que le deuil

&

& les larmes dans toutes les familles. La Royauté même pour laquelle il souffre ne lui paroît point desirable ; il court malgré lui après elle par une triste fatalité de Royaume en Royaume, & elle semble fuir devant lui pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : funeste présent des Dieux qui trouble tous ses plus beaux jours, & qui ne lui cause que des peines, dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace, chercher quelque peuple sauvage & sans loix, qu'il puisse assembler, policer, & gouverner pendant quelques années ; après quoi l'Oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les Royaumes les plus florissans : il compte alors de se retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage & modéré qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, & qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet

étranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette converſation, Telemaque tournoit ſouvent ſes yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent ſoulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Telemaque : Il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En diſant ces mots, il court au rivage ; on s'embarque : on n'entend que des cris confus ſur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque tems au milieu de l'Iſle, montant ſur le ſommet de tous les rochers, & conſidérant de là l'eſpace immenſe des mers avec une triſteſſe profonde. Telemaque ne l'avoit point perdu de vue, & il ne ceſſoit d'obſerver ſes pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, deſtiné aux plus grandes choſes, & ſervant de jouet à

une rigoureuse fortune loin de sa patrie. Au moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque : mais ce Cléomenes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui, adoucissoit la peine de Telemaque. Enfin cet homme voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpés avec autant de vîtesse & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses fléches les cerfs & les sangliers. Déja cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amere, & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrete de douleur saisit le cœur de Telemaque ; il s'afflige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer. En même tems il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, & profondément endormis ; ils

étoient las & abattus. Le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Telemaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs & si diligens à profiter du vent favorable : mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Phéacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble secret tiennent ses yeux attachés vers ce vaisseau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle ; il est tout hors de lui-même dans un transport semblable à celui des Menades, lorsqu'elles tiennent le thirse en main, & qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hebre & les montagnes de Rhodope à Ismare.

Enfin il revient un peu de cette eſpece d'enchantement ; ſes larmes recommencent à couler de ſes yeux ; & alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Telemaque, de vous voir pleurer ; la cauſe de votre douleur qui vous eſt inconnue, ne l'eſt pas à Mentor ; c'eſt la nature qui parle, & qui ſe fait ſentir ; c'eſt elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une ſi vive émotion, eſt le grand Ulyſſe : ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cléomenes, n'eſt qu'une fiction, pour cacher plus ſûrement le retour de votre pere dans ſon Royaume. Il s'en va droit à Ithaque ; déja il eſt bien près du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-tems deſirés : vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître ; bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoiſſance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins

ému que le vôtre ; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons & aux insultes des cruels amans de Penelope. Ulysse votre pere est le plus sage de tous les hommes ; son cœur est comme un puits profond, on ne sauroit y puiser son secret. Il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la blesse, mais il ne la dit que pour le besoin ; & la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses lévres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! Combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir ! Que n'a-t-il pas souffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triste & abattu.

Pendant ce discours, Telemaque attendri & troublé, ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les sanglots l'empêcherent même long-tems de répondre ; enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet inconnu je ne sais quoi qui m'attiroit à lui,

& qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, & sans faire semblant de le connoître? Quel est donc ce mystere? Serai-je toujours malheureux? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir, comme Tantale, altéré, qu'une eau trompeuse amuse, s'enfuyant de ses levres avides? Ulysse, Ulysse, m'avez-vous échappé pour jamais? Peut être ne le verrai-je plus! Peut-être que les amans de Penelope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient! Au moins, si je le suivois, je mourrois avec lui! O Ulysse! ô Ulysse! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie,) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycenes. Mais pourquoi, mon cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'em-

brafferois, je ferois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en fouriant : Voyez, mon cher Telemaque, comment les hommes font faits. Vous voilà tout défolé, parce que vous avez vu vôtre pere fans le reconnoître. Que n'euffiez-vous pas donné hier pour être affuré qu'il n'étoit pas mort ? Aujourd'hui vous en êtes affuré par vos propres yeux ; & cette affurance qui devroit vous combler de joie, vous laiffe dans l'amertume. Ainfi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus defiré, dès qu'il le poffede ; & il eft ingénieux pour fe tourmenter fur ce qu'il ne poffede pas encore. C'eft pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainfi en fufpens. Vous regardez ce tems comme perdu, fachez que c'eft le plus utile de votre vie ; car il vous exerce dans la plus néceffaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut

être patient pour devenir maître de soi & des autres : l'impatience qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse & une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret; l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il faut, ses coursiers fougueux ; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent; & l'homme foible auquel ils échappent, est brisé dans sa chûte. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomtés & farouches, dans un abîme de malheurs : plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste ; il n'attend rien, il ne se donne le tems de rien mesurer, il force toutes choses pour se contenter, il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, il brise les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre, il veut moissonner

quand le ſage laboureur ſeme : tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems, eſt mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ſes deſirs volages. Tels ſont les projets inſenſés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui ſe livre à ſes deſirs impatiens pour abuſer de ſa puiſſance. C'eſt pour vous apprendre à être patient, mon cher Telemaque, que les Dieux exercent tant votre patience, & ſemblent ſe jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous eſpérez ſe montrent à vous, & s'enfuient comme un ſonge léger que le réveil fait diſparoître, pour vous apprendre que les choſes mêmes qu'on croit tenir dans ſes mains, échappent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous feront pas auſſi utiles que ſa longue abſence, & les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

Enſuite Mentor voulut mettre la patience de Telemaque à une derniere épreuve encore plus forte. Dans le mo-

ment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Telemaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon ; l'encens fume, le sang des victimes coule. Telemaque pousse des soupirs tendres vers le Ciel, il reconnoît la puissante protection de la Déesse. A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il apperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme : les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparoissent, quand l'Aurore, de ses doigts de rose, ouvre les portes de l'Orient & enflâme tout l'horison ; ses yeux creux & austeres se changent en des yeux bleus d'une couleur céleste, & pleins d'une flamme divine : sa barbe grise & négligée disparoît ; des traits nobles & fiers, mêlés de douceur & de grace, se montrent

aux yeux de Telemaque ébloui ; il reconnoît unvisage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclose au Soleil : on y voit la blancheur des lys ; mêlée de roses naissantes. Sur ce visage, fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple & négligée ; une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flotans : ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le Soleil en se levant peint les sombres voûtes du Ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre, elle coule légerement dans l'air comme un oiseau le fend de ses aîles ; elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes & les Nations les plus guerrieres. Mars même en seroit effrayé ; sa voix est douce & modérée, mais forte & insinuante ; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Telemaque, & qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse : sur son casque paroît

l'oiſeau triſte d'Athènes, & ſur ſa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Telemaque reconnoît Minerve.

O Déeſſe, dit-il, c'eſt donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulyſſe pour l'amour de ſon pere ! Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ſes levres s'efforçoient en vain d'exprimer les penſées qui ſortoient avec impétuoſité du fond de ſon cœur. La Divinité préſente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans un ſonge eſt oppreſſé juſqu'à perdre la reſpiration, & qui par l'agitation pénible de ſes levres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulyſſe, écoutez-moi pour la derniere fois. Je n'ai inſtruit aucun mortel avec autant de ſoin que vous ; je vons ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'hom-

me. Je vous ai montré par des expériences ſenſibles, les vraies & les fauſſes maximes par leſquelles on peut régner : vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel eſt l'homme qui peut gouverner ſagement, s'il n'a jamais ſouffert, & s'il n'a jamais profité des ſouffrances où ſes fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli, comme votre pere, les terres & les mers de vos triſtes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher ſur ſes pas ; il ne vous reſte plus qu'un court & facile trajet juſqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment ; combattez avec lui, & obéiſſez-lui comme le moindre de ſes ſujets ; donnez-en l'exemple aux autres : il vous donnera pour épouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or, écoutez tout le monde, croyez peu de gens : gardez-vous bien de vous croire trop

vous-même : craignez de vous tromper ; mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé : aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque : mais il la faut toujours employer à regret, comme les remedes violens & les plus dangereux. Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voulez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvéniens, & sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, & à les mépriser quand ils deviennent nécessaires : celui qui ne veut pas les voir, n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage & magnanime. Fuyez la mollesse, le faste, la profusion : mettez votre gloire dans la simplicité ; que vos vertus & vos bonnes actions soient les ornemens de votre personne & de votre palais ; qu'elles soient la garde qui vous en-

vironne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai bonheur : n'oubliez jamais que les Rois ne régnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples : les biens qu'ils font, s'étendent jusques dans les siécles les plus éloignés : les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais regne fait quelquefois la calamité de plusieurs siécles. Sur-tout soyez en garde contre votre humeur. C'est un ennemi que vous porterez par-tout avec vous jusqu'à la mort. Il entrera dans vos conseils, & vous trahira si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes : elle donne des inclinations & des aversions d'enfans au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons : elle obscurcit tous les talens, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil & insupportable. Défiez vous

de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Telemaque! cette crainte eſt le plus grand tréſor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joie, les purs plaiſirs, la vraie liberté, la douce abondance, & la gloire ſans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulyſſe : mais ma ſageſſe ne vous quittera point, pourvû que vous ſentiez toujours que vous ne pouvez rien faire ſans elle. Il eſt tems que vous appreniez à marcher tout ſeul. Je ne me ſuis ſéparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on ſévre les enfans, lorſqu'il eſt tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens ſolides.

A peine la Déeſſe eût achevé ce diſcours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur, où elle diſparut. Telemaque ſoupirant, étonné & hors de lui-même, ſe proſterna à terre, levant les mains au

Ciel ; puis il alla éveiller ſes compagnons , ſe hâta de partir , arriva à Ithaque , & reconnut ſon pere chez le fidele Eumée.

Fin du vingt-quatrième & dernier Livre.

ODE.

I.

MONTAGNES * de qui l'audace
Va porter jusqu'aux Cieux
Un front d'éternelle glace ;
Soutien du séjour des Dieux,
Dessus vos têtes chenues,
Je cueille au-dessus des nues
Toutes les fleurs du Printems.
A mes pieds, contre la terre,
J'entends gronder le tonnerre,
Et tomber mille torrens.

II.

Semblables aux monts de Thrace,
Qu'un Géant audacieux
Sur les autres monts entasse
Pour escalader les Cieux,
Vos sommets sont des campagnes
Qui portent d'autres montagnes;
Et s'élevant par degrés,
De leurs orgueilleuses têtes
Vont affronter les tempêtes
De tous les vent conjurés.

* Montagnes d'Auvergne où il étoit alors.

III.

Dès que la vermeille Aurore
De ses feux étincelans
Toutes ces montagnes dore,
Les tendres agneaux bêlans
Errent dans les pâturages ;
Bientôt les sombres bocages
Plantés le long des ruisseaux,
Et que les Zéphirs agitent,
Bergers & troupeaux invitent
A dormir au bruit des eaux,

IV.

Mais dans ce rude paysage
Où tout est capricieux
Et d'une beauté sauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux
Les bords que mon fleuve arrose,
Fleuve où jamais le vent n'ose
Les moindres flots soulever,
Où le Ciel serein nous donne
Le Printems après l'Automne
Sans laisser place à l'Hyver.

V.

Solitude * où la riviere
Ne laisse entendre autre bruit

* Carcenac, petite Abbaye sur le Dordogne, qu'il avoit alors.

Que celui d'une onde claire
Qui tombe, écume & s'enfuit;
Où deux Isles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux
Tout ce que le cœur desire.
Que ne puis-je sur ma lyre.
Te chanter du chant des Dieux.

VI.

De Zéphir la douce haleine
Qui reverdit nos buissons,
Fait sur le dos de la plaine
Flotter les jaunes moissons,
Dont Cerès emplit nos granges;
Bacchus lui-même aux vendanges,
Vient empourprer le raisin,
Et du penchant des collines,
Sur les campagnes voisines,
Verse des fleuves de vin.

VII.

Je vois au bout des campagnes
Pleines de sillons dorés,
S'enfuir vallons & montagnes
Dans des lointains azurés,
Dont la bizarre figure
Est un jeu de la nature.
Sur les rives du canal,
Comme en un miroir fidelle,

L'horiſon ſe renouvelle,
Et ſe peint dans ce criſtal.

VIII.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du Printems,
Et la vigne ſe couronne
De mille feſtons pendans;
Ce fleuve aimant les prairies,
Qui dans les Iſles fleuries
Ornent ſes canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là rapides & bruyantes,
En baigne les tapis verds.

IX.

Danſant ſur les violettes,
Le Berger mêle ſa voix
Avec le ſon des muſettes,
Des flûtes & des haut-bois.
Oiſeaux, par votre ramage,
Tous ſoucis dans ce bocage
De tous cœurs ſont effacés,
Colombes & tourterelles,
Tendres, plaintives, fidelles,
Vous ſeules y gémiſſez.

X.

Une herbe tendre & fleurie
M'offre des lits de gazon;
Une douce rêverie

Tient mes ſens & ma raiſon :
A ce charme je me livre,
De ce nectar je m'enyvre,
Et les Dieux en ſont jaloux.
De la Cour flatteurs menſonges,
Vous reſſemblez à mes ſonges,
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

XI.

A l'abri des noirs orages,
Qui font foudroyer les Grands,
Je trouve ſous ces feuillages
Un azile en tous les tems :
Là pour commencer à vivre,
Je puiſe ſeul & ſans livre
La profonde vérité ;
Puis la Fable avec l'Hiſtoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue antiquité.

XII.

Des Grecs je vois le plus ſage *,
Jouet d'un indigne ſort,
Tranquille dans ſon naufrage,
Et circonſpect dans le port.
Vainqueur des vents en furie,
Pour ſa ſauvage Patrie,
Bravant les flots nuit & jour.
O ! combien de mon bocage

* Ulyſſe.

Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour.

XIII.

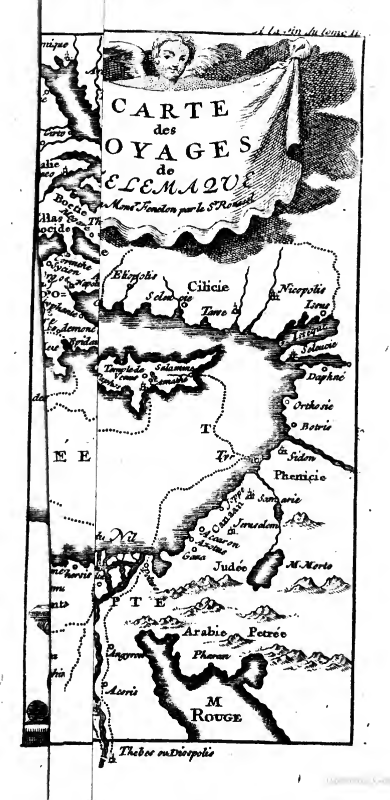
Je goûte loin des alarmes,
Des Mufes l'heureux loifir;
Rien n'expofe au bruit des armes
Mon filence & mon plaifir.
Mon cœur content de ma lyre,
A nul autre honneur n'afpire
Qu'à chanter un fi doux bien.
Loin, loin, trompeufe fortune,
Et toi faveur importune,
Le monde entier ne m'eft rien.

XIV.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre
Me plaît & rit à mes yeux:
Là pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours;
Là repofera ma cendre;
Là Tyrcis * viendra répandre
Les pleurs dus à nos amours.

* M. l'Abbé de Langeron.

FIN.


CARTE
des
OYAGES
de
ELEMAQUE
Mons. Fenelon par le S. Rousset
Eliopolis
Cilicie
Seleucie
Nicopolis
Tarse
Issus
Seleucie
Temple de Venus
Salamine
Paphos
Amathe
Daphné
Orthosie
Botrie
T
Tyr
Sidon
Phenicie
Samarie
Joppé
Canaan
Jerusalem
Accaron
Azotus
Gaza
Judée
M. Morte
du Nil
P T E
Arabie Petrée
Pharan
Angyron
Acoris
M
ROUGE
Thebes ou Diospolis
Boetie
Megare
Corinthe
Sycion
Argos
Napoli
Lacedemone
E E

